This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

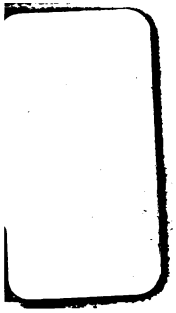
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581921 3



Dumas
NKV

AS

F. D.

A K F

~~991~~ G Dm
N

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

CHEZ LES MÊMES EDITEURS :

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

Format in-18 anglais, à 2 francs le volume.

—

EN VENTE :

Le Comte de Monte-Cristo.	6 vol.
Le Capitaine Paul.	1 —
Le Chevalier d'Harmental.	2 —
Les Trois Mousquetaires.	2 —
Vingt Ans après.	3 —
La Reine Margot.	2 —
La Dame de Monsoreau.	3 —
Quinze jours au Sinaï.	1 —
Jacques Ortis.	1 —
Le Chevalier de Maison-Rouge.	1 —
Souvenirs d'Antony.	1 —
Pauline et Pascal Bruno.	1 —
Une fille du Régent.	1 —
Ascanio.	2 —
Sylvandire.	1 —
Georges.	1 —
Cécile.	1 —
Isabel de Bavière.	2 —
Fernande.	1 —
Amaury.	1 —

SOUS PRESSE :

Le Maître d'Armes.	1 vol.

Paris. — Imp. Lacrampe fils et Comp., rue Damiette, 2.

ASCANIO

PAR

ALEXANDRE DUMAS, the elder

Paul Meurice

I

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

des Œuvres complètes d'Alexandre Dumas,

DE LA BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE ET DU THÉATRE DE VICTOR HUGO,

Rue Vivienne, 1.

1848

ASCANIO.

I.

LA RUE ET L'ATELIER.

C'était le 10 juillet de l'an de grâce 1540, à quatre heures de relevée, à Paris, dans l'enceinte de l'Université, à l'entrée de l'Eglise des Grands-Augustins, près du bénitier, auprès de la porte.

Un grand et beau jeune homme au teint brun, aux longs cheveux et aux grands yeux noirs, vêtu avec une simplicité pleine d'élégance, et portant pour toute arme un petit poignard au manche merveilleusement ciselé, était là debout, et, par pieuse humilité sans doute, n'avait pas bougé de cette place pendant tout le temps qu'avaient duré les vêpres ; le front courbé et dans l'attitude d'une dévote contemplation, il murmurait tout bas je ne sais quelles paro-

les, ses prières assurément, car il parlait si bas qu'il n'y avait que lui et Dieu qui pouvaient savoir ce qu'il disait; mais cependant, comme l'office tirait à sa fin, il releva la tête, et ses plus proches voisins purent entendre ces mots prononcés à demi-voix :

— Que ces moines français psalmodient abominablement! ne pourraient-ils mieux chanter devant Elle, qui doit être habituée à entendre chanter les anges? Ah! ce n'est point malheureux! voici les vêpres achevées. Mon Dieu! mon Dieu! faites qu'aujourd'hui je sois plus heureux que dimanche dernier, et qu'elle lève au moins les yeux sur moi!

Cette dernière prière n'est véritablement point maladroite, car si celle à qui elle est adressée lève les yeux sur celui qui la lui adresse, elle apercevra la plus adorable tête d'adolescent qu'elle ait jamais rêvée en lisant ces belles fables mythologiques si fort à la mode à cette époque, grâce aux belles poésies de maître Clément Marot, et dans lesquelles sont racontées les amours de Psyché et la mort de Narcisse. En effet, et comme nous l'avons dit, sous son costume simple et de couleur sombre, le jeune homme que nous venons de mettre en scène est d'une beauté remarquable et d'une élégance suprême : il a en outre dans le sourire une douceur et une grâce infinies, et son regard, qui n'ose pas encore être hardi, est du moins le plus passionné que puissent lancer deux grands yeux de dix-huit ans.

Cependant au bruit des chaises qui annonce la fin de l'office, notre amoureux (car aux quelques paroles qu'il a prononcées, le lecteur a pu reconnaître qu'il avait droit à ce titre), notre amoureux, dis-je, se retira un peu à l'écart et regarda passer la foule qui s'écoulait en silence et qui se composait de graves marguilliers, de respectables matrones de-

venues discrètes et de fillettes avenantes. Mais ce n'était pas pour tout cela que le beau jeune homme était venu, car son regard ne s'anima, car il ne s'avança avec empressement que lorsqu'il vit s'approcher une jeune fille vêtue de blanc qu'accompagnait une duègne, mais une duègne de bonne maison et qui paraissait savoir son monde, une duègne assez jeune, assez réjouie, et d'aspect peu barbare, ma foi ! Quand ces deux dames s'approchèrent du bénitier, notre jeune homme prit de l'eau bénite et leur en présenta galamment.

La duègne fit le plus gracieux des sourires, la plus reconnaissante des révérences, toucha les doigts du jeune homme et, à son grand désappointement, offrit elle-même à sa compagne cette eau bénite de seconde main, laquelle compagne, malgré la fervente prière dont elle avait été l'objet quelques minutes auparavant, tint constamment ses yeux baissés, preuve qu'elle savait que le beau jeune homme était là, si bien que lorsqu'elle se fut éloignée, le beau jeune homme frappa du pied en murmurant : « Allons, elle ne m'a pas encore vu cette fois-ci. » Preuve que le beau jeune homme, ainsi que nous croyons l'avoir dit, n'avait guère plus de dix-huit ans.

Mais le premier moment de dépit passé, notre inconnu se hâta de descendre les marches de l'église, et voyant qu'après avoir abaissé son voile et donné le bras à sa suivante, la jolie distraite avait pris à droite, il se hâta de prendre à droite, en remarquant d'ailleurs que c'était précisément son chemin. La jeune fille suivit le quai jusqu'au pont Saint-Michel et prit le pont Saint-Michel : c'était encore le chemin de notre inconnu. Elle traversa ensuite la rue de la Barillerie et le pont au Change. Or, comme c'é-

tait toujours le chemin de notre inconnu, notre inconnu la suivit comme son ombre.

L'ombre de toute jolie fille c'est un amoureux.

Mais, hélas ! à la hauteur du Grand-Châtelet, ce bel astre dont notre inconnu s'était fait le satellite s'éclipsa subitement ; le guichet de la prison royale s'ouvrit comme de lui-même aussitôt que la duègne y eut frappé, et se referma aussitôt.

Le jeune homme demeura interdit un instant, mais comme c'était un garçon fort décidé quand il n'y avait plus là une jolie fille pour lui ôter sa résolution, il eut bientôt pris son parti.

Un sergent d'armes, la pique sur l'épaule, se promenait gravement devant la porte du Châtelet. Notre jeune inconnu fit comme cette digne sentinelle, et après s'être éloigné à quelque distance pour ne pas être remarqué, mais non pas assez loin pour perdre la porte de vue, il commença héroïquement sa faction amoureuse.

Si le lecteur a monté une faction quelconque dans sa vie, il a dû remarquer qu'un des moyens les plus sûrs d'abréger cet exercice est de se parler à soi-même. Or, sans doute notre jeune homme était habitué aux factions, car à peine avait-il commencé la sienne qu'il s'adressa le monologue suivant :

— Ce n'est point là assurément qu'elle demeure. Ce matin après la messe, et ces deux derniers dimanches où je n'ai osé la suivre que des yeux, — niais que j'étais ! — elle ne prenait pas le quai à droite, mais à gauche, et du côté de la porte de Nesle et du Pré-aux-Clercs. Que diable vient-elle faire au Châtelet ! — Voyons. — Visiter un prisonnier peut-être, son frère probablement. — Pauvre jeune fille ! elle

doit bien souffrir alors, car sans doute elle est aussi bonne qu'elle est belle. Pardieu ! j'ai grande envie de l'aborder, moi, et de lui demander franchement ce qu'il en est, et de lui offrir mes services. — Si c'est son frère, je confie la chose au patron et je lui demande conseil. Quand on s'est évadé du château Saint-Ange, comme lui, on sait de quelle manière on sort de prison. C'est donc dit, je sauve le frère. Après un pareil service à lui rendu, le frère devient mon ami à la vie à la mort. — Il me demande à son tour ce qu'il peut faire pour moi qui ai tant fait pour lui. — Je lui avoue que j'aime sa sœur. Il me présente à elle, je tombe à ses genoux, et nous verrons bien alors si elle ne lève pas les yeux.

Une fois lancé sur une pareille voie, on comprend combien l'esprit d'un amoureux fait de chemin sans s'arrêter. Aussi notre jeune homme fut-il tout étonné d'entendre sonner quatre heures et de voir relever la sentinelle.

Le nouveau sergent commença sa faction, et le jeune homme reprit la sienne. Le moyen lui avait trop bien réussi pour ne pas continuer d'en faire usage : aussi reprit-il sur un texte non moins fécond que le premier :

— Qu'elle est belle ! quelle grâce dans ses gestes ! quelle pudeur dans ses mouvemens ! quelle pureté dans ses lignes ! Il n'y a dans le monde entier que le grand Léonard de Vinci ou le divin Raphaël qui eussent été dignes de reproduire l'image de cette blanche et chaste créature ; encore eût-il fallu que ce fût au plus beau de leur talent. Oh ! que ne suis-je peintre, mon Dieu ! au lieu d'être ciseleur, statuaire, émailleur, orfévre ! Si j'étais peintre, d'abord je n'aurais pas besoin de l'avoir devant les yeux pour faire son portrait. Je verrais sans cesse ses grands yeux bleus, ses

beaux cheveux blonds, son teint si blanc, sa taille si fine. Si j'étais peintre, je la mettrais dans tous mes tableaux, comme faisait Sanzio pour la Fornarine, et André del Sarto pour la Lucrèce. Et quelle différence entre elle et la Fornarine ! c'est-à-dire que ni l'une ni l'autre ne sont dignes de dénouer les cordons de ses souliers. D'abord la Fornarine...

Le jeune homme n'était pas au bout de ses comparaisons, tout à l'avantage, comme on le comprend bien, de sa maîtresse, lorsque l'heure sonna.

On releva la seconde sentinelle.

— Six heures. C'est étrange comme le temps passe vite ! murmura le jeune homme, et s'il passe ainsi à l'attendre, comment doit-il donc passer près d'elle ! Oh ! près d'elle il n'y a plus de temps, c'est le paradis. Si j'étais près d'elle, je la regarderais, et les heures, les jours, les mois, la vie, passeraient ainsi. Quelle heureuse vie serait celle-là, mon Dieu ! Et le jeune homme resta en extase, car devant ses yeux d'artiste sa maîtresse quoique absente passa en réalité.

On releva la troisième sentinelle.

Huit heures sonnaient à toutes les paroisses, et l'ombre commençait à descendre, car tout nous autorise à penser qu'il y a trois cents ans la brune se faisait en juillet vers les huit heures, absolument comme de nos jours ; mais ce qui étonnera davantage peut-être, c'est la fabuleuse persévérance des amans du seizième siècle. Tout était puissant alors, et les âmes jeunes et vigoureuses ne s'arrêtaient pas plus à moitié chemin en amour qu'en art et en guerre.

Du reste, la patience du jeune artiste, car maintenant nous connaissons sa profession, fut enfin récompensée

quand il vit la porte du Châtelet se rouvrir pour la vingtième fois, mais cette fois pour donner passage à celle qu'il attendait. La même matrone était toujours à ses côtés, et, de plus, deux hoquetons aux armes de la prévôté l'escortaient à dix pas.

On reprit le chemin qu'on avait fait trois heures auparavant, à savoir le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel et les quais; seulement on dépassa les Augustins, et à trois cents pas de là, dans une encoignure, on s'arrêta devant une énorme porte à côté de laquelle se trouvait une autre petite porte de service. La duègne y frappa; le portier vint ouvrir. Les deux hoquetons, après un profond salut, reprirent la route du Châtelet, et notre artiste se retrouva une seconde fois immobile devant une porte close.

Il y serait probablement resté jusqu'au lendemain, car il avait commencé la quatrième série de ses rêves; mais le hasard voulut qu'un passant quelque peu aviné vînt donner de la tête contre lui.

— Hé! l'ami, dit le passant, sans indiscrétion, êtes-vous un homme ou une borne? Si vous êtes une borne, vous êtes dans votre droit et je vous respecte; si vous êtes un homme, gare! que je passe.

— Excusez, reprit le jeune homme distrait, mais je suis étranger à la bonne ville de Paris et...

— Oh! c'est autre chose, alors; le Français est hospitalier, c'est moi qui vous demande pardon; vous êtes étranger, c'est bien. Puisque vous m'avez dit qui vous étiez, il est juste que je vous dise qui je suis. Je suis écolier et je m'appelle...

— Pardon, interrompit le jeune artiste, mais avant de savoir qui vous êtes, je voudrais bien savoir où je suis.

— Porte de Nesle, moncher ami, et voici l'hôtel de Nesle, dit l'écolier en montrant des yeux la grande porte que l'étranger n'avait pas quittée du regard.

— Fort bien ; et pour aller rue Saint-Martin, où je demeure, dit notre amoureux, pour dire quelque chose et espérant qu'il se débarrasserait de son compagnon, par où faut-il que je passe?

— Rue Saint-Martin, dites-vous! Venez avec moi, je vous accompagnerai, c'est justement ma route, et au pont Saint-Michel je vous indiquerai votre chemin. Je vous dirai donc que je suis écolier, que je reviens du Pré-aux-Clercs, et que je m'appelle...

— Savez-vous à qui il appartient, l'hôtel de Nesle ? demanda le jeune inconnu.

— Tiens ! est-ce qu'on ne sait pas son Université ! L'hôtel de Nesle, jeune homme, appartient au roi notre sire, et est présentement aux mains du prévôt de Paris, Robert d'Estourville.

— Comment ! c'est là que demeure le prévôt de Paris ! s'écria l'étranger.

— Je ne vous ai dit en rien que le prévôt de Paris demeurât là, mon fils, reprit l'écolier; le prévôt de Paris demeure au Grand-Châtelet.

— Ah ! au Grand-Châtelet ! Alors, c'est cela. Mais comment se fait-il que le prévôt demeure au Grand-Châtelet et que le roi lui laisse l'hôtel de Nesle ?

— Voici l'histoire. Le roi, voyez-vous, avait jadis donné l'hôtel de Nesle à notre bailli, homme extrêmement vénérable, qui gardait les priviléges et jugeait les procès de

l'Université de la façon la plus paternelle : superbe fonction ! Par malheur, cet excellent bailli était si juste, si juste... pour nous, qu'on a aboli sa charge depuis deux ans, sous prétexte qu'il dormait aux audiences, comme si bailli ne dérivait pas de bâiller. Sa charge donc étant supprimée, on a rendu au prévôt de Paris le soin de protéger l'Université. Beau protecteur, ma foi ! si nous ne savons pas nous protéger nous-mêmes ! Or, mondit prévôt, — tu me suis mon enfant? — mondit prévôt, qui est fort rapace, a jugé que, puisqu'il succédait à l'office du bailli, il devait hériter en même temps de ses propriétés, et il a tout doucement pris possession du Grand et du Petit-Nesle, avec la protection de madame d'Etampes.

— Et cependant, d'après ce que vous me dites, il ne l'occupe pas.

— Pas le moins du monde, le ladre, et pourtant je crois qu'il y loge une fille ou nièce à lui, le vieux Cassandre, une belle enfant qu'on appelle Colombe ou Colombine, je ne sais plus bien, et qu'il tient enfermée dans un coin du Petit-Nesle.

— Ah ! vraiment, fit l'artiste, qui respirait à peine, car pour la première fois il entendait prononcer le nom de sa maîtresse ; cette usurpation me paraît un abus criant. Comment ! cet immense hôtel pour loger une jeune fille seule avec une duègne !

— Et d'où viens-tu donc, ô étranger ! pour ne pas savoir que c'est un abus tout naturel que nous autres pauvres clercs habitions à six un méchant taudis, pendant qu'un grand seigneur abandonne aux orties cette immense propriété avec ses jardins, ses préaux, son jeu de paume !

— Ah ! il y a un jeu de paume?

— Magnifique ! mon fils, magnifique !

— Mais, en définitive, c'est la propriété du roi François Ier, cet hôtel de Nesle ?

— Sans doute ; mais qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse, de sa propriété, le roi François Ier ?

— Qu'il la donne aux autres, puisque le prévôt ne l'habite pas.

— Eh bien ! fais-la-lui demander pour toi, alors.

— Pourquoi pas ? Aimez-vous le jeu de paume, vous ?

— J'en raffole.

— Je vous invite alors à venir faire une partie avec moi dimanche prochain.

— Où cela ?

— Dans l'hôtel de Nesle.

— Tope ! monseigneur le grand-maître des châteaux royaux. Ah çà ! il est bon que tu saches mon nom au moins ; je m'appelle...

Mais comme l'étranger savait ce qu'il voulait savoir, et que le reste l'inquiétait probablement fort peu, il n'entendit pas un mot de l'histoire de son ami, qui lui raconta pourtant en détail comme quoi il s'appelait Jacques Aubry, était écrivain en l'Université, et pour le moment il revenait du Pré-aux-Clercs, où il avait eu un rendez-vous avec la femme de son tailleur ; comme quoi celle-ci, retenue sans doute par son indigne époux, n'était pas venue ; comme quoi il s'était consolé de l'absence de Simonne en buvant du vin de Suresne, et comme quoi enfin il allait retirer sa pratique à l'indélicat marchand d'habits, qui lui faisait faire le pied de grue et le contraignait de s'enivrer, ce qui était contre toutes ses habitudes.

Quand les deux jeunes gens furent arrivés à la rue de la

Harpe, Jacques Aubry indiqua à notre inconnu son chemin, que celui-ci savait mieux que lui ; puis ils se donnèrent rendez-vous pour le dimanche suivant, à midi, à la porte de Nesle, et se séparèrent, l'un chantant, l'autre rêvant.

Et celui qui rêvait avait matière à rêver, car il en avait plus appris dans cette journée que pendant les trois semaines précédentes.

Il avait appris que celle qu'il aimait habitait le Petit-Nesle, qu'elle était fille du prévôt de Paris, messire Robert d'Estourville, et qu'elle s'appelait Colombe. Comme on le voit, il n'avait pas perdu sa journée.

Et tout en rêvant, il s'enfonça dans la rue Saint-Martin, et s'arrêta devant une maison de belle apparence, au-dessus de la porte de laquelle étaient sculptées les armes du cardinal de Ferrare. Il frappa trois coups.

— Qui est là ? demanda de l'intérieur et après quelques secondes d'attente une voix fraîche, jeune et sonore.

— Moi, dame Catherine, répondit l'inconnu.

— Qui, vous ?

— Ascanio.

— Ah ! enfin !

La porte s'ouvrit et Ascanio entra.

Une jolie fille de dix-huit à vingt ans, un peu brune, un peu petite, un peu vive, mais admirablement bien faite, reçut le vagabond avec mille transports de joie. « Le voilà le déserteur ! le voilà ! » s'écria-t-elle, et elle courut ou plutôt elle bondit devant lui pour l'annoncer, éteignant la lampe qu'elle portait et laissant ouverte la porte de la rue, qu'Ascanio, beaucoup moins écervelé qu'elle, prit soin de refermer.

Le jeune homme, malgré l'obscurité où le laissait la précipitation de dame Catherine, traversa d'un pas sûr une assez vaste cour où une bordure d'herbe encadrait chaque pavé, et que dominaient de leur masse sombre de grands bâtimens d'aspect sévère. C'était bien, au reste, la demeure austère et humide d'un cardinal, quoique depuis longtemps son maître ne l'habitât plus. Ascanio franchit lestement un perron aux marches vertes de mousse, et entra dans une immense salle, la seule de la maison qui fût éclairée, une espèce de réfectoire monacal, triste, noir et nu d'ordinaire, mais depuis deux mois brillant, vivant, chantant.

Depuis deux mois, en effet, dans cette froide et colossale cellule se remuait, travaillait, riait, tout un monde d'activité et de bonne humeur; depuis deux mois dix établis, deux enclumes, et au fond une forge improvisée, avaient rapetissé l'énorme chambre; des dessins, des modèles, des planches chargées de pinces, de marteaux et de limes; des faisceaux d'épées aux poignées ciselées merveilleusement et aux lames découpées à jour; des trophées de casques, de cuirasses et de boucliers damasquinés en or, sur lesquels ressortaient en bosse les amours des dieux et des déesses, comme si l'on eût voulu faire oublier par les sujets qu'ils représentaient l'usage auquel ils étaient destinés, avaient habillé les murailles grisâtres; le soleil avait pu largement entrer par les fenêtres toutes grandes ouvertes, et l'air s'était égayé aux chansons des travailleurs alertes et bons vivans.

Le réfectoire d'un cardinal était devenu l'atelier d'un orfévre.

Pourtant, pendant cette soirée du 10 juillet 1540, la sainteté du dimanche avait momentanément rendu à la salle

désennuyée la tranquillité où elle avait langui durant un siècle. Mais une table en désordre, sur laquelle se voyaient les restes d'un excellent souper éclairés par une lampe que l'on eût cruo dérobée aux fouilles de Pompéia, tant sa forme était à la fois élégante et pure, attestait que si les habitans temporaires de la maison du cardinal aimaient parfois le repos, ils n'étaient nullement partisans du jeûne.

Quand Ascanio entra, quatre personnes se trouvaient dans l'atelier.

Ces quatre personnes étaient une vieille servante qui desservait, Catherine qui rallumait la lampe, un jeune homme qui dessinait dans un coin et qui attendait cette lampe que Catherine avait enlevée de devant lui, pour continuer à dessiner, et le maître, debout, les bras croisés, et appuyé contre la forge.

C'est ce dernier qu'eût aperçut tout d'abord quiconque fût entré dans l'atelier.

En effet, je ne sais quelle vie et quelle puissance émanaient de ce personnage étrange et attiraient l'attention même de ceux qui eussent voulu la lui refuser. C'était un homme maigre, grand, vigoureux, de quarante ans à peu près ; mais il faudrait le ciseau de Michel-Ange ou le pinceau de Ribeira pour retracer ce profil fin et énergique ou pour peindre ce teint brun et animé, pour rendre enfin tout cet air hardi et comme royal. Son front élevé s'ombrageait de sourcils prompts à se froncer ; son regard, net, franc et incisif, jetait parfois des éclairs sublimes ; son sourire, plein de bonté et de clémence, mais avec des plis quelque peu railleurs, vous charmait et vous intimidait en même temps ; de sa main, par un geste qui lui était familier, il caressait sa barbe et ses moustaches noires ; cette main

n'était pas précisément petite, mais nerveuse, souple, allongée, industrieuse, serrant bien, et avec tout cela fine, aristocrate, élégante, et enfin dans sa façon de regarder, de parler, de tourner la tête, dans ses gestes vifs, expressifs sans être heurtés, jusque dans l'attitude nonchalante qu'il avait prise quand Ascanio entra, la force se faisait sentir : le lion au repos n'en était pas moins le lion.

Quant à Catherine et à l'apprenti qui dessinait, ils formaient entre eux le contraste le plus singulier. Celui-ci, sombre, taciturne, au front étroit et déjà ridé, aux yeux à demi clos, aux lèvres serrées ; celle-là gaie comme un oiseau, épanouie comme une fleur, et dont les paupières laissaient toujours voir l'œil le plus malin, dont la bouche même montrait sans cesse les dents les plus blanches. L'apprenti, enfoncé dans son coin, lent et langoureux, semblait économiser ses mouvemens ; Catherine allait, tournait, virait, ne restant jamais une seconde en place, tant la vie débordait en elle, tant cette organisation jeune et vivace avait besoin de mouvement à défaut d'émotions.

Aussi était-ce le lutin de la maison, une vraie alouette par la vivacité et par son petit cri vif et clair, menant enfin avec assez de prestesse, d'abandon et d'imprévoyance, cette vie dans laquelle elle entrait à peine pour justifier parfaitement le surnom de Scozzone que le maître lui avait donné, et qui en italien signifiait alors et signifie encore aujourd'hui quelque chose comme *casse-cou*. Du reste, pleine de gentillesse et de grâce, dans toute cette pétulance d'enfant Scozzone était l'âme de l'atelier ; quand elle chantait on faisait silence, quand elle riait on riait avec elle, quand elle ordonnait on obéissait, et cela sans mot dire, son caprice ou sa fantaisie n'état pas d'ailleurs or-

dinairement fort exigeant ; et puis elle était si franchement et si naïvement heureuse, qu'elle répandait sa bonne humeur autour d'elle, et qu'on se sentait joyeux de la voir joyeuse.

Pour son histoire, c'est une vieille histoire sur laquelle nous reviendrons peut-être : orpheline et sortie du peuple, on avait abandonné son enfance à l'aventure ; mais Dieu la protégea. Destinée à être un plaisir pour tous, elle rencontra un homme pour qui elle devint un bonheur.

Ces nouveaux personnages posés, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

— Ah ! çà, d'où arrives-tu, coureur ? dit le maître à Ascanio.

— D'où j'arrive ? j'arrive de courir pour vous, maître.

— Depuis le matin ?

— Depuis le matin.

— Dis plutôt que tu te seras mis en quête de quelque aventure.

— Quelle aventure voulez-vous que je poursuive, maître ? murmura Ascanio.

— Que sais-je, moi ?

— Eh bien ! quand cela serait, voyez le grand mal ! dit Scozzone. D'ailleurs il est assez joli garçon s'il ne court pas après les aventures pour que les aventures courent après lui.

— Scozzone ! interrompit le maître en fronçant le sourcil.

— Allons, allons, n'allez-vous pas être jaloux de celui-ci encore, pauvre cher enfant ! Et elle releva le menton d'Ascanio avec la main. Eh bien ! il ne manquerait plus que cela. Mais, Jésus ! comme vous êtes pâle ! Est-ce que vous n'auriez pas soupé, monsieur le vagabond ?

— Tiens, non, s'écria Ascanio ; je l'ai oublié.

— Oh ! alors je me range à l'avis du maître : il a oublié qu'il n'avait pas soupé, décidément il est amoureux. Ruberta ! Ruberta ! vite, vite à souper à messire Ascanio.

La servante apporta d'excellens reliefs, sur lesquels se précipita notre jeune homme, lequel, après ses stations en plein air, avait bien le droit d'avoir faim.

Scozzone et le maître le regardaient en souriant, l'une avec une affection fraternelle, l'autre avec une tendresse de père. Quant au travailleur du coin, il avait levé la tête au moment où Ascanio était entré ; mais aussitôt que Scozzone avait replacé devant lui la lampe qu'elle avait prise pour aller ouvrir la porte, il avait de nouveau abaissé la tête sur son ouvrage.

— Je vous disais donc, maître, que c'était pour vous que j'avais couru toute la journée, reprit Ascanio, s'apercevant de l'attention maligne que lui accordaient le maître et Scozzone, et désirant mener la conversation sur un autre chapitre que celui de ses amours.

— Et comment as-tu couru pour moi toute la journée ? Voyons.

— Oui : n'avez-vous pas dit hier que le jour était mauvais ici et qu'il vous fallait un autre atelier ?

— Sans doute.

— Eh bien, je vous en ai trouvé un, moi !

— Entends-tu, Pagolo ? dit le maître en se retournant vers le travailleur.

— Plaît-il, maître ? fit celui-ci en relevant une seconde fois la tête.

— Allons, quitte donc un peu ton dessin, et viens écouter cela. Il a trouvé un atelier, entends-tu ?

— Pardon, maître, mais j'entendrai très bien d'ici ce que

dira mon ami Ascanio. Je voudrais terminer cette étude ; il me semble que ce n'est pas un mal, quand on a religieusement accompli le dimanche ses devoirs de chrétien, d'occuper ses loisirs à quelque profitable exercice : travailler c'est prier.

— Pagolo, mon ami, dit le maître en secouant la tête et d'un ton plus triste que fâché, vous feriez mieux, croyez-moi, de travailler plus assidûment et plus courageusement dans la semaine, et de vous divertir comme un bon compagnon le dimanche, au lieu de fainéanter les jours ordinaires et de vous distinguer hypocritement des autres en feignant tant d'ardeur les jours de fêtes ; mais vous êtes le maître, agissez comme bon vous semble ; et toi, Ascanio, mon enfant, continua-t-il avec une voix dans laquelle il y avait un mélange infini de douceur et de tendresse, tu dis donc ?

— Je dis que je vous ai trouvé un atelier magnifique.

— Lequel ?

— Connaissez-vous l'hôtel de Nesle ?

— A merveille, pour avoir passé devant c'est-à-dire, car je n'y suis jamais entré.

— Mais, sur l'apparence, vous plaît-il ?

— Je le crois pardieu ! bien ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais n'est-il donc occupé par personne ?

— Si fait, par M. le prévôt de Paris, messire Robert d'Estourville, lequel s'en est emparé sans y avoir aucun droit. D'ailleurs, pour mettre votre conscience en repos, il me semble que nous pourrions parfaitement lui laisser le Petit-Nesle, où habite quelqu'un de la famille, je croiis,

et nous contenter, nous, du Grand-Nesle, avec ses cours, ses préaux, ses jeux de boule et son jeu de paume.

— Il y a un jeu de paume?

— Plus beau que celui de Santa-Croce à Florence.

— Per Bacco! c'est mon jeu favori : tu le sais, Ascanio.

— Oui; et puis, maître, outre cela, un emplacement superbe : de l'air partout; et quel air! l'air de la campagne; ce n'est pas comme dans cet affreux coin où nous moisissons et où le soleil nous oublie; là le Pré-aux-Clercs d'un côté, la Seine de l'autre, et le roi, votre grand roi, à deux pas, dans son Louvre.

— Mais à qui est ce diable d'hôtel?

— A qui? Pardieu! au roi.

— Au roi!... Répète cette parole, mon enfant : — l'hôtel de Nesle est au roi!

— En personne; maintenant, reste à savoir s'il consentira à vous donner un logement si magnifique.

— Qui, le roi? Comment s'appelle-t-il, Ascanio?

— Mais, François Ier, que je pense.

— Ce qui veut dire que dans huit jours l'hôtel de Nesle sera ma propriété.

— Mais le prévôt de Paris se fâchera peut-être.

— Que m'importe!

— Et s'il ne veut pas lâcher ce qu'il tient?

— S'il ne veut pas! — Comment m'appelle-t-on, Ascanio?

— On vous appelle Benvenuto Cellini, maître.

— Ce qui veut dire que s'il ne veut pas faire les choses de bonne volonté, ce digne prévôt, eh bien! on les lui fait faire de force. Sur ce, allons nous coucher. Demain nous repar-

lerons de tout cela, et comme il fera jour, nous y verrons clair.

Et sur l'invitation du maître, chacun se retira, à l'exception de Pagolo, qui resta encore quelque temps à travailler dans son coin ; mais aussitôt qu'il jugea que chacun était au lit, l'apprenti se leva, regarda autour de lui, s'approcha de la table, se versa un grand verre de vin, qu'il avala tout d'un trait, et s'en alla se coucher à son tour.

II.

UN ORFÉVRE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Puisque nous avons fait le portrait et que nous avons prononcé le nom de Benvenuto Cellini, que le lecteur nous permette, afin qu'il puisse entrer plus avant dans le sujet tout artistique que nous traitons, une petite digression sur cet homme étrange qui depuis deux mois habitait la France, et qui est destiné, comme on s'en doute bien, à devenir un des personnages principaux de cette histoire.

Mais auparavant disons ce que c'était qu'un orfévre au seizième siècle.

Il y a à Florence un pont qu'on appelle le Pont-Vieux, et qui est encore aujourd'hui tout chargé de maisons : ces maisons étaient des boutiques d'orfévrerie.

Mais pas d'orfévrerie comme nous l'entendons de nos jours : l'orfévrerie aujourd'hui est un métier ; autrefois l'orfévrerie était un art.

Aussi rien n'était merveilleux comme ces boutiques ou plutôt comme les objets qui les garnissaient : c'étaient des coupes d'onyx arrondies, autour desquelles rampaient des queues de dragons, tandis que les têtes et les corps de ces animaux fantastiques, se dressant en face l'un de l'autre, étendaient leurs ailes azurées tout étoilées d'or, et, la gueule ouverte comme des chimères, se menaçaient avec leurs yeux de rubis. C'étaient de aiguières d'agate au pied desquelles s'enroulait un feston de lierre qui, remontant en forme d'anse, s'arrondissait bien au-dessus de son orifice, cachant au milieu de ses feuilles d'émeraude quelque merveilleux oiseau des tropiques tout habillé d'émail, et qui semblait vive et prêt à chanter. C'étaient des urnes de lapis-lazuli dans lesquelles se penchaient, comme pour boire, deux lézards si habilement ciselés qu'on eût cru voir les reflets changeans de leur cuirasse d'or, et qu'on eût pu penser qu'au moindre bruit ils allaient fuir et se réfugier dans quelque gerçure de la muraille. C'étaient encore des calices, des ostensoirs, des médailles de bronze, d'argent, d'or ; tout cela émaillé de pierres précieuses, comme si, à cette époque, les rubis, les topazes, les escarboucles et les diamans, se trouvaient en fouillant le sable des rivières, ou en soulevant la poussière des chemins ; c'étaient enfin des nymphes, des naïades, des dieux, des déesses, tout un Olympe resplendissant, mêlé à des crucifix, à des croix, à des calvaires ; des Mater dolorosa et des Vénus, des Christs et des Apollons, des Jupiters lançant la foudre, et des Jehovahs créant le monde ; et tout cela, non seulement

habilement exécuté. mais poétiquement conçu, non seulement admirable comme bijoux à orner le boudoir d'une femme, mais splendide comme chefs-d'œuvre à immortaliser le règne d'un roi ou le génie d'une nation.

Il est vrai que les orfévres de cette époque se nommaient Donatello Ghiberti, Guirlandajo, et Benvenuto Cellini.

Or, Benvenuto Cellini a raconté lui-même, dans des mémoires plus curieux que les plus curieux romans, cette vie aventurière des artistes du quinzième et du seizième siècle, quand Titien peignait la cuirasse sur le dos, et que Michel-Ange sculptait l'épée au côté, quand Masaccio et le Dominiquin mouraient du poison, et quand Cosme Ier s'enfermait pour retrouver la trempe d'un acier qui pût tailler le porphyre.

Nous ne prendrons donc pour faire connaître cet homme qu'un épisode de sa vie : celui qui le conduisit en France.

Benvenuto était à Rome, où le pape Clément VII l'avait fait appeler, et il travaillait avec passion au beau calice que Sa Sainteté lui avait commandé ; mais comme il voulait mettre tous ses soins à ce précieux ouvrage, il n'avançait que bien lentement. Or, Benvenuto, comme on le pense bien, avait force envieux, tant à cause des belles mmandes qu'il recevait des ducs, des rois et des papes, qu'à cause du grand talent avec lequel il exécutait ces commandes. Il en résultait qu'un de ses confrères nommé Pompeo, qui n'avait rien à faire qu'à calomnier, lui, profitait de ces retards pour le desservir tant qu'il pouvait près du pape, et cela tous les jours, sans trêve, sans relâche, tantôt tout bas, tantôt tout haut, assurant qu'il n'en finirait jamais, et que comme il était accablé de besogne,

il exécutait d'autres travaux, au détriment de ceux commandés par Sa Sainteté.

Il dit et fit tant, ce digne Pompeo, qu'un jour en le voyant entrer dans sa boutique Benvenuto Cellini jugea tout de suite à son air riant qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Eh bien ! mon cher confrère, dit-il, je viens vous soulager d'une lourde obligation : Sa Sainteté a bien vu que si vous tardiez tant à lui livrer son calice, ce n'était pas faute de zèle, mais faute de temps. Elle a pensé en conséquence qu'il fallait débarrasser vos journées de quelque soin important, et de son propre mouvement elle vous retire la charge de graveur de la Monnaie. C'est neuf pauvres ducats d'or que vous aurez par mois de moins, mais une heure par jour que vous aurez de plus.

Benvenuto Cellini se sentit une sourde et furieuse envie de jeter le railleur par la fenêtre, mais il se contint, et Pompeo, ne voyant bouger aucun muscle de son visage, crut que le coup n'avait pas porté.

— En outre, continua-t-il, et je ne sais pourquoi, malgré tout ce que j'ai pu dire en votre faveur, Sa Sainteté vous redemande son calice tout de suite, et dans l'état où il est. J'ai vraiment peur, mon cher Benvenuto, et je vous préviens de cela en ami, qu'elle n'ait l'intention de le faire achever par quelque autre.

— Oh ! pour cela, non ! s'écria l'orfévre, se redressant cette fois comme un homme piqué par un serpent. Mon calice est à moi comme l'office de laMonnaie est au pape. Sa Sainteté n'a d'autre droit que d'exiger les cinq cents écus qu'elle m'a fait payer d'avance, et je ferai de mon travail ce que bon me semblera.

— Prenez garde, mon maître, dit Pompeo, car peut-être la prison est-elle au bout de ce refus.

— Monsieur Pompeo, vous êtes un âne, répondit Benvenuto Cellini.

Pompeo sortit furieux.

Le lendemain, deux camerieri du saint-père vinrent trouver Benvenuto Cellini.

— Le pape nous mande vers toi, dit l'un d'eux, afin que tu nous remettes le calice ou que nous te conduisions en prison.

— Messeigneurs, répondit Benvenuto, un homme comme moi ne méritait pas moins que des archers comme vous. Menez-moi en prison, me voilà. Mais, je vous en préviens, cela n'avancera point d'un coup de burin le calice du pape.

Et Benvenuto s'en alla avec eux chez le gouverneur, qui, ayant sans doute reçu ses instructions d'avance, l'invita à se mettre à table avec lui. Pendant tout le dîner le gouverneur engagea Benvenuto par toutes les raisons possibles à contenter le pape en lui portant son travail, lui affirmant au reste que s'il faisait cette soumission, Clément VII, tout violent et entêté qu'il était, s'apaiserait de cette seule soumission ; mais Benvenuto répondit qu'il avait déjà montré six fois au saint-père son calice commencé, et que c'était tout ce que l'exigence pontificale pouvait demander de lui ; que d'ailleurs il connaissait Sa Sainteté, qu'il n'y avait pas à s'y fier, et qu'elle pourrait bien profiter de ce qu'elle le tenait à sa disposition pour lui reprendre son calice et le donner à finir à quelque imbécile qui le gâterait. En revanche il déclara de nouveau qu'il était prêt à rendre au pape les cinq cents écus qu'il lui avait avancés.

Cela dit, Benvenuto ne répondit plus à toutes les instan-

ces du gouverneur qu'en vantant son cuisinier et en exaltant ses vins.

Après le dîner, tous ses compatriotes, tous ses amis les plus chers, tous ses apprentis conduits par Ascanio, vinrent le supplier de ne pas courir à sa ruine en tenant tête à Clément VII ; mais Benvenuto Cellini répondit que depuis longtemps il désirait constater cette grande vérité, qu'un orfévre pouvait être plus entêté qu'un pape ; qu'en conséquence, comme l'occasion s'en présentait aussi belle qu'il la pouvait désirer, il ne la laisserait point échapper de peur qu'elle ne se présentât plus.

Ses compatriotes se retirèrent en haussant les épaules, ses amis en déclarant qu'il était fou, et Ascanio en pleurant :

Heureusement Pompeo n'oubliait pas Cellini, et pendant ce temps il disait au pape :

— Très saint-père, laissez faire votre serviteur, je vais envoyer dire à cet entêté que, puisqu'il le veut absolument, il ait à faire remettre chez moi les cinq cents écus, et comme c'est un gaspilleur et un dépensier qui n'aura pas cette somme à sa disposition, il sera bien forcé de me remettre le calice.

Clément VII trouva le moyen excellent, et répondit à Pompeo d'agir comme il l'entendrait. En conséquence, le même soir, et comme on allait conduire Benvenuto Cellini à la chambre qui lui était destinée, un cameriere se présenta disant à l'orfévre que Sa Sainteté acceptait son ultimatum et désirait avoir à l'instant même les cinq cents écus ou le calice.

Benvenuto répondit qu'on n'avait qu'à le ramener à sa boutique et qu'il donnerait les cinq cents écus.

Quatre Suisses reconduisirent chez lui Benvenuto, suivi du cameriere. Arrivé dans sa chambre à coucher, Benvenuto tira une clef de sa poche, ouvrit une petite armoire en fer pratiquée dans le mur, plongea sa main dans un grand sac, en tira les cinq cents écus, et les ayant donnés au cameriere, il le mit à la porte lui et les quatre Suisses.

Ceux-ci reçurent même, il faut le dire à la louange de Benvenuto Cellini, quatre écus pour la peine qu'ils avaient prise, et ils se retirèrent en lui baisant les mains, il faut le dire à la louange des Suisses.

Le cameriere retourna aussitôt près du saint-père et lui remit les cinq cents écus, sur quoi Sa Sainteté désespérée entra dans une grande colère et se mit à injurier Pompeo.

— Va trouver toi-même mon grand ciseleur à sa boutique, animal, lui dit-il; fais-lui toutes les caresses dont ton ignorante bêtise est capable, et dis-lui que s'il consent à me faire mon calice, je lui donnerai toutes les facilités qu'il me demandera.

— Mais, Votre Sainteté, dit Pompeo, ne serait-il pas temps demain matin?

— Il est déjà trop tard ce soir, imbécile, et je ne veux pas que Benvenuto s'endorme sur sa rancune; fais donc à l'instant ce que j'ordonne, et que demain à mon lever j'aie une bonne réponse.

Le Pompeo sortit donc du Vatican l'oreille basse, et s'en vint à la boutique de Benvenuto : elle était fermée.

Il regarda à travers le trou de la serrure, à travers les fentes de la porte, passa en revue toutes les fenêtres pour voir s'il n'y en avait pas quelqu'une d'illuminée; mais voyant que tout était sombre, il se hasarda à frapper une

seconde fois plus fort que la première, puis enfin une troisième fois plus fort encore que la seconde.

Alors une croisée du premier étage s'ouvrit et Benvenuto parut en chemise et son arquebuse à la main.

— Qui va là? demanda Benvenuto.

— Moi, répondit le messager.

— Qui, toi? reprit l'orfévre, qui avait parfaitement reconnu son homme.

— Moi, Pompeo.

— Tu mens, dit Benvenuto, je connais parfaitement Pompeo, et c'est un trop grand lâche pour se hasarder à cette heure dans les rues de Rome.

— Mais, mon cher Cellini, je vous jure...

— Tais-toi; tu es un brigand qui a pris le nom de ce pauvre diable pour te faire ouvrir ma porte et pour me voler.

— Maître Benvenuto, je veux mourir...

— Dis encore un mot, s'écria Benvenuto en abaissant l'arquebuse dans la direction de son interlocuteur, et ce souhait sera exaucé.

Pompeo s'enfuit à toutes jambes en criant au meurtre, et disparut à l'angle de la plus prochaine rue.

Quand il eut disparu, Benvenuto referma sa fenêtre, raccrocha son arquebuse à son clou, et se recoucha en riant dans sa barbe de la peur qu'il avait faite au pauvre Pompeo.

Le lendemain, au moment où il descendait dans sa boutique, ouverte déjà depuis une heure par ses apprentis, Benvenuto Cellini aperçut de l'autre côté de la rue Pompeo, qui, depuis le point du jour en faction, attendait qu'il descendît.

En apercevant Cellini, Pompeo lui fit de la main le geste le plus tendrement amical qu'il ait jamais fait à personne.

— Ah ! fit Cellini, c'est vous, mon cher Pompeo. Ma foi ! j'ai manqué cette nuit faire payer cher à un drôle l'insolence qu'il avait eue de prendre votre nom.

— Vraiment, dit Pompeo en s'efforçant de sourire et en s'approchant peu à peu de sa boutique, et comment cela ?

Benvenuto raconta alors au messager de Sa Sainteté ce qui s'était passé ; mais comme dans le dialogue nocturne son ami Benvenuto l'avait traité de lâche, il n'osa avouer que c'était à lui en personne que Benvenuto avait eu affaire. Puis, ce récit achevé, Cellini demanda à Pompeo quelle heureuse circonstance lui valait si matin l'honneur de son aimable visite.

Alors Pompeo s'acquitta, mais dans d'autres termes, bien entendu, de la commission dont Clément VII l'avait chargé près de son orfévre.

A mesure qu'il parlait, la figure de Benvenuto Cellini s'épanouissait. Clément VII cédait donc. L'orfèvre avait été plus entêté que le pape ; puis, quand il eut fini son discours :

— Répondez à Sa Sainteté, dit Benvenuto, que je serai heureux de lui obéir et de faire tout au monde pour regagner ses bonnes grâces que j'ai perdues, non par ma faute, mais par la méchanceté des envieux. Quant à vous, monsieur Pompeo, comme le pape ne manque pas de domestiques, je vous engage, dans votre intérêt, à me faire envoyer à l'avenir un autre valet que vous ; pour votre santé, monsieur Pompeo, ne vous mêlez plus de ce qui me regarde ; par pitié pour vous, ne vous rencontrez jamais sur

mon chemin, et, pour le salut de mon âme, priez Dieu, Pompeo, que je ne sois pas votre César.

Pompeo ne demanda point son reste et s'en alla reporter à Clément VII la réponse de Benvenuto Cellini, en supprimant toutefois la péroraison.

A quelque temps de là, pour se raccommoder tout à fait avec Benvenuto, Clément VII lui commanda sa médaille. Benvenuto la lui frappa en bronze, en argent et en or, puis il la lui porta. Le pape en fut si émerveillé qu'il s'écria dans son admiration que jamais les anciens n'avaient fait une si belle médaille.

— Eh bien ! Votre Sainteté, dit Benvenuto, si cependant je n'avais pas montré un peu de fermeté, nous serions brouillés tout à fait à cette heure : car jamais je ne vous eusse pardonné, et vous eussiez perdu un serviteur dévoué. Voyez-vous très Saint-Père, continua Benvenuto en manière d'avis, Votre Sainteté ne ferait pas mal de se rappeler quelquefois l'opinion de certaines gens d'un gros bon sens, qui disent qu'il faut saigner sept fois avant de couper une, et vous feriez bien aussi de vous laisser un peu moins aisément duper par les méchantes langues, les envieux et les calomniateurs ; cela soit dit pour votre gouverne, et n'en parlons plus, très Saint-Père.

Ce fut ainsi que Benvenuto pardonna à Clément VII, ce qu'il n'eût certainement pas fait s'il l'eût moins aimé ; mais en qualité de compatriote il était fort attaché à lui.

Aussi sa désolation fut grande lorsque, quelques mois après l'aventure que nous venons de raconter, le pape mourut presque subitement. Cet homme de fer fondit en larmes à cette nouvelle, et pendant huit jours il pleura comme un enfant.

Au reste, cette mort fut doublement funeste au pauvre Benvenuto Cellini, car le jour même où l'on ensevelit le pape, il rencontra Pompeo qu'il n'avait pas vu depuis le moment où il l'avait invité à lui épargner sa trop fréquente présence.

Il faut dire que depuis les menaces de Benvenuto Cellini, le malheureux Pompeo n'osait plus sortir qu'accompagné de douze hommes bien armés à qui il donnait la même solde que le pape donnait à sa garde suisse, si bien que chaque promenade par la ville lui coûtait deux ou trois écus ; et encore au milieu de ses douze sbires tremblait-il de rencontrer Benvenuto Cellini, sachant que si quelque rixe suivait cette rencontre et qu'il arrivât malheur à Benvenuto, le pape, qui au fond aimait fort son orfévre, lui ferait un mauvais parti ; mais Clément VII, comme nous l'avons dit, venait de mourir, et cette mort rendait quelque hardiesse à Pompeo.

Benvenuto était allé à Saint-Pierre baiser les pieds du pape décédé, et comme il revenait par la rue dei Banchi, accompagné d'Ascanio et de Pagolo, il se trouva face à face avec Pompeo et ses douze hommes. A l'apparition de son ennemi, Pompeo devint très pâle ; mais regardant autour de lui et se voyant bien environné, tandis que Benvenuto n'avait avec lui que deux enfans, il reprit courage, et s'arrêtant, il fit à Benvenuto un salut ironique de la tête, tandis que de sa main droite il jouait avec le manche de son poignard.

A la vue de cette troupe qui menaçait son maître, Ascanio porta la main à son épée, tandis que Pagolo faisait semblant de regarder autre chose : mais Benvenuto ne voulait pas exposer son élève chéri à une lutte si inégale.

Il lui mit la main sur la sienne, et repoussant au fourreau l'épée d'Ascanio à demi-tirée, il continua son chemin comme s'il n'avait rien vu, ou comme si ce qu'il avait vu ne l'avait aucunement blessé. Ascanio ne reconnaissait pas là son maître, mais comme son maître se retirait, il se retira avec lui.

Pompeo, triomphant, fit une profonde salutation à Benvenuto, et continua son chemin toujours environné de ses sbires, qui imitèrent ses bravades.

Benvenuto se mordait, en dedans, les lèvres jusqu'au sang, mais au dehors il avait l'air de sourire. C'était à n'y plus rien comprendre pour quiconque connaissait le caractère irascible de l'illustre orfévre.

Mais à peine eut-il fait cent pas que, se trouvant en face de la boutique d'un de ses confrères, il entra chez lui sous prétexte de voir un vase antique qu'on venait de retrouver dans les tombeaux étrusques de Corneto, ordonnant à ses deux élèves de suivre leur chemin, et leur promettant de les rejoindre dans quelques minutes à la boutique.

Comme on le comprend bien, ce n'était qu'un prétexte pour éloigner Ascanio, car à peine eut-il pensé que le jeune homme et son compagnon, dont il s'inquiétait moins attendu qu'il était sûr que son courage ne l'emporterait pas trop loin, avaient tourné l'angle de la rue, que, reposant le vase sur la planche où il l'avait trouvé, il s'élança hors de la maison.

En trois bonds Benvenuto fut dans la rue où il avait rencontré Pompeo; mais Pompeo n'y était plus: heureusement ou plutôt malheureusement c'était chose remarquable que cet homme entouré de ses douze sbires; aussi, lorsque Benvenuto demanda où il était passé, la première per-

sonne à laquelle il s'adressa lui montra-t-elle le chemin qu'il avait pris, et, comme un limier remis en voie, Benvenuto se lança sur sa trace.

Pompeo s'était arrêté à la porte d'un pharmacien, au coin de la Chiavica, et il racontait au digne apothicaire les prouesses auxquelles il venait de se livrer à l'endroit de Benvenuto Cellini, lorsque tout à coup il vit apparaître celui-ci à l'angle de la rue, l'œil ardent et la sueur sur le front.

Benvenuto jeta un cri de joie en l'apercevant, et Pompeo coupa court au milieu de sa phrase.

Il était évident qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Les bravis se rangèrent autour de Pompeo et tirèrent leurs épées.

C'était quelque chose d'insensé à un homme que d'attaquer treize hommes, mais Benvenuto était, comme nous l'avons dit, une de ces natures léonines qui ne comptent pas leurs ennemis. Il tira, contre ces treize épées qui le menaçaient, un petit poignard aigu qu'il portait toujours à sa ceinture, s'élança au milieu de cette troupe, ramassant avec un de ses bras deux ou trois épées, renversant de l'autre un ou deux hommes, si bien qu'il arriva du coup jusqu'à Pompeo, qu'il saisit au collet: mais aussitôt le groupe se referma sur lui.

Alors on ne vit plus rien qu'une mêlée confuse de laquelle sortaient des cris, et au dessus de laquelle s'agitaient des épées. Pendant un instant ce groupe vivant roula par terre, informe et désordonné, puis un homme se releva en jetant un cri de victoire, et d'un violent effort, comme il était entré dans le groupe il en sortit, tout sanglant lui-

même, mais secouant triomphalement son poignard ensanglanté : c'était Benvenuto Cellini.

Un autre resta couché sur le pavé se roulant dans les convulsions de l'agonie. Il avait reçu deux coups de poignard, l'un au dessous de l'oreille, l'autre derrière la clavicule, au bas du cou, dans l'intervalle du sternum à l'épaule. Au bout de quelques secondes il était mort; c'était Pompeo.

Un autre que Benvenuto après avoir fait un pareil coup se serait sauvé à toutes jambes, mais Benvenuto fit passer son poignard dans sa main gauche, tira son épée de sa main droite, et attendit résolument les douze sbires.

Mais les sbires n'avaient plus rien à faire à Benvenuto. Celui qui les payait était mort et par conséquent ne pouvait plus les payer. Ils se sauvèrent comme un troupeau de lièvres effarouchés, laissant le cadavre de Pompeo.

En ce moment Ascanio parut et s'élança dans les bras de son maître ; il n'avait pas été dupe du vase étrusque, il était revenu sur ses pas ; mais si vite qu'il fût accouru, il était encore arrivé quelques secondes trop tard.

III.

DÉDALE.

Benvenuto se retira avec lui assez inquiet, non pas des trois blessures qu'il avait reçues, elles étaient toutes trois trop légères pour qu'il s'en occupât, mais de ce qui allait se passer. Il avait déjà tué, six mois auparavant, Guasconti, le meurtrier de son frère, mais il s'était tiré de cette mauvaise affaire grâce à la protection du pape Clément VII; d'ailleurs cette mort n'était qu'une espèce de représailles; mais cette fois le protecteur de Benvenuto était trépassé et le cas devenait autrement épineux.

Le remords, bien entendu, il n'en fut pas un seul instant question.

Que nos lecteurs ne prennent pas pour cela le moins du monde une mauvaise idée de notre digne orfévre, qui, après avoir tué un homme, qui après avoir tué deux hommes, et qui même en cherchant bien dans sa vie après avoir tué trois hommes, redoute fort le guet, mais ne craint pas une minute Dieu.

Car cet homme-là, en l'an de grâce 1540, c'est un homme ordinaire, un homme de tous les jours, comme disent les Allemands. Que voulez-vous ? on se souciait si peu de

mourir en ce temps-là, qu'en revanche on ne s'inquiétait guère de tuer; nous sommes encore braves aujourd'hui, nous; eux étaient téméraires alors; nous sommes des hommes faits, ils étaient des jeunes gens. La vie était si abondante à cette époque qu'on la perdait, qu'on la donnait, qu'on la vendait, qu'on la prenait avec une profonde insouciance et une parfaite légèreté.

Il fut un écrivain longtemps calomnié, avec le nom duquel on a fait un synonyme de traîtrise, de cruauté, de tous les mots enfin qui veulent dire infamie, et il a fallu le dix-neuvième siècle, le plus impartial des siècles qu'a vécus l'humanité, pour réhabiliter cet écrivain, grand patriote et homme de cœur! Et pourtant, le seul tort de Nicolas Machiavel est d'avoir appartenu à une époque où la force et le succès étaient tout; où l'on estimait les faits et non les mots, et où marchaient droit à leur but, sans souci aucun des moyens et des raisonnemens, le souverain, César Borgia; le penseur, Machiavel; l'ouvrier, Benvenuto Cellini.

Un jour on trouva sur la place de Cesena un cadavre coupé en quatre quartiers; ce cadavre était celui de Ramiro d'Orco. Or, comme Ramiro d'Orco était un personnage tenant son rang en Italie, la république florentine voulut savoir les causes de cette mort. Les huit de la seigneurie firent donc écrire à Machiavel, leur ambassadeur, afin qu'il satisfît leur curiosité.

Mais Machiavel se contenta de répondre:

« Magnifiques Seigneurs,

» Je n'ai rien à vous dire sur la mort de Ramiro d'Orco,

si ce n'est que César Borgia est le prince qui sait le mieux faire et défaire les hommes selon leurs mérites.

» MACHIAVEL. »

Benvenuto était la pratique de la théorie émise par l'illustre secrétaire de la république florentine. Benvenuto génie, César Borgia prince, se croyaient tous les deux au-dessus des lois par leur droit de puissance. La distinction du juste et de l'injuste pour eux, c'était ce qu'ils pouvaient et ce qu'ils ne pouvaient pas : du devoir et du droit pas la moindre notion.

Un homme gênait, on supprimait cet homme.

Aujourd'hui, la civilisation lui fait l'honneur de l'acheter.

Mais alors tant de sang bouillonnait dans les veines des jeunes nations qu'on le répandait pour raison de santé. On se battait d'instinct, fort peu pour la patrie, fort peu pour les dames, beaucoup pour se battre, nation contre nation, homme contre homme. Benvenuto faisait la guerre à Pompeo comme François Ier à Charles-Quint. La France et l'Espagne se battaient en duel, tantôt à Marignan, tantôt à Pavie ; le tout très simplement, sans préambules, sans phrases, sans lamentations.

De même on exerçait le génie comme une faculté native, comme une puissance absolue, comme une royauté de droit divin ; l'art était au seizième siècle ce qu'il y avait de plus naturel au monde.

Il ne faut donc pas s'étonner de ces hommes qui ne s'étonnaient de rien ; nous avons pour expliquer leurs homicides, leurs boutades et leurs écarts, un mot qui explique

et justifie toute chose dans notre pays et surtout dans notre temps :

Cela se faisait.

Benvenuto avait donc fait tout simplement ce qui se faisait : Pompeo gênait Benvenuto Cellini, Benvenuto Cellini avait supprimé Pompeo.

Mais la police s'enquérait parfois de ces suppressions ; elle se serait bien gardée de protéger un homme pendant sa vie, mais une fois sur dix il lui prenait des velléités de le venger lorsqu'il était mort.

Cette susceptibilité la prit à l'endroit de Benvenuto Cellini. Comme, rentré chez lui, il mettait quelques papiers au feu et quelques écus dans sa poche, les sbires pontificaux l'arrêtèrent et le conduisirent au château Saint-Ange, événement dont Benvenuto se consola presque en songeant que c'était au château Saint-Ange que l'on mettait les gentilshommes.

Mais une autre consolation qui agissait non moins efficacement sur Benvenuto Cellini en entrant au château Saint-Ange, c'était l'idée qu'un homme doué d'une imagination aussi inventive que la sienne ne pouvait, d'une façon ou d'une autre, tarder d'en sortir.

Aussi en entrant dit-il au gouverneur, qui était assis devant une table couverte d'un tapis vert, et qui rangeait bon nombre de papiers sur cette table :

— Monsieur le gouverneur, triplez les verroux, les grilles et les sentinelles ; enfermez-moi dans votre chambre la plus haute ou dans votre cachot le plus profond, que votre surveillance veille tout le jour et ne s'endorme pas de toute la nuit, et je vous préviens que malgré tout cela je m'enfuirai.

Le gouverneur leva les yeux sur le prisonnier qui lui parlait avec un si miraculeux aplomb, et reconnut Benvenuto Cellini, que trois mois auparavant il avait déjà eu l'honneur de faire asseoir à sa table.

Malgré cette connaissance, et peut-être à cause de cette connaissanee, l'allocution de Benvenuto plongea le digne gouverneur dans la plus profonde stupéfaction : c'était un florentin nommé messire Georgio, chevalier des Ugolini, excellent homme, mais de tête un peu faible. Cependant il revint bientôt de son premier étonnement, et fit conduire Benvenuto dans la chambre la plus élevée du château. Le toit de cette chambre était la plate-forme même ; une sentinelle se promenait sur cette plate-forme, une autre sentinelle veillait au bas de cette muraille.

Le gouverneur fit remarquer au prisonnier tous ces détails, puis lorsqu'il eut cru que le prisonnier les avait appréciés :

— Mon cher Benvenuto, dit-il, on peut ouvrir les serrures, on peut forcer les portes, on peut creuser le sol d'un cachot souterrain, on peut percer un mur, on peut gagner les sentinelles, on peut endormir les geôliers, mais, à moins d'avoir des ailes, on ne peut descendre de cette hauteur dans la plaine.

— J'y descendrai pourtant, dit Benvenuto Cellini.

Le gouverneur le regarda en face, et commençait à croire que son prisonnier était fou.

— Mais vous vous envolerez donc alors ?

— Pourquoi pas ? j'ai toujours eu l'idée que l'homme pouvait voler, moi ; seulement le temps m'a manqué pour en faire l'expérience. Ici j'en aurai le temps, et pardieu !

je veux en avoir le cœur net. L'aventure de Dédale est une histoire et non pas une fable.

— Prenez garde au soleil, mon cher Benvenuto, répondit en ricanant le gouverneur ; prenez garde au soleil.

— Je m'envolerai la nuit, dit Benvenuto.

Le gouverneur ne s'attendait pas à cette réponse, de sorte qu'il ne trouva pas le plus petit mot à riposter, et qu'il se retira hors de lui.

En effet, il fallait fuir à tout prix. En d'autres temps, Dieu merci! Benvenuto ne se serait pas inquiété d'un homme tué, et il en eût été quitte pour suivre la procession de Notre-Dame d'août vêtu d'un pourpoint et d'un manteau d'armoise bleu. Mais le nouveau pape Paul III était vindicatif en diable, et Benvenuto avait eu, quand il n'était encore que monseigneur Farnèse, maille à partir avec lui à propos d'un vase d'argent qu'il refusait de lui livrer faute de paiement, et que Son Éminence avait voulu faire enlever de vive force, ce qui avait mis Benvenuto dans la dure nécessité de maltraiter quelque peu les gens de Son Eminence ; en outre le saint-père était jaloux de ce que le roi François Ier lui avait déjà fait demander Benvenuto par monseigneur de Montluc, son ambassadeur près du Saint-Siége. En apprenant la captivité de Benvenuto, monseigneur de Montluc croyant rendre service au pauvre prisonnier avait insisté d'autant plus ; mais il s'était fort trompé au caractère du nouveau pape, qui était encore plus entêté que son prédécesseur Clément VII. Or, Paul III avait juré que Benvenuto lui payerait son escapade, et s'il ne risquait pas précisément la mort, un pape y eût regardé à deux fois à cette époque pour faire pendre un pareil artiste, il risquait fort au moins d'être oublié dans sa prison. Il était donc

important en pareille occurence que Benvenuto ne s'oubliât point lui-même, et voilà pourquoi il était résolu à fuir sans attendre les interrogatoires et jugemens qui auraient bien pu n'arriver jamais, car le pape, irrité de l'intervention du roi François Ier, ne voulait plus même entendre prononcer le nom de Benvenuto Cellini. Le prisonnier savait tout cela par Ascanio, qui tenait sa boutique, et qui, à force d'instances, avait obtenu la permission de visiter son maître ; bien entendu que ces visites se faisaient à travers deux grilles et en présence de témoins qui veillaient à ce que l'élève ne passât au maître ni lime, ni corde, ni couteau.

Aussi du moment où le gouverneur avait fait refermer la porte de sa chambre derrière Benvenuto, lui, Benvenuto s'était mis à faire l'inspection de sa chambre.

Or, voici ce que contenaient les quatre murs de son nouveau logement : un lit, une cheminée où l'on pouvait faire du feu, une table et deux chaises ; deux jours après Benvenuto obtint de la terre et un outil à modeler. Le gouverneur avait refusé d'abord ces objets de distraction à son prisonnier, mais il s'était ravisé en réfléchissant qu'en occupant l'esprit de l'artiste il le détournerait peut-être de cette tenace idée d'évasion dont il avait paru possédé ; le même jour Benvenuto ébaucha une Vénus colossale.

Tout cela n'était pas grand'chose ; mais en y ajoutant l'imagination, la patience et l'énergie, c'était beaucoup.

Un jour de décembre qu'il faisait très froid et qu'on avait allumé du feu dans la cheminée de Benvenuto Cellini, on vint changer les draps de son lit et l'on oublia les draps sur la seconde chaise ; aussitôt que la porte fut refermée, Benvenuto ne fit qu'un bond de sa chaise à son grabat, tira

de sa paillasse deux énormes poignées de ces feuilles de maïs qui composent les paillasses italiennes, fourra à leur place la paire de draps, revint à sa statue, reprit son outil et se remit au travail. Au même instant le domestique rentra pour reprendre les draps oubliés, chercha partout, demandant à Benvenuto s'il ne les avait pas vus; mais Benvenuto répondit négligemment et comme absorbé par son travail de modeleur que quelques-uns de ses camarades étaient sans doute venus les prendre, ou que lui-même les avait emportés sans y prendre garde. Le domestique ne conçut aucun soupçon, tant il s'était écoulé peu de temps entre sa sortie et sa rentrée, tant Benvenuto joua naturellement son rôle; et comme les draps ne se retrouvèrent point, il se garda bien d'en parler de peur d'être forcé de les payer ou d'être mis à la porte.

On ne sait pas ce que les événemens suprêmes contiennent de péripéties terribles et d'angoisses poignantes. Alors les accidens les plus communs de la vie deviennent des circonstances qui éveillent en nous la joie ou le désespoir. Dès que le domestique fut sorti, Benvenuto se jeta à genoux et remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait.

Puis, comme une fois son lit fait on ne retouchait jamais à son lit que le lendemain matin, il laissa tranquillement les draps détournés dans sa paillasse.

La nuit venue il commença à couper ces draps, qui se trouvèrent par bonheur neufs et assez grossiers, en bandes de trois ou quatre pouces de large, puis il se mit à les tresser le plus solidement qu'il lui fut possible ; puis enfin il ouvrit le ventre de sa statue, qui était en terre glaise, l'évida entièrement, y fourra son trésor, repassa dessus la blessure une pincée de terre, qu'il lissa avec le pouce et

avec son outil, si bien que le plus habile praticien n'eût pas pu s'apercevoir qu'on venait de faire à la pauvre Vénus l'opération césarienne.

Le lendemain matin, le gouverneur entra à l'improviste, comme il avait l'habitude de le faire, dans la chambre du prisonnier, mais comme d'habitude il le trouva calme et travaillant. Chaque matin le pauvre homme, qui avait été menacé spécialement pour la nuit, tremblait de trouver la chambre vide. Et, il faut le dire à la louange de sa franchise, il ne cachait pas sa joie chaque matin en la voyant occupée.

— Je vous avoue que vous m'inquiétez terriblement, Benvenuto, dit le pauvre gouverneur au prisonnier; cependant je commence à croire que vos menaces d'évasion étaient vaines.

— Je ne vous menace pas, maître Georgio, répondit Benvenuto, je vous avertis.

— Espérez-vous donc toujours vous envoler?

— Ce n'est heureusement pas une simple espérance, mais pardieu! bien une certitude.

— Mais, demonio! comment ferez-vous donc? s'écria le pauvre gouverneur, que cette confiance apparente ou réelle de Benvenuto dans ses moyens d'évasion bouleversait.

— C'est mon secret, maître. Mais je vous en préviens, mes ailes poussent.

Le gouverneur porta machinalement les yeux aux épaules de son prisonnier.

— C'est comme cela, monsieur le gouverneur, reprit celui-ci tout en modelant sa statue, dont il arrondissait les hanches de telle façon qu'on eût cru qu'il voulait en faire

la rivale de la vénus Callipyge. Il y a lutte et défi entre nous. Vous avez pour vous des tours énormes, des portes épaisses, des verroux à l'épreuve, mille gardiens toujours prêts : j'ai pour moi la tête et les mains que voici, et je vous préviens très simplement que vous serez vaincu. Seulement, comme vous êtes un homme habile, comme vous aurez pris toutes vos précautions, il vous restera, moi parti, la consolation de savoir qu'il n'y avait pas de votre faute, messire Georgio, que vous n'avez pas le plus petit reproche à vous faire, messire Georgio, et que vous n'avez rien négligé pour me retenir, messire Georgio. Là, maintenant que dites-vous de cette hanche, car vous êtes amateur d'art, je le sais.

Tant d'assurance exaspérait le pauvre commandant. Son prisonnier était devenu pour lui une idée fixe où se brouillaient tous les yeux de son entendement ; il en devenait triste, n'en mangeait plus, et tressaillait à tout moment comme un homme qu'on réveille en sursaut. Une nuit Benvenuto entendit un grand tumulte sur la plate-forme, puis ce tumulte s'avança dans son corridor, puis enfin il s'arrêta à sa porte ; alors sa porte s'ouvrit, et il aperçut messire Georgio, en robe de chambre et en bonnet de nuit, suivi de quatre geôliers et de huit gardes, lequel s'élança vers son lit la figure toute décomposée. — Benvenuto s'assit sur son matelas et lui rit au nez. — Le gouverneur, sans s'inquiéter de ce sourire, respira comme un plongeur qui revient sur l'eau.

— Ah ! s'écria-t-il, Dieu soit loué ! il y est encore, le malheureux ! — On a raison de dire : Songe — mensonge.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc, demanda Benvenuto Cellini,

et quelle est l'heureuse circonstance qui me procure le plaisir de vous voir à pareille heure, maître Georgio?

— Jésus Dieu! ce n'est rien, et j'en suis quitte cette fois encore pour la peur. N'ai-je pas été rêver que ces maudites ailes vous étaient poussées; — mais des ailes immenses, avec lesquelles vous planiez tranquillement au-dessus du château Saint-Ange, en me disant: — Adieu, mon cher gouverneur, adieu! je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous, je m'en vais; au plaisir de ne jamais vous revoir.

— Comment! je vous disais cela, maître Georgio?

— C'étaient vos propres paroles... Ah! Benvenuto, vous êtes le mal venu pour moi.

— Oh! vous ne me tenez pas pour si mal appris, je l'espère. Heureusement que ce n'est qu'un rêve, car sans cela je ne vous le pardonnerais pas.

— Mais par bonheur il n'en est rien. Je vous tiens, mon cher ami, et quoique votre société ne me soit pas des plus agréables, je dois le dire, j'espère vous tenir longtemps encore.

— Je ne crois pas, répondit Benvenuto avec ce sourire confiant qui faisait damner son hôte.

Le gouverneur sortit en envoyant Benvenuto à tous les diables, et le lendemain, il donna ordre que nuit et jour, et de deux heures en deux heures, on vint inspecter sa prison. Cette inspection dura pendant un mois; mais au bout d'un mois, comme il n'y avait aucun motif visible de croire que Benvenuto s'occupât même de son évasion, la surveillance se ralentit.

Ce mois, Benvenuto l'avait cependant employé à un terrible travail.

Benvenuto avait, comme nous l'avons dit, minutieusement examiné sa chambre du moment où il y était entré, et de ce moment il avait été fixé sur ses moyens d'évasion. Sa fenêtre était grillée, et les barreaux étaient trop forts pour être enlevés avec la main ou déchaussés avec son outil à modeler, le seul instrument de fer qu'il possédât. Quant à sa cheminée, elle se rétrécissait au point qu'il eût fallu que le prisonnier eût le privilége de se changer en serpent comme la fée Mélusine pour y passer. Restait la porte.

Ah! la porte! Voyons un peu comment était faite la porte.

La porte était une porte de chêne épaisse de deux doigts, fermée par deux serrures, close par quatre verrous, et recouverte en dedans de plaques de fer maintenues en haut et en bas par des clous.

C'était par cette porte qu'il fallait passer.

Car Benvenuto avait remarqué qu'à quelques pas de cette porte et dans le corridor qui y conduisait était l'escalier par lequel on allait relever la sentinelle de la plate-forme. De deux heures en deux heures, Benvenuto entendait donc le bruit des pas qui montaient; puis les pas redescendaient, et il en avait pour deux autres heures sans être réveillé par aucun bruit.

Il s'agissait donc tout simplement de se trouver de l'autre côté de cette porte de chêne, épaisse de deux doigts, fermée par deux serrures, close par quatre verrous, et, de plus recouverte en dedans, comme nous l'avons dit, de plaques de fer maintenues en haut et en bas par des clous.

Or, voici le travail auquel Benvenuto s'était livré pendant ce mois qui venait de s'écouler.

Avec son outil à modeler, qui était en fer, il avait l'une après l'autre enlevé toutes les têtes de clous, à l'exception de quatre en haut et de quatre en bas qu'il réservait pour le dernier jour; puis, pour qu'on ne s'aperçût pas de leur absence, il les avait remplacées par des têtes de clous exactement pareilles qu'il avait modelées avec de la glaise, et qu'il avait recouvertes avec de la raclure de fer, de sorte qu'il était impossible à l'œil le plus exercé de reconnaître les têtes de clous véritables d'avec les têtes de clous fausses. Or, comme il y avait, tant en haut qu'en bas de la porte, une soixantaine de clous, que chaque clou prenait quelquefois une heure, même deux heures à décapiter, on comprend le travail qu'avait dû donner au prisonnier une pareille exécution.

Puis chaque soir, lorsque tout le monde était couché et qu'il n'entendait plus que le bruit des pas de la sentinelle qui se promenait au dessus de sa tête, il faisait grand feu dans sa cheminée, et transportait de sa cheminée, le long des plaques de fer de sa porte, un amas de braises ardentes; alors le fer rougissait et réduisait tout doucement en charbon le bois sur lequel il était appliqué, sans que cependant du côté opposé de la porte on pût s'apercevoir de cette carbonisation.

Pendant un mois, comme nous l'avons dit, Benvenuto se livra à ce travail, mais aussi au bout d'un mois il était complétement achevé, et le prisonnier n'attendait plus qu'une nuit favorable à son évasion. Or, il lui fallait attendre quelques jours encore, car à l'époque même où ce travail fut fini il faisait pleine lune.

Benvenuto n'avait plus rien à faire à ses clous, il continua de chauffer la porte et de faire enrager le gouverneur.

Ce jour-là même le gouverneur entra chez lui plus préoccupé que jamais.

— Mon cher prisonnier, lui dit le brave homme, qui en revenait sans cesse à son idée fixe, est-ce que vous comptez toujours vous envoler? Voyons, répondez-moi franchement.

— Plus que jamais, mon cher hôte, lui répondit Benvenuto.

— Ecoutez, dit le gouverneur, vous me conterez tout ce que vous voudrez, mais, franchement, je crois la chose impossible.

— Impossible, maître Georgio, impossible! reprit l'artiste, mais vous savez bien que ce mot-là n'existe pas pour moi qui me suis toujours exercé à faire les choses les plus impossibles aux hommes, et cela avec succès. Impossible, mon cher hôte! et ne me suis-je pas amusé quelquefois à rendre la nature jalouse, en créant avec de l'or, des émeraudes et des diamans, quelque fleur plus belle qu'aucune des fleurs qu'emperle la rosée? Croyez-vous que celui qui fait des fleurs ne puisse pas faire des ailes?

—Que Dieu m'assiste! dit le gouverneur, mais avec votre confiance insolente, vous me ferez perdre la tête! Mais enfin, pour que ces ailes pussent vous soutenir dans les airs, ce qui, je vous l'avoue, me paraît impossible, à moi, quelle forme leur donneriez-vous?

— Mais j'y ai beaucoup réfléchi, comme vous pouvez bien le penser, puisque la sûreté de ma personne dépend de la forme de ces ailes.

— Eh bien?

— Eh bien! en examinant tous les animaux qui volent, si je voulais refaire par l'art ce qu'ils ont reçu de Dieu,

je ne vois guère que la chauve-souris que l'on puisse imiter avec succès.

— Mais enfin, Benvenuto, reprit le gouverneur, quand vous auriez le moyen de vous fabriquer une paire d'ailes, est-ce qu'au moment de vous en servir le courage ne vous manquerait pas?

— Donnez-moi ce qu'il me faut pour les confectionner, mon cher gouverneur, et je vous répondrai en m'envolant.

— Mais que vous faut-il donc?

— Oh! mon Dieu, presque rien : une petite forge, une enclume, des limes, des tenailles et des pinces pour fabriquer les ressorts, et une vingtaine de bras de toile cirée pour remplacer les membranes.

— Bon, bon, dit maître Georgio, me voilà un peu rassuré, car jamais, quelle que soit votre intelligence, vous ne parviendrez à vous procurer tout cela ici.

— C'est fait, répondit Benvenuto.

Le gouverneur bondit sur sa chaise, mais au même instant il réfléchit que la chose était matériellement impossible. Cependant, toute impossible que cette chose était, elle ne laissait pas un instant de relâche à sa pauvre tête. A chaque oiseau qui passait devant sa fenêtre, il se figurait que c'était Benvenuto Cellini, tant est grande l'influence d'une puissante pensée sur une pensée médiocre.

Le même jour, maître Georgio envoya chercher le plus habile mécanicien de Rome, et lui ordonna de prendre mesure d'une paire d'ailes de chauve-souris.

Le mécanicien, stupéfait, regarda le gouverneur sans lui répondre, pensant avec quelque raison que maître Georgio était devenu fou.

Mais comme maître Georgio insista, que maître Georgio était riche, et que s'il faisait des folies, maître Georgio avait le moyen de les payer, le mécanicien ne s'en mit pas moins à la besogne commandée, et huit jours après il lui apporta une paire d'ailes magnifiques, qui s'adaptaient au corps par un corset de fer, et qui se mouvaient à l'aide de ressorts extrêmement ingénieux avec une régularité tout à fait rassurante.

Maître Georgio paya la mécanique le prix convenu, mesura la place que pouvait tenir cet appareil, monta chez Benvenuto Cellini, et, sans rien dire, bouleversa toute la chambre, regardant sous le lit, guignant dans la cheminée, fouillant dans la paillasse, et ne laissant pas le plus petit coin sans l'avoir visité.

Puis il sortit, toujours sans rien dire, convaincu qu'à moins que Benvenuto ne fût sorcier, il ne pouvait cacher dans sa chambre une paire d'ailes pareilles aux siennes.

Il était évident que la tête du malheureux gouverneur se dérangeait de plus en plus.

En redescendant chez lui, maître Georgio retrouva le mécanicien ; il était revenu pour lui faire observer qu'il y avait au bout de chaque aile un cercle de fer destiné à maintenir les jambes de l'homme volant dans une position horizontale.

A peine le mécanicien fut-il sorti que maître Georgio s'enferma, mit son corset, déploya ses ailes, accrocha ses jambes, et se couchant à plat ventre, essaya de s'envoler.

Mais, malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à quitter la terre.

Après deux ou trois essais du même genre, il envoya querir de nouveau le mécanicien.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai essayé vos ailes, elles ne vont pas.

— Comment les avez-vous essayées?

Maître Georgio lui raconta dans tous ses détails sa triple expérience. Le mécanicien l'écouta gravement, puis, le discours fini :

— Cela ne m'étonne pas, dit-il. Couché à terre, vous ne pouvez prendre une somme suffisante d'air : il vous faudrait monter sur le château Saint-Ange et de là vous laisser aller hardiment dans l'espace.

— Et vous croyez qu'alors je volerais?

— J'en suis sûr, dit le mécanicien.

— Mais si vous en êtes si sûr, continua le gouverneur, est-ce qu'il ne vous serait pas égal d'en faire l'expérience?

— Les ailes sont taillées au poids de votre corps et non au poids du mien, répondit le mécanicien. Il faudrait à des ailes qui me seraient destinées un pied et demi d'envergure de plus.

Et le mécanicien salua et sortit.

— Diable ! fit maître Georgio.

Toute la journée on put remarquer dans l'esprit de maître Georgio différentes aberrations qui indiquaient que sa raison, comme celle de Roland, voyageait de plus en plus dans les espaces imaginaires.

Le soir, au moment de se coucher, il appela tous les domestiques, tous les geôliers, tous les soldats.

— Messieurs, dit-il, si vous apprenez que Benvenuto Cellini veut s'envoler, laissez-le partir et prévenez-moi seulement, car je saurai bien, même pendant la nuit, le rattraper sans peine, attendu que je suis une vraie chauve-sou-

ris, moi, tandis que lui, quoi qu'il en dise, il n'est qu'une fausse chauve-souris.

Le pauvre gouverneur était tout-à-fait fou; mais comme on espéra que la nuit le calmerait, on décida qu'on attendrait au lendemain pour prévenir le pape.

D'ailleurs il faisait une nuit abominable, pluvieuse et sombre, et personne ne se souciait de sortir par une pareille nuit.

Excepté Benvenuto Cellini, qui, par esprit de contradiction sans doute, avait choisi cette nuit-là même pour son évasion.

Aussi, dès qu'il eut entendu sonner dix heures et relever la sentinelle, tomba-t-il à genoux, et après avoir dévotement prié Dieu, se mit-il à l'œuvre.

D'abord, il arracha les quatre têtes de clous qui restaient et qui maintenaient seules les plaques de fer. La dernière venait de céder lorsque minuit sonna.

Benvenuto entendit les pas de la ronde qui montait sur la terrasse; il demeura sans souffle collé à sa porte, puis la ronde descendit, les pas s'éloignèrent, et tout rentra dans le silence.

La pluie redoublait, et Benvenuto, le cœur bondissant de joie, l'entendait fouetter contre ses carreaux.

Il essaya alors d'arracher les plaques de fer; les plaques de fer, que rien ne maintenait plus, cédèrent, et Benvenuto les posa les unes après les autres contre le mur.

Puis il se coucha à plat ventre, attaquant le bas de la porte avec son outil à modeler, qu'il avait aiguisé en forme de poignard et emmanché dans un morceau de bois. Le bas de la porte céda : le chêne était complétement réduit en charbon.

Au bout d'un instant Benvenuto avait pratiqué au bas de la porte une échancrure assez grande pour qu'il pût sortir en rampant.

Alors il rouvrit le ventre de sa statue, reprit ses bandes de toile tressées, les roula autour de lui en forme de ceinture, s'arma de son outil, dont, comme nous l'avons dit, il avait fait un poignard, se remit à genoux et pria une seconde fois.

Puis il passa la tête sous la porte, puis les épaules, puis le reste du corps et se trouva dans le corridor.

Il se releva; mais les jambes lui tremblaient tellement qu'il fut forcé de s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Son cœur battait à lui briser la poitrine, sa tête était de flamme. Une goutte de sueur tremblait à chacun de ses cheveux, et il serrait le manche de son poignard dans sa main comme si on eût voulu le lui arracher.

Cependant, comme tout était tranquille, comme on n'entendait aucun bruit, comme rien ne bougeait, Benvenuto fut bientôt remis, et tâtant avec la main, il suivit le mur du corridor jusqu'à ce qu'il sentît que le mur lui manquait. Il avança aussitôt le pied et toucha la première marche de l'escalier ou plutôt de l'échelle qui conduisait à la plate-forme.

Il monta les échelons un à un, frissonnant au cri du bois qui gémissait sous ses pieds, puis il sentit l'impression de l'air, puis la pluie vint lui battre le visage, puis sa tête dépassa le niveau de la plate-forme, et comme il était depuis un quart d'heure dans la plus profonde obscurité, il put juger aussitôt tout ce qu'il avait à craindre ou à espérer.

La balance penchait du côté de l'espoir.

La sentinelle, pour se garantir de la pluie, s'était réfu-

giée dans sa guérite. Or, comme les sentinelles qui montaient la garde sur le château Saint-Ange étaient placées là, non pas pour inspecter la plate-forme, mais pour plonger dans le fossé et explorer la campagne, le côté fermé de la guérite était justement placé en face de l'escalier par lequel sortait Benvenuto Cellini.

Benvenuto Cellini s'avança en silence, en se traînant sur ses pieds et sur ses mains, vers le point de la plate-forme, le plus éloigné de la guérite. Là, il attacha un bout de sa bande à une brique antique scellée dans le mur et qui saillait de six pouces à peu près, puis se jetant à genoux une troisième fois :

— Seigneur ! Seigneur ! murmura-t-il, aidez-moi, puisque je m'aide.

Et cette prière faite, il se laissa glisser en se suspendant par les mains, et, sans faire attention aux écorchures de ses genoux et de son front, qui de temps en temps éraflaient la muraille, il se laissa glisser jusqu'à terre.

Lorsqu'il sentit le sol sous ses pieds, un sentiment de joie et d'orgueil infini inonda sa poitrine. Il regarda l'immense hauteur qu'il avait franchie, et en la regardant, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix : « Me voilà donc libre ! » Ce moment d'espoir fut court.

Il se retourna et ses genoux fléchirent : devant lui s'élevait un mur récemment bâti, un mur qu'il ne connaissait pas : il était perdu.

Tout sembla s'anéantir en lui, et, désespéré, il se laissa tomber à terre ; mais en tombant il se heurta à quelque chose de dur : c'était une longue poutre ; il poussa une légère exclamation de surprise et de joie : il était sauvé !

Oh ! l'on ne sait pas tout ce qu'une minute de la vie hu-

maine peut contenir d'alternatives de joie et d'espérance.

Benvenuto saisit la poutre comme un naufragé saisit le mât qui doit le soutenir sur l'eau. Dans une circonstance ordinaire, deux hommes eussent eu de la peine à la soulever; il la traîna vers le mur, la dressa contre lui.

Puis à la force des mains et des genoux il se hissa sur le faîte du mur, mais arrivé là, la force lui manqua pour tirer la poutre à lui et la faire passer de l'autre côté.

Un instant il eut le vertige, la tête lui tourna, il ferma les yeux, et il lui sembla qu'il se débattait dans un lac de flammes.

Tout à coup il songea à ses bandes de toile tressées, à l'aide desquelles il était descendu de la plate-forme.

Il se laissa glisser le long de la poutre et courut à l'endroit où il les avait laissées pendantes, mais il les avait si bien attachées par l'extrémité opposée qu'il ne put les arracher de la brique qui les retenait.

Benvenuto se suspendit en désespéré à l'extrémité de ces bandes, tirant de toutes ses forces et espérant les rompre. Par bonheur, une des quatre nœuds qui les attachaient les unes aux autres glissa, et Benvenuto tomba à la renverse entraînant avec lui un fragment de cordage d'une douzaine de pieds.

C'était tout ce qu'il lui fallait : il se releva bondissant et plein de forces nouvelles, remonta de nouveau à sa poutre, enjamba une seconde fois le mur, et à l'extrémité de la solive il attacha la bande de toile.

Arrivé au bout, il chercha vainement la terre sous ses pieds; mais en regardant au-dessous de lui il vit le sol à six pieds à peine : il lâcha la corde et se trouva à terre.

Alors il se coucha un instant. — Il était épuisé, ses jam-

bes et ses mains étaient dépouillées de leur épiderme. — Pendant quelques minutes, il regarda stupidement ses chairs saignantes ; mais en ce moment cinq heures sonnèrent, il vit que les étoiles commençaient à pâlir.

Il se leva ; mais comme il se levait, une sentinelle qu'il n'avait pas aperçue et qui l'avait sans doute vu accomplir son manége fit quelques pas pour venir à lui. Benvenuto vit qu'il était perdu, et qu'il fallait tuer ou être tué. Il prit son outil, qu'il avait passé dans sa ceinture, et marcha droit au soldat d'un air si déterminé que celui-ci vit sans doute qu'outre un homme vigoureux il allait avoir un désespoir terrible à combattre. En effet, Benvenuto était résolu à ne pas reculer, mais tout à coup le soldat lui tourna le dos comme s'il ne l'avait pas vu. Le prisonnier comprit ce que cela voulait dire.

Il courut au dernier rempart. Ce rempart donnait près du fossé et était élevé de douze ou quinze pieds à peu près. Un pareil saut ne devait pas arrêter un homme comme Benvenuto Cellini, arrivé surtout où il en était, et comme il avait laissé la première partie de ses bandes à la brique, la seconde à la poutre, qu'il ne lui restait plus rien après quoi se suspendre et qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il se suspendit par les mains à un anneau, et tout en priant Dieu mentalement, il se laissa tomber.

Cette fois il resta évanoui sur le coup.

Une heure à peu près s'écoula sans qu'il revînt à lui ; mais la fraîcheur qui court dans l'air à l'approche du jour le rappela à lui-même. Il demeura un instant encore comme étourdi, puis il passa la main sur son front et tout lui revint à la mémoire.

Il ressentait à la tête une vive douleur, en même temps

il voyait des gouttes de sang qui, après avoir ruisselé comme de la sueur sur son visage, tombaient sur les pierres où il était couché. Il comprit qu'il était blessé au front. Il y porta la main une seconde fois, mais cette fois non plus pour rappeler ses idées, mais pour sonder ses blessures : ces blessures étaient légères, elles entamaient la peau, mais n'offensaient par le crâne. Benvenuto sourit et voulut se lever, mais il retomba aussitôt : il avait le jambe droite cassée à trois pouces au dessus de la cheville.

Cette jambe était tellement engourdie qu'il n'avait d'abord pas senti la douleur.

Alors il ôta sa chemise, la déchira par bandes, puis, rapprochant le mieux qu'il put les os de sa jambe, il la serra de toutes ses forces, passant de temps en temps la bande sous la plante du pied, pour maintenir les deux os l'un contre l'autre.

Puis il se traîna à quatre pattes vers une des portes de Rome qui était à cinq cents pas de là.

Lorsque après une demi-heure d'atroces tortures il arriva à cette porte, il trouva qu'elle était fermée. Mais il remarqua une grosse pierre qui était sous la porte ; il tira cette pierre, qui céda facilement, et il passa par l'ouverture qu'elle avait laissée.

Mais à peine eut-il fait trente pas qu'une troupe de chiens errans et affamés, comprenant qu'il était blessé à l'odeur du sang, se jetèrent sur lui. Il tira son outil à modeler, et d'un coup dans le flanc il tua le plus gros et le plus acharné. Les autres se jetèrent aussitôt sur celui-là et le dévorèrent.

Benvenuto se traîna alors jusqu'à l'église de la Transpontina ; là il rencontra un porteur d'eau qui venait de charger son âne et avait rempli ses pots. Il l'appela.

— Ecoute, lui dit-il, je me trouvais chez ma maîtresse, une circonstance a fait qu'après y être entré par la porte, j'ai été obligé d'en sortir par la fenêtre : j'ai sauté d'un premier étage et je me suis cassé la jambe en sautant; porte-moi sur les marches de Saint-Pierre, et je te donnerai un écu d'or.

Le porteur d'eau chargea sans mot dire le blessé sur ses épaules et le porta à l'endroit indiqué. Puis ayant reçu la somme promise, il continua son chemin sans même regarder derrière lui.

Alors Benvenuto, toujours rampant, gagna la maison de monseigneur de Montluc, ambassadeur de France, qui demeurait à quelques pas de là.

Et monseigneur de Montluc fit si bien et s'employa avec tant de zèle, qu'au bout d'un mois Benvenuto était guéri, qu'au bout de deux mois il avait sa grâce, et qu'au bout de quatre mois il partait pour la France avec Ascanio et Pagolo.

Quant au pauvre gouverneur, qui était devenu fou, il vécut fou et mourut fou, croyant toujours être une chauve-souris, et faisant sans cesse les plus grands efforts pour s'envoler.

IV.

SCOZZONE.

Lorsque Benvenuto Cellini arriva en France, François Ier était au château de Fontainebleau avec toute sa cour : l'artiste rencontra donc celui qu'il venait chercher, et s'arrêta dans la ville, faisant prévenir le cardinal de Ferrare qu'il était arrivé. Le cardinal, qui savait que le roi attendait Benvenuto avec impatience, transmit aussitôt cette nouvelle à Sa Majesté. Le même jour, Benvenuto fut reçu par le roi, qui, s'adressant à lui dans cette douce et vigoureuse langue que l'artiste écrivait si bien, lui dit : — Benvenuto, passez gaîment quelques jours pour vous remettre de vos chagrins et de vos fatigues, reposez-vous, divertissez-vous, et pendant ce temps nous songerons à vous commander quelque bel ouvrage. — Puis, ayant logé l'artiste au château, François Ier ordonna qu'il ne lui manquât rien.

Benvenuto se trouva donc du premier coup au centre de la civilisation française, en arrière à cette époque de celle d'Italie, avec laquelle elle luttait déjà et qu'elle devait surpasser bientôt. En regardant autour de lui, il pouvait facilement croire qu'il n'avait pas quitté la capitale de la Toscane, car il se retrouvait au milieu des arts et des artistes

qu'il avait connus à Florence, et à Léonard de Vinci et à maître Rosso venait de succéder le Primatice.

Il s'agissait donc pour Benvenuto de faire suite à ces illustres prédécesseurs, et de porter aux yeux de la cour la plus galante de l'Europe l'art de la statuaire aussi haut que ces trois grands maîtres avaient porté l'art de la peinture. Aussi Benvenuto voulut-il aller de lui-même au devant des désirs du roi en n'attendant point qu'il lui commandât ce bel ouvrage promis, mais en l'exécutant tout d'abord, de son propre mouvement, et avec ses seules ressources. Il avait remarqué facilement combien la résidence où il avait rencontré le roi lui était chère; il résolut de flatter sa préférence en exécutant une statue qu'il comptait appeler la Nymphe de Fontainebleau.

C'était une belle chose à faire que cette statue, couronnée à la fois de chêne, d'épis et de vignes; car Fontainebleau touche à la plaine, s'ombrage d'une forêt et s'élève au milieu des treilles. La nymphe que rêvait Benvenuto devait donc tenir à la fois de Cérès, de Diane et d'Erigone, trois types merveilleux fondus ensemble, et qui, tout en restant distincts, ne devaient plus en produire qu'un seul; puis il y aurait sur le piédestal les triples attributs de ces trois déesses, et ceux qui ont vu les ravissantes figurines de la statue de Persée savent comment le maître florentin ciselait ces merveilleux détails.

Mais un des grands malheurs de l'artiste c'est que, tout en ayant en lui-même le sentiment idéal de la beauté, il lui fallût encore pour la partie matérielle de son œuvre un modèle humain. — Or, où trouver ce modèle qui devait réunir en lui seul la triple beauté de trois déesses?

Certes si, comme aux jours antiques, si, comme au temps

des Phidias et des Apelles, les beautés du jour, ces reines de la forme, étaient venues d'elles-mêmes poser devant l'artiste, Benvenuto eût trouvé dans la cour même ce qu'il cherchait; il y avait là tout un Olympe dans la fleur de l'âge : c'était Catherine de Médicis, qui n'avait alors que vingt et un ans; c'était Marguerite de Valois, reine de Navarre, qu'on appelait la Quatrième Grâce et la Dixième Muse; c'était enfin madame la duchesse d'Etampes, que nous verrons reparaître largement dans le courant de cette histoire, et que l'on nommait la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Il y avait là plus qu'il n'en fallait à l'artiste; mais, nous l'avons dit, on n'en était plus à l'époque des Apelles et des Phidias.

Benvenuto devait chercher autre part.

Ce fut donc avec grand plaisir qu'il apprit que la cour allait partir pour Paris; malheureusement, comme le dit Benvenuto lui-même, la cour à cette époque voyageait comme un enterrement. Précédée de douze à quinze mille chevaux, s'arrêtant dans un endroit où il y avait à peine deux ou trois maisons, perdant quatre heures chaque soir à dresser ses tentes et quatre heures chaque matin à les enlever, de sorte que, quoique seize lieues à peine séparassent la résidence de la capitale, on mit cinq jours à aller de Fontainebleau à Paris.

Vingt fois pendant la route Benvenuto Cellini avait été tenté de prendre les devans, mais chaque fois le cardinal de Ferrare l'avait retenu, lui disant que si le roi était une journée sans le voir, il demanderait certainement ce qu'il était devenu, et qu'en apprenant qu'il était parti, il regarderait ce départ sans congé comme un manque de procédés à son égard. Benvenuto rongeait donc son frein et pen-

dant ces longues haltes essayait de tuer le temps en crayonnant des esquisses de sa nymphe de Fontainebleau.

Enfin il arriva à Paris. Sa première visite fut pour le Primatice, chargé de continuer à Fontainebleau l'œuvre de Léonard de Vinci et de maître Rosso. Le Primatice, qui habitait Paris depuis longtemps, devait du premier coup le mettre sur la voie de ce qu'il cherchait, et lui dire où il trouverait des modèles.

Un mot, en passant, sur le Primatice.

Il signor Francesco Primaticcio, que du lieu de sa naissance on nommait alors le Bologna, et que nous nommons, nous, le Primatice, élève de Jules Romain, sous lequel il avait étudié six ans, habitait depuis huit ans la France, où, sur l'avis du marquis de Mantoue, son grand embaucheur d'artistes, François Ier l'avait appelé. C'était un homme, comme on peut le voir à Fontainebleau, d'une prodigieuse fécondité, d'une manière large et grandiose, d'une irréprochable pureté de lignes. On a longtemps méconnu le Primatice, tête encyclopédique, vaste intelligence, talent illimité qui embrassa tous les genres de la haute peinture, et que notre époque a vengé de trois siècles d'injustice. En effet, sous l'inspiration religieuse, il peignit les tableaux de la chapelle de Beauregard ; dans les sujets de morale, il personnifia à l'hôtel Montmorency les principales vertus chrétiennes ; enfin l'immensité de Fontainebleau fut remplie de ses œuvres : à la Porte dorée et dans la Salle de bal il traita les sujets les plus gracieux de la mythologie et de l'allégorie ; dans la Galerie d'Ulysse et dans la Chambre de Saint-Louis il fut poëte épique avec Homère, et traduisit en peinture l'Odyssée et toute une partie de l'Illiade. Puis des âges fabuleux il passa aux temps héroïques, et l'histoire

tomba dans son domaine. Les traits principaux de la vie d'Alexandre et de Romulus et la reddition du Havre furent reproduits dans ceux de ses tableaux qui décoraient la Grande galerie et la chambre attenante à la Salle du bal; il s'en prit à la nature dans les grands paysages du Cabinet des curiosités. Enfin, si nous voulons mesurer ce haut talent, compter ses variétés, additionner son œuvre, nous trouverons que dans quatre-vingt-dix-huit grands tableaux et dans cent trente plus petits, il a tour à tour traité le paysage, la marine, l'histoire, les sujets de sainteté, le portrait, l'allégorie et l'épopée.

C'était, comme on le voit, un homme digne de comprendre Benvenuto. Aussi, à peine arrivé à Paris, Benvenuto courut-il au Primatice les bras ouverts; celui-ci le reçut comme il venait.

Après cette première et profonde causerie de deux amis qui se retrouvent sur une terre étrangère, Benvenuto ouvrit ses cartons au Primatice, lui expliqua toutes ses idées, lui montra toutes ses esquisses et lui demanda si parmi les modèles dont il se servait il y en avait quelqu'un qui pût remplir les conditions dont il avait besoin.

Le Primatice secoua la tête en souriant d'un air triste.

En effet, on n'était plus là en Italie, cette fille de la Grèce, rivale de sa mère. La France était, à cette époque comme aujourd'hui, la terre de la grâce, de la gentillesse et de la coquetterie; mais l'on cherchait en vain sur le sol des Valois cette puissante beauté dont s'inspiraient aux bords du Tibre et de l'Arno Michel-Ange et Raphaël, Jean de Bologne et Andre del Sarto. Sans doute, si, comme nous l'avons déjà dit, le peintre ou le sculpteur eût pu aller choisir son modèle parmi l'aristocratie, il eût trouvé bientôt les

types qu'il cherchait; mais, comme les ombres retenues en deçà du Styx, il devait se contenter de voir passer dans les champs Elyséens, dont l'entrée lui était interdite, ces belles et nobles formes objets constans de son artistique éducation.

Aussi ce que le Primatice avait prévu arriva : Benvenuto passa en revue l'armée de ses modèles sans qu'un seul lui parût réunir les qualités nécessaires à l'œuvre qu'il rêvait.

Alors il fit venir à l'hôtel du cardinal de Ferrare, où il s'était installé, toutes les Vénus à un écu la séance qu'on lui enseigna, mais aucune d'elles ne remplit son attente.

Benvenuto était donc désespéré, lorsqu'un soir, comme il revenait de souper avec trois de ses compatriotes qu'il avait rencontrés à Paris, et qui étaient le seigneur Pierre Strozzi, le comte de l'Anguillara son beau-frère, Galeotto Pico, neveu du fameux Jean Pic de la Mirandole, et comme il suivait seul la rue des Petits-Champs, il avisa devant lui une belle et gracieuse jeune fille. Benvenuto tressaillit de joie : cette femme était jusqu'alors ce qu'il avait rencontré de mieux pour donner un corps à son rêve. Il suivit donc cette femme. Cette femme prit par la butte des Orties, longea l'église Saint-Honoré, et entra dans la rue du Pélican. Arrivée là, elle se retourna pour voir si elle était toujours suivie, et voyant Benvenuto à quelques pas, elle poussa vivement une porte et disparut. Benvenuto arriva à la porte, la poussa à son tour; la porte céda, et cela assez à temps pour qu'il vît encore, à l'angle d'un escalier éclairé par une lampe fumeuse, le bout de la robe de celle qu'il suivait.

Il arriva à un premier étage; une seconde porte donnant

dans une chambre était entr'ouverte, et dans cette chambre il aperçut celle qu'il avait suivie.

Sans lui expliquer le motif de sa visite artistique, sans même lui dire un seul mot, Benvenuto, voulant s'assurer si les formes du corps répondaient aux lignes du visage, fit deux ou trois fois le tour de la pauvre fille étonnée, et qui obéissait machinalement, comme s'il eût fait le tour d'une statue antique, lui faisant lever les bras au-dessus de sa tête, attitude qu'il comptait donner à sa nymphe de Fontainebleau.

Il y avait dans le modèle que Benvenuto avait sous les yeux peu de la Cérès, encore moins de la Diane, mais beaucoup de l'Erigone. Le maître prit alors son parti, et voyant l'impossibilité de réunir ces trois types, il résolut de s'en tenir à la bacchante.

Mais pour la bacchante, il avait véritablement trouvé ce qu'il cherchait : — yeux ardens, lèvres de corail, dents de perles, cou bien emmanché, épaules arrondies, taille fine et hanches puissantes ; enfin les pieds et les mains avaient dans les fines attaches des chevilles et des poignets, et dans la forme allongée des doigts, une teinte d'aristocratie qui décida tout à fait l'artiste.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle ? demanda enfin Benvenuto, avec son accent étranger, à la pauvre enfant, de plus en plus étonnée.

— Catherine, pour vous servir, monsieur, répondit-elle.

— Eh bien ! mademoiselle Catherine, continua Benvenuto, voici un écu d'or pour la peine que vous avez prise ; venez chez moi demain, rue Saint-Martin, hôtel du car-

dinal de Ferrare; et pour la même peine, je vous en donnerai autant.

La jeune fille hésita un instant, car elle crut que l'étranger voulait rire. Mais l'écu d'or était là pour attester qu'il parlait sérieusement; aussi, après un court instant de réflexion :

— A quelle heure? demanda Catherine.

— A dix heures du matin; est-ce votre heure?

— Parfaitement.

— Je puis donc compter sur vous?

— J'irai.

Benvenuto salua comme il eût salué une duchesse, et rentra chez lui le cœur plein de joie. A peine rentré, il brûla toutes ses esquisses idéales et se mit à en tracer une pleine de réalité. Puis, cette esquisse tracée, il apporta un morceau de cire qu'il posa sur un piédestal et qui en un instant prit sous sa main puissante la forme de la nymphe qu'il avait rêvée : si bien que lorsque le lendemain Catherine se présenta à la porte de l'atelier, une partie de la besogne était déjà faite.

Comme nous l'avons dit, Catherine n'avait aucunement compris les intentions de Benvenuto. Elle fut donc étonnée lorsque, après qu'il eut refermé la porte derrière elle, Benvenuto, en lui montrant sa statue commencée, lui expliqua pourquoi il l'avait fait venir.

Catherine était une joyeuse fille : elle se mit à rire à gorge déployée de sa méprise, puis, toute fière de poser pour une déesse destinée à un roi, elle dépouilla ses vêtemens et se mit d'elle-même dans la pose indiquée par la statue, et cela avec tant de grâce et de justesse que le

maître, en se retournant et en la voyant posée si bien et si naturellement, poussa un cri de plaisir.

Benvenuto se mit à la besogne : c'était, comme nous l'avons dit, une de ces nobles et puissantes natures d'artiste qui s'inspirent à l'œuvre et s'illuminent en travaillant. Il avait jeté bas son pourpoint, et, le col découvert, les bras nus, allant du modèle à la copie, de la nature à l'art, il semblait, comme Jupiter, prêt à tout embraser en le touchant. Catherine, habituée aux organisations communes ou flétries des gens du peuple ou des jeunes seigneurs pour qui elle avait été un jouet, regardait cet homme à l'œil inspiré, à la respiration ardente, à la poitrine gonflée, avec un étonnement inconnu. Elle-même semblait s'élever à la hauteur du maître ; son regard rayonnait : l'inspiration passait de l'artiste au modèle.

La séance dura deux heures ; au bout de ce temps Benvenuto donna à Catherine son écu d'or, et prenant congé d'elle avec les mêmes formes que la veille, il lui indiqua un rendez-vous pour le lendemain à pareille heure.

Catherine rentra chez elle et ne sortit pas de la journée. Le lendemain elle était à l'atelier dix minutes avant l'heure indiquée.

La même scène se renouvela : ce jour-là, comme la veille, Benvenuto fut sublime d'inspiration ; sous sa main, comme sous celle de Prométhée, la terre respirait. La tête de la bacchante était déjà modelée et semblait une tête vivante sortant d'une masse informe. Catherine souriait à cette sœur céleste, éclose à son image ; elle n'avait jamais été si heureuse, et, chose étrange, elle ne pouvait se rendre compte du sentiment qui lui inspirait ce bonheur.

Le lendemain le maître et le modèle se retrouvèrent à la

même heure ; mais par une sensation qu'elle n'avait point éprouvée les jours précédens, au moment où elle se dévêtit, elle sentit que la rougeur lui montait au visage. La pauvre enfant commençait à aimer, et l'amour amenait avec lui la pudeur.

Le lendemain ce fut pis encore, et Benvenuto fut obligé de lui faire observer plusieurs fois que ce n'était pas la Vénus de Médicis qu'il modelait, mais une Erigone ivre de volupté et de vin. D'ailleurs il n'y avait plus que patience à prendre : deux jours encore, et le modèl eétait fini.

Le soir de ce deuxième jour, Benvenuto, après avoir donné la dernière touche à sa statue, remercia Catherine de sa complaisance et lui donna quatre écus d'or ; mais Catherine laissa glisser l'or de sa main à terre. Tout était fini pour la pauvre enfant : elle retombait, à partir de ce moment, dans sa condition première ; et, depuis le jour où elle était entrée dans l'atelier du maître, cette condition lui était devenue odieuse. Benvenuto, qui ne se doutait pas de ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, ramassa les quatre écus, les lui présenta de nouveau, lui serra la main en les lui rendant, et lui dit que si jamais il pouvait lui être bon à quelque chose, il entendait qu'elle ne s'adressât qu'à lui ; puis il passa dans l'atelier des ouvriers pour chercher Ascanio, auquel il voulait faire voir sa statue achevée.

Catherine, restée seule, alla baiser les uns après les autres les outils dont le maître s'était servi, puis elle sortit en pleurant.

Le lendemain, Catherine entra dans l'atelier tandis que Benvenuto était seul, et comme tout étonné de la revoir

il allait lui demander quelle cause l'amenait, elle alla à lui, tomba à genoux, et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'une servante.

Benvenuto avait un cœur artiste, c'est-à-dire apte à tout sentir; il devina ce qui s'était passé dans celui de la pauvre enfant, il la releva et lui donna un baiser au front.

De ce moment Catherine fit partie de l'atelier, qu'elle égayait, comme nous l'avons dit, de sa joie enfantine, et qu'elle animait de son éternel mouvement. Aussi était-elle devenue presque indispensable à tout le monde, et à Benvenuto bien plus encore qu'à tout autre. C'était elle qui faisait tout, qui ordonnait tout, grondant et caressant Ruperte, qui avait commencé à la voir entrer avec effroi, et qui avait fini par l'aimer comme tout le monde.

L'Erigone n'avait point perdu à cela. Benvenuto ayant désormais son modèle sous la main, l'avait retouchée et finie avec un soin qu'il n'avait peut-être mis encore à aucune de ses statues; puis il l'avait portée au roi François Ier, qui en avait été émerveillé, et qui avait commandé à Benvenuto de la lui exécuter en argent; puis il avait longuement causé avec l'orfévre, lui avait demandé comment il se trouvait dans son atelier, où cet atelier était situé, et si cet atelier renfermait de belles choses; après quoi il avait congédié Benvenuto Cellini en se promettant d'aller le surprendre chez lui un matin, mais sans lui rien dire de cette intention.

C'est ainsi qu'on était arrivé au moment où s'ouvre cette histoire, Benvenuto travaillant, Catherine chantant, Ascanio rêvant, et Pagolo priant.

Le lendemain du jour où Ascanio était rentré si tard, grâce à son excursion à l'entour de l'hôtel de Nesle, on

entendit frapper bruyamment à la porte de la rue ; dame Ruperte se leva aussitôt pour aller ouvrir, mais Scozzone (c'est, on se le rappelle, le nom que Benvenuto avait donné à Catherine) fut en deux bonds hors de la chambre.

Un instant après on entendit sa voix qui criait, moitié joyeuse, moitié effrayée :

— Oh ! mon Dieu ! maître, mon Dieu ! c'est le roi ! le roi en personne, qui vient pour visiter votre atelier !...

Et la pauvre Scozzone, laissant toutes les portes ouvertes derrière elle, reparut toute pâle et toute tremblante sur le seuil de celle de la boutique où Benvenuto travaillait au milieu de ses élèves et de ses apprentis.

V.

GÉNIE ET ROYAUTÉ.

En effet, derrière Scozzone le roi François Ier entrait dans la cour avec toute sa suite. Il donnait la main à la duchesse d'Etampes. Le roi de Navarre suivait avec la dauphine Catherine de Médicis. Le dauphin qui fut Henri II venait ensuite avec sa tante Marguerite de Valois, reine de Navarre. Presque toute la noblesse les accompagnait.

Benvenuto alla au-devant d'eux et reçut, sans embarras et sans trouble les rois, les princes, les grands seigneurs et

les belles dames, comme un ami reçoit des amis. Il y avait là pourtant les noms les plus illustres de France et les beautés les plus éclatantes du monde. Marguerite charmait, madame d'Etampes ravissait, Catherine de Médicis étonnait, Diane de Poitiers éblouissait. Mais quoi ! Benvenuto était familier avec les types les plus purs de l'antiquité et du seizième siècle italien, comme aussi l'élève aimé de Michel-Ange était tout habitué aux rois.

— Il va falloir que vous nous permettiez, madame, d'admirer à côté de vous, dit François Ier à la duchesse d'Etampes, qui sourit.

Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes, qui, depuis le retour du roi de sa captivité d'Espagne, avait succédé dans sa faveur à la comtesse de Châteaubriand, était alors dans tout l'éclat d'une beauté véritablement royale. Droite et bien prise dans sa fine taille, elle portait sa charmante tête avec une dignité et une grâce féline qui tenait à la fois de la chatte et de la panthère, mais elle en avait aussi et les bonds inattendus et les appétits meurtriers ; avec cela la courtisane royale savait prendre des airs de candeur où se serait trompé le plus soupçonneux. Rien n'était plus mobile et plus perfide que la physionomie de cette femme aux lèvres pâles, tantôt Hermione et tantôt Galatée, au sourire parfois agaçant et parfois terrible, au regard par momens caressant et prometteur, l'instant d'après flamboyant et courroucé. Elle avait une si lente façon de relever ses paupières, qu'on ne savait jamais si elles se relevaient sur la langueur ou sur la menace. Hautaine et impérieuse, elle subjuguait François Ier en l'enivrant ; fière et jalouse, elle avait exigé de lui qu'il redemandât à la comtesse de Châteaubriand les bijoux qu'il lui avait donnés, et la belle et mélancolique

comtesse avait du moins, en les renvoyant en lingots, protesté contre cette profanation. Enfin, souple et dissimulée, elle avait plus d'une fois fermé les yeux lorsque, dans son caprice, le roi avait paru distinguer quelque jeune et charmante fille de la cour, qu'en effet il abandonnait bientôt pour revenir à sa belle et puissante enchanteresse.

— J'avais hâte de vous voir, Benvenuto, car voilà deux mois tout à l'heure, je pense, que vous êtes arrivé dans notre royaume, et les tristes soucis des affaires m'ont précisément depuis ce temps empêché de songer aux nobles soins de l'art. Prenez-vous-en à mon frère et cousin l'empereur, qui ne me donne pas un moment de repos.

— Je lui écrirai si vous voulez, sire, et je le prierai de vous laisser être grand ami des arts, puisque vous lui avez prouvé déjà que vous êtes grand capitaine.

— Connaissez-vous donc Charles-Quint? demanda le roi de Navarre.

— J'ai eu l'honneur, sire, de présenter il y a quatre ans, à Rome, un missel de ma façon à Sa Majesté sacrée, et de lui faire un discours dont elle a paru fort touchée.

— Et que vous a dit Sa Majesté sacrée?

— Qu'elle me connaissait déjà, ayant vu de moi, trois ans auparavant, sur la chappe du pape, un bouton d'orfévrerie qui me faisait honneur.

— Oh! mais, je vois que vous êtes gâté à l'endroit des complimens royaux, dit François Ier.

— Il est vrai, sire, que j'ai eu le bonheur de satisfaire un assez grand nombre de cardinaux, de grands-ducs, de princes et de rois.

— Montrez-moi donc vos beaux ouvrages, que je voie si je ne serai pas un juge plus difficile que les autres.

— Sire, j'ai eu bien peu de temps ; voici pourtant un vase et un bassin d'argent que j'ai commencés, et qui ne sont peut-être pas trop indignes de l'attention de Votre Majesté.

Le roi, pendant près de cinq minutes, examina sans dire un mot. Il semblait que l'œuvre lui fît oublier l'ouvrier ; puis enfin, comme les dames s'approchaient curieusement : « Voyez, mesdames, s'écria François Ier, quelle merveille ! Une forme de vase si nouvelle et si hardie ! que de finesse et de modelé, mon Dieu ! dans ces bas-reliefs et ces rondes-bosses ! J'admire surtout la beauté de ces lignes ; et voyez comme les attitudes des figures sont variées et vraies. Tenez, celle-ci qui élève le bras au-dessus de sa tête : ce geste fugitif est si naïvement saisi qu'on s'étonne qu'elle ne continue pas le mouvement. En vérité, je crois que jamais les anciens n'ont rien fait d'aussi beau. Je me souviens des meilleurs ouvrages de l'antiquité et de ceux des plus habiles artistes de l'Italie ; mais rien ne m'a fait plus d'impression que ceci. Oh ! regardez donc, madame de Navarre, ce joli enfant perdu dans les fleurs et son petit pied qui s'agite en l'air ; comme tout cela est vivant, gracieux et joli ! »

— Mon grand roi, s'écria Benvenuto, les autres me complimentaient, mais vous me comprenez, vous !

— Autre chose ? fit le roi avec une sorte d'avidité.

— Voici une médaille représentant Léda et son cygne, faite pour le cardinal Gabriel Cesarini ; voici un cachet où j'ai gravé en creux, représentant saint Jean et saint Ambroise ; un reliquaire émaillé par moi...

— Quoi ? vous frappez les médailles ? dit madame d'Etampes.

— Comme Cavadone de Milan, madame.

— Vous émaillez l'or? dit Marguerite.

— Comme Amerigo de Florence.

— Vous gravez les cachets? dit Catherine.

— Comme Lantizco de Perouse. Croyez-vous donc, madame, que mon talent se borne aux fins joyaux d'or et aux grandes pièces d'argent? Je sais faire un peu de tout, grâce à Dieu! Je suis ingénieur militaire passable, et j'ai empêché deux fois qu'on ne prît Rome. Je tourne assez bien un sonnet, et Votre Majesté n'a qu'à me commander un poeme, pourvu qu'il soit à sa louange, et je m'engage à l'exécuter ni plus ni moins que si je m'appelais Clément Marot. Quant à la musique, que mon père m'enseignait à coups de bâton, la méthode m'a profité, et je joue de la flûte et du cornet avec assez de talent pour que Clément VII m'ait engagé à vingt-quatre ans au nombre de ses musiciens. J'ai trouvé de plus un secret pour faire d'excellente poudre, et je puis fabriquer aussi des escopettes admirables et des instrumens de chirurgie. Si Votre Majesté a la guerre et qu'elle veuille m'employer comme homme d'armes, elle verra que je ne suis pas maladroit, et que je sais aussi bien manier une arquebuse que pointer une coulevrine. Comme chasseur, j'ai tué jusqu'à vingt-cinq paons dans un jour, et comme artilleur, j'ai débarrassé l'empereur du prince d'Orange, et Votre Majesté du connétable de Bourbon, les traîtres n'ayant pas, à ce qu'il paraît, de bonheur avec moi.

— Ah çà! de quoi êtes-vous le plus fier, interrompit le jeune dauphin, est-ce d'avoir tué le connétable ou d'avoir abattu les vingt-cinq paons?

— Je ne suis fier ni de l'un ni de l'autre, monseigneur,

L'adresse comme tous les autres dons vient de Dieu, et j'ai usé de mon adresse.

— Mais j'ignorais vraiment que vous m'eussiez déjà rendu un service pareil, dit le roi, service que d'ailleurs ma sœur Marguerite aura de la peine à vous pardonner. Ah ! c'est vous qui avez tué le connétable de Bourbon ? Et comment cela s'est-il passé ?

— Mon Dieu ! de la façon la plus simple. L'armée du connétable était arrivée à l'improviste devant Rome et donnait l'assaut aux remparts. J'allai, avec quelques amis, pour voir. En sortant de chez moi, j'avais machinalement pris mon arquebuse sur l'épaule. En arrivant sur le mur, je vis qu'il n'y avait rien à faire. Il ne faut pourtant pas, dis-je, que je sois venu pour si peu. Alors, dirigeant mon arquebuse vers l'endroit où je voyais un groupe de combattans plus nombreux et plus serrés, je visai précisément celui que je voyais dépasser les autres de la tête. Il tomba, et tout à coup un grand tumulte se fit, causé par ce coup que j'avais tiré. J'avais tué, en effet, Bourbon. C'était, comme on a su depuis, celui qui était plus élevé que les autres.

Pendant que Benvenuto faisait ce récit avec une parfaite insouciance, le cercle des dames et des seigneurs s'était un peu élargi autour de lui, et tous considéraient avec respect et presque avec effroi le héros sans le savoir. François Ier seul était resté aux côtés de Cellini.

— Ainsi, mon très cher, lui dit-il, je vois qu'avant de me consacrer votre génie vous m'avez prêté votre bravoure.

— Sire, reprit gaîment Benvenuto, je crois, tenez, que je suis né votre serviteur. Une aventure de ma première en-

fance me l'a toujours fait penser. Vous avez pour armes une salamandre, n'est-ce pas ?

— Oui, avec cette devise : *Nutrisco et extinguo.*

— Eh bien ! j'avais cinq ans environ, j'étais avec mon père dans une petite salle où l'on avait coulé la lessive et où flambait encore un bon feu de jeune chêne. Il faisait grand froid. En regardant par hasard dans le feu, j'aperçus au milieu des flammes un petit animal semblable à un lézard, qui se récréait dans l'endroit le plus ardent. Je le montrai à mon père, et mon père (pardonnez-moi ce détail familier d'un usage un peu brutal de mon pays), m'appliquant un violent soufflet, me dit avec douceur : « Je ne te frappe pas parce que tu as mal fait, cher enfant, mais afin que tu te rappelles que ce petit lézard que tu as vu dans le feu est une salamandre. Aucune personne connue n'a vu cet animal avant toi. » N'est-ce pas là, sire, un avertissement du sort ? Il y a, je crois, des prédestinations, et j'allais à vingt ans partir pour l'Angleterre quand le ciseleur Pierre Toreggiano, qui voulait m'y emmener avec lui, me raconta comment, enfant, dans une querelle d'atelier, il avait un jour frappé au visage notre Michel-Ange. Oh ! tout a été dit : pour un titre de prince je ne serais pas parti avec un homme qui avait porté la main sur mon grand sculpteur. Je restai en Italie, et de l'Italie, au lieu d'aller en Angleterre, je vins en France.

— La France, fière d'avoir été choisie pas vous, Benvenuto, fera en sorte que vous ne regrettiez pas votre patrie.

— Oh ! ma patrie à moi, c'est l'art ; mon prince, c'est celui qui me fait ciseler la plus riche coupe,

— Et avez-vous actuellement en tête quelque belle composition, Cellini ?

— Oh ! oui, sire, un Christ. Non pas un Christ sur la croix, mais un Christ dans sa gloire et dans sa lumière, et j'imiterai autant que possible cette beauté infinie sous laquelle il s'est fait voir à moi.

— Quoi ! dit Marguerite la sceptique en riant, outre tous les rois de la terre, avez-vous vu aussi le roi des cieux ?

— Oui, madame, répondit Benvenuto avec une simplicité d'enfant.

— Oh ! racontez-nous donc encore cela, dit la reine de Navarre.

— Volontiers, madame, répondit Benvenuto Cellini avec une confiance qui indiquait qu'il ne pensait même pas que l'on pût mettre en doute aucune partie de son récit.

J'avais vu quelque temps auparavant, continua Benvenuto, j'avais vu Satan et toutes les légions du Diable, qu'un prêtre nécromant de mes amis avait évoqués devant moi au Colysée, et dont nous eûmes vraiment beaucoup de peine à nous défaire ; mais le terrible souvenir de ces infernales visions fut bien à tout jamais effacé de mon esprit quand à mon ardente prière m'apparut, pour me réconforter dans les misères de ma prison, le divin Sauveur des hommes, au milieu du soleil, et tout couronné de ses rayons.

— Et vous êtes véritablement sûr, demanda la reine de Navarre, sûr sans aucun mélange de doute, que le Christ vous soit apparu ?

— Je n'en doute pas, madame.

— Allons, Benvenuto, faites-nous donc un Christ pour

notre chapelle, reprit François Ier avec sa bonne humeur habituelle.

— Sire, si Votre Majesté a cette bonté, elle me commandera quelque autre chose, et j'ajournerai encore cet ouvrage.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ai promis à Dieu de ne le faire pour aucun autre souverain que pour lui.

— A la bonne heure! Eh bien! Benvenuto, j'ai besoin de douze candélabres pour ma table.

— Oh! cela c'est autre chose, et sur ce point vous serez obéi, sire.

— Je veux que ces candélabres soient douze statues d'argent.

— Sire, ce sera magnifique.

— Ces statues représenteront six dieux et six déesses, et seront exactement à ma taille.

— A votre taille, en effet, sire.

— Mais c'est tout un poëme que vous commandez là, dit la duchesse d'Etampes, une merveille tout à fait étonnante; n'est-ce pas, monsieur Benvenuto?

— Je ne m'étonne jamais, madame.

— Je m'étonnerais, moi, reprit la duchesse piquée, que d'autres sculpteurs que les sculpteurs de l'antiquité vinssent à bout d'une œuvre pareille.

— J'espère pourtant l'achever aussi bien que les anciens l'eussent pu faire, répondit Benvenuto avec sang-froid.

— Oh! ne vous vantez-vous pas un peu, maître Benvenuto?

— Je ne me vante jamais, madame.

Disant cela avec calme, Cellini regardait madame d'Etampes, et la fière duchesse baissa malgré elle les yeux sous ce regard ferme, confiant, et qui n'était pas même courroucé. Anne conçut un sourd ressentiment contre Cellini de cette supériorité qu'elle subissait en y résistant et sans savoir de quoi elle se composait. Elle avait cru jusqu'alors que la beauté était la première puissance de ce monde : elle avait oublié le génie.

— Quels trésors, dit-elle avec amertume, suffiraient donc à payer un talent comme le vôtre ?

— Ce ne seront certes pas les miens, reprit François Ier, et à ce propos, Benvenuto, je me rappelle que vous n'avez touché encore que cinq cents écus d'or de bienvenue. Serez-vous satisfait des appointemens que je donnais à mon peintre Léonard de Vinci, c'est-à-dire de sept cents écus d'or par an? Je vous paierai en outre tous les ouvrages que vous ferez pour moi.

— Sire, ces offres sont dignes d'un roi tel que François Ier, et, j'ose le dire, d'un artiste tel que Cellini. J'aurai pourtant la hardiesse d'adresser encore une demande à Votre Majesté.

— Elle vous est d'avance octroyée, Benvenuto.

— Sire, je suis mal et à l'étroit dans cet hôtel pour travailler. Un de mes élèves a trouvé un emplacement mieux disposé que celui-ci pour les grands ouvrages que mon roi pourra me commander. Cette propriété appartient à Votre Majesté. C'est le Grand-Nesle. Elle est à la disposition du prévôt de Paris, mais il ne l'habite pas ; il occupe seulement le Petit-Nesle, que je lui laisserais volontiers.

— Eh bien ! soit, Benvenuto, dit François Ier, installez-vous au Grand-Nesle, et je n'aurai que la Seine à traverser

pour aller causer avec vous et admirer vos chefs-d'œuvre.

— Comment, sire, interrompit madame d'Etampes, mais vous privez là sans motif d'un bien qui lui appartient un homme à moi, un gentilhomme !

Benvenuto la regarda, et pour la seconde fois Anne baissa les yeux sous ce singulier coup d'œil fixe et pénétrant. Cellini reprit avec la même naïve bonne foi qu'en parlant de ses apparitions :

— Mais je suis noble aussi, moi, madame : ma famille descend d'un galant homme, premier capitaine de Jules César, nommé Fiorino, qui était de Cellino, près Montefiascone, et qui a donné son nom à Florence, tandis que votre prévôt et ses aïeux n'ont, si j'ai bonne mémoire, encore donné leur nom à rien. Cependant, continua Benvenuto en se retournant vers François Ier et en changeant à la fois de regard et d'accent, peut-être me suis-je montré bien hardi, peut-être exciterai-je contre moi des haines puissantes, et qui, malgré la protection de Votre Majesté, pourraient m'accabler à la fin. Le prévôt de Paris a, dit-on, une espèce d'armée à ses ordres.

— On m'a raconté, interrompit le roi, qu'un jour, à Rome, un certain Cellini, orfévre, avait gardé, faute de paiement, un vase d'argent que lui avait commandé monseigneur Farnèse, alors cardinal et aujourd'hui pape.

— C'est vrai, sire.

— On ajoutait que toute la maison du cardinal s'en vint l'épée au poing assiéger la boutique de l'orfévre pour emporter le vase de vive force.

— C'est encore vrai.

— Mais ce Cellini, en embuscade derrière la porte, et l'escopette au poing, s'était défendu vaillamment, avait mis

les gens de monseigneur en fuite, et avait été payé le lendemain par le cardinal.

— Tout cela, sire, c'est l'exacte vérité.

— Eh bien ! n'êtes-vous pas ce Cellini ?

— Oui, sire, que Votre Majesté me conserve seulement ses bonnes grâces, et rien n'est capable de m'épouvanter.

— Allez donc droit devant vous, fit le roi en souriant dans sa barbe, allez donc, puisque vous êtes gentilhomme.

Madame d'Etampes se tut, mais elle jura de ce moment à Cellini une haine mortelle, une haine de femme offensée.

— Sire, une dernière faveur, dit encore Cellini. Je ne puis vous présenter tous mes ouvriers : ils sont dix, tant Français qu'Allemands, tous braves et habiles compagnons ; mais voici mes deux élèves que j'ai amenés d'Italie avec moi, Pagolo et Ascanio. Avancez donc, Pagolo, et relevez un peu la tête et le regard, non pas impudemment, mais en honnête homme, qui n'a à rougir d'aucune action mauvaise. Celui-ci manque peut-être d'invention, sire, et un peu aussi d'ardeur, mais c'est un exact et consciencieux artiste, qui travaille lentement, mais bien, qui conçoit parfaitement mes idées et les exécute fidèlement. Voici maintement Ascanio, mon noble et gracieux élève, et mon enfant bien-aimé. Celui-là n'a pas sans doute la vigueur de création qui fera se heurter et se déchirer dans un bas-relief les bataillons de deux armées, ou s'attacher puissamment aux bords d'un vase les griffes d'un lion ou les dents d'un tigre. Il n'a pas non plus la fantaisie originale qui invente les monstrueuses chimères et les dragons impossibles ; non, mais son âme, qui ressemble à son corps, a l'instinct d'un idéal, pour ainsi parler, divin. Demandez-lui de vous poser un ange ou de vous grouper des nymphes,

et nul n'atteindra à sa poésie exquise et à sa grâce choisie. Avec Pagolo j'ai quatre bras, avec Ascanio j'ai deux âmes ; et puis il m'aime, et je suis bien heureux d'avoir auprès de moi un cœur pur et dévoué comme le sien.

Pendant que son maître parlait ainsi, Ascanio se tenait debout près de lui, modestement mais sans embarras, dans une attitude pleine d'élégance, et madame d'Etampes ne pouvait détacher ses regards du jeune et charmant Italien aux yeux et aux cheveux noirs, et qui semblait une copie vivante de l'Apollino.

— Si Ascanio, dit-elle, s'entend si bien aux choses gracieuses et qu'il veuille passer à mon hôtel d'Etampes un matin, je lui fournirai des pierreries et de l'or dont il pourra me faire épanouir quelque fleur merveilleuse.

Ascanio s'inclina avec un doux regard de remercîment.

— Et moi, dit le roi, je lui assigne, ainsi qu'à Pagolo, cent écus d'or par an.

— Je me charge de leur faire bien gagner cet argent, sire, dit Benvenuto.

— Mais quelle est donc cette belle enfant aux longs cils qui se cache dans ce coin ? dit François Ier en apercevant Scozzone pour la première fois.

— Oh ! ne faites pas attention, sire, répondit Benvenuto en fronçant le sourcil : c'est la seule des belles choses de cet atelier que je n'aime pas qu'on remarque.

— Ah ! vous êtes jaloux, mons Benvenuto ?

— Mon Dieu ! sire, je n'aime pas que l'on touche à mon bien ; soit dit sans comparaison, c'est comme si quelqu'un s'avisait de penser à madame d'Etampes : vous seriez furieux, sire. Scozzone, c'est ma duchesse, à moi.

La duchesse, qui contemplait Ascanio, interrompue ainsi

brusquement, se mordit les lèvres. Beaucoup de courtisans ne purent s'empêcher de sourire, et toutes les dames chuchotèrent. Quant au roi, il rit franchement.

— Allons, allons, foi de gentilhomme ! votre jalousie est dans son droit, Benvenuto, et d'artiste à roi on se comprend. — Adieu, mon ami ; je vous recommande mes statues. Vous commencerez par Jupiter, naturellement, et quand vous aurez achevé le modèle, vous me le montrerez. Adieu ; bonne chance ! à l'hôtel de Nesle !

— Que j'aille le montrer, c'est bientôt dit, sire ; mais comment entrerai-je au Louvre ?

— Votre nom sera donné aux portes avec l'ordre de vous introduire jusqu'à moi.

Cellini s'inclina, et suivi de Pagolo et d'Ascanio, accompagna le roi et la cour jusqu'à la porte de la rue. Arrivé là, il s'agenouilla et baisa la main de François Ier.

— Sire, dit-il d'un ton pénétré, vous m'avez déjà, par l'entremise de monseigneur de Montluc, sauvé de la captivité et peut-être de la mort ; vous m'avez comblé de richesses, vous avez honoré mon pauvre atelier de votre présence ; mais ce qui passe tout cela, sire, ce qui fait que je ne sais comment vous remercier, c'est que vous allez si magnifiquement au-devant de tous mes rêves. Nous ne travaillons d'ordinaire que pour une race d'élite disséminée à travers les siècles, mais moi j'aurai eu le bonheur de trouver vivant un juge toujours présent, toujours éclairé. Je n'ai été jusqu'à présent que l'ouvrier de l'avenir, laissez-moi me dire désormais l'orfévre de Votre Majesté.

— Mon ouvrier, mon orfévre, mon artiste et mon ami, Benvenuto, si ce titre ne vous paraît pas plus à dédaigner que les autres. Adieu, ou plutôt au revoir.

Il va sans dire que tous les princes et seigneurs, à l'exception de madame d'Etampes, imitèrent le roi et comblèrent Cellini d'amitiés et d'éloges.

Quand tous furent partis, et que Benvenuto resta seul dans la cour avec ses deux élèves, ceux-ci le remercièrent, Ascanio avec effusion, Pagolo presque avec contrainte.

— Ne me remerciez pas, mes enfans, cela n'en vaut pas la peine. Mais tenez, si vous croyez véritablement m'avoir quelque obligation, je veux, puisque ce sujet de conversation s'est présenté aujourd'hui, vous demander un service; c'est pour quelque chose qui tient au cœur de mon cœur. Vous avez entendu ce que j'ai dit au roi à propos de Catherine; ce que j'ai dit répond au plus intime de mon être, Cette enfant est nécessaire à ma vie, mes amis, à ma vie d'artiste, puisqu'elle se prête si gaîment, vous le savez, à me servir de modèle; à ma vie d'homme, parce que je crois qu'elle m'aime. Eh bien! je vous en prie, bien qu'elle soit belle et que vous soyez jeunes comme elle est jeune, ne portez pas vos pensées sur Catherine; il y a bien assez d'autres jolies filles au monde. Ne déchirez pas mon cœur, n'injuriez pas mon amitié en jetant sur ma Scozzone un regard trop hardi, et même surveillez-la en mon absence et conseillez-la comme des frères. Je vous en conjure, car je me connais, je me sens, et je jure Dieu que si je m'apercevais de quelque mal, je la tuerais, elle et son complice.

— Maître, dit Ascanio, je vous respecte comme mon maître et je vous aime comme mon père; soyez tranquille.

— Bon Jésus! s'écria Pagolo en joignant les mains, que Dieu me garde de penser à une pareille infamie! Ne sais-je pas bien que je vous dois tout, et ne serait-ce pas un crime

abominable que d'abuser de la sainte confiance que vous me témoignez en reconnaissant vos bienfaits par une si lâche perfidie !

— Merci, mes amis, dit Benvenuto en leur serrant les mains ; merci mille fois. Je suis content et j'ai foi en vous. Maintenant, Pagolo, remets-toi à ton ouvrage, attendu que j'ai promis pour demain à M. de Villeroi le cachet auquel tu travailles ; tandis qu'Ascanio et moi nous allons visiter la propriété dont notre gracieux roi vient de nous gratifier, et dont dimanche prochain, pour nous reposer, nous entrerons de gré ou de force en possession.

Puis se retournant vers Ascanio :

— Allons, Ascanio, lui dit-il, allons voir si ce fameux séjour de Nesle, qui t'a paru si convenable à l'extérieur, est digne à l'intérieur de sa réputation.

Et avant qu'Ascanio eût eu le temps de faire la moindre observation, Benvenuto jeta un dernier coup d'œil sur l'atelier pour voir si chaque travailleur était à sa place, donna un petit soufflet sur la joue ronde et rose de Scozzone, et passant son bras sous celui de son élève, il l'entraîna vers la porte et sortit avec lui.

VI.

A QUOI SERVENT LES DUÈGNES.

A peine avaient-ils fait dix pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent un homme de cinquante ans à peu près, assez exigu de taille, mais d'une physionomie mobile et fine.

— J'allais chez vous, Benvenuto, dit le nouvel arrivant, qu'Ascanio salua avec un respect mêlé de vénération, et auquel Benvenuto tendit cordialement la main.

— Etait-ce pour affaire d'importance, mon cher Francesco ? dit l'orfévre : alors je retourne avec vous ; ou bien était-ce purement et simplement pour me voir ? alors venez avec moi.

— C'était pour vous donner un avis, Benvenuto.

— J'écoute. Un avis est toujours bon à recevoir lorsqu'il vient de la part d'un ami.

— Mais celui que j'ai à vous donner ne peut-être donné qu'à vous seul.

— Ce jeune homme est un autre moi-même, Francesco ; parlez.

— Je l'eusse déjà fait si j'avais cru devoir le faire, répondit l'ami de Benvenuto.

— Pardon, maître, dit Ascanio en s'éloignant avec discrétion.

— Eh bien ! va donc seul où je comptais aller avec toi, mon cher enfant, dit Benvenuto ; aussi bien tu sais que ce que tu as vu, je l'ai vu. Examine tout dans les plus grands détails ; vois si l'atelier aura un bon jour, si la cour sera commode pour une fonte, s'il y aura moyen de séparer notre laboratoire de celui des autres apprentis. N'oublie pas le jeu de paume.

Et Benvenuto passa son bras sous celui de l'étranger, fit un signe de la main à Ascanio, et reprit le chemin de l'atelier, laissant le jeune homme debout et immobile au milieu de la rue Saint-Martin.

En effet, il y avait dans la commission dont son maître venait de le charger plus qu'il n'en fallait pour jeter un grand trouble dans l'esprit d'Ascanio. Ce trouble n'avait pas été médiocre, même quand Benvenuto lui avai posé de faire la visite à eux deux. Qu'on juge donc de ce qu'il devint lorsqu'il se vit appelé à faire cette visite tout seul.

Ainsi, lui qui avait, pendant deux dimanches, vu Colombe sans oser la suivre, et qui, le troisième, l'avait suivie sans oser lui parler, il allait se présenter chez elle, et pourquoi ? pour visiter l'hôtel de Nesle, que Benvenuto comptait, le dimanche suivant, par forme de récréation, enlever de gré ou de force au père de Colombe.

La position était fausse pour tout le monde : elle était terrible pour un amoureux.

Heureusement qu'il y avait loin de la rue Saint-Martin à l'hôtel de Nesle. S'il n'y avait eu que deux pas, Ascanio ne

les eût pas faits ; il y avait une demi-lieue, il se mit en route.

Rien ne familiarise avec le danger comme le temps ou la distance qui nous en sépare. Pour toutes les âmes fortes ou pour toutes les organisations heureuses, la réflexion est un puissant auxiliaire. C'était à cette dernière classe qu'appartenait Ascanio. Il n'était pas encore d'habitude à cette époque de faire le dégoûté de la vie avant que d'y être entré, Toutes les sensations étaient franches et se traduisaient franchement, la joie par le rire, la douleur par les larmes. La manière était chose à peu près inconnue dans la vie comme dans l'art, et un jeune et joli garçon de vingt ans n'était pas le moins du monde humilié à cette époque d'avouer qu'il était heureux.

Or, dans tout ce trouble d'Ascanio, il y avait un certain bonheur. Il n'avait compté revoir Colombe que le dimanche suivant, et il allait la revoir le jour même. C'étaient six jours de gagnés, et six jours d'attente, on le sait, sont six siècles au compte des amoureux.

Aussi, à mesure qu'il s'approchait, la chose paraissait plus simple à ses yeux : c'était lui, il est vrai, qui avait donné le conseil à Benvenuto de demander au roi le séjour de Nesle pour en faire son atelier, mais Colombe pouvait-elle lui en vouloir d'avoir cherché à se rapprocher d'elle ? Cette impatronisation de l'orfévre florentin dans le vieux palais d'Amaury ne pouvait se faire, il est vrai, qu'au détriment du père de Colombe, qui le regardait comme à lui, mais ce dommage était-il réel, puisque messire Robert d'Estourville ne l'habitait pas ? D'ailleurs, Benvenuto avait mille moyens de payer son loyer :— une coupe donnée au prévôt, un collier donné à sa fille (et Ascanio se chargeait

de faire le collier) pouvaient et devaient, dans cette époque d'art, aplanir bien des choses. Ascanio avait vu des grands-ducs, des rois et des papes, près de vendre leur couronne, leur sceptre ou leur tiare, pour acheter un de ces merveilleux bijoux qui sortaient des mains de son maître. C'était donc, au bout du compte, messire Robert qui, en supposant que les choses s'arrangeassent ainsi, serait encore redevable à maître Benvenuto,—car maître Benvenuto était si généreux que si messire d'Estourville faisait les choses galamment, Ascanio en était certain, maître Benvenuto ferait les choses royalement.

Arrivé au bout de la rue Saint-Martin, Ascanio se regardait donc comme un messager de paix élu par le Seigneur pour maintenir l'harmonie entre deux puissances.

Cependant, malgré cette conviction, Ascanio, qui n'était pas fâché,— les amoureux sont des êtres bien étranges,— d'allonger sa route d'une dizaine de minutes, au lieu de traverser la Seine en bateau, remonta le long du quai, et passa la rivière au pont aux Moulins. Peut-être aussi avait-il pris ce chemin parce c'était celui qu'il avait fait la veille en suivant Colombe.

Quelle que soit, au reste, la cause qui lui avait fait prendre ce détour, il n'en était pas moins, au bout de vingt minutes à peu près, en face de l'hôtel de Nesle.

Mais arrivé là, et lorsqu'il vit la petite porte ogive qu'il lui fallait traverser, lorsqu'il aperçut le charmant petit palais gothique qui élançait ses hardis clochetons au dessus du mur, lorsqu'il pensa que derrière ces jalousies à moitié fermées à cause de la chaleur était sa belle Colombe, tout cet échafaudage de riches rêveries bâti dans ce chemin s'évanouit comme ces édifices que l'on voit dans les nuages

et que le vent renverse d'un coup d'aile : il se retrouva face à face avec la réalité, et la réalité ne lui parut pas des plus rassurantes.

Cependant, après une pause de quelques minutes, pause d'autant plus étrange que par le grand soleil qu'il faisait il était absolument seul sur le quai, Ascanio comprit qu'il fallait prendre un parti quelconque. Or, il n'y avait d'autre parti à prendre que d'entrer à l'hôtel. Il s'avança donc jusque sur le seuil et souleva le marteau. Mais Dieu sait quand il l'eût laissé retomber, si à ce moment même et par hasard la porte ne se fût ouverte, et s'il ne se fût trouvé face à face avec une espèce de maître Jacques d'une trentaine d'années, moitié valet, moitié paysan. C'était le jardinier de messire d'Estourville.

Ascanio et le jardinier reculèrent chacun de son côté.

—Que voulez-vous? dit le jardinier, que demandez-vous?

Ascanio, forcé d'aller en avant, rappela tout son courage et répondit bravement :

— Je demande à visiter l'hôtel.

— Comment, visiter l'hôtel ! s'écria le jardinier stupéfait, et au nom de qui ?

— Au nom du roi ! répondit Ascanio.

— Au nom du roi ! s'écria le jardinier. Jésus Dieu ! est-ce que le roi voudrait nous le reprendre?

— Peut-être ! répondit Ascanio.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous comprenez, mon ami, dit Ascanio avec un aplomb dont il se sut gré à lui-même, que je n'ai pas de compte à vous rendre ?

— C'est juste. A qui voulez-vous parler?

— Mais, monsieur le prévôt y est-il ? demanda Asca-

nio, qui savait parfaitement que le prévôt n'y était point.

— Non, monsieur; il est au Châtelet.

— Eh bien! en son absence, qui est-ce qui le remplace?

— Il y a sa fille, mademoiselle Colombe.

Ascanio se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Et puis, continua le jardinier, il y a encore dame Perrine. Monsieur veut-il parler à dame Perrine ou à mademoiselle Colombe?

Cette demande était bien simple, et cependant elle produisit un terrible combat dans l'âme d'Ascanio. Il ouvrit la bouche pour dire que c'était mademoiselle Colombe qu'il voulait voir, et cependant, comme si des paroles aussi hasardeuses se refusaient à sortir de ses lèvres, ce fut dame Perrine qu'il demanda.

Le jardinier, qui ne se doutait pas que sa question, qu'il regardait comme fort simple, eût causé un si grand remue-ménage, inclina la tête en signe d'obéissance et s'avança à travers la cour du côté de la porte intérieure du Petit-Nesle. Ascanio le suivit.

Il lui fallut traverser une seconde cour, puis une deuxième porte, puis un petit parterre, puis les marches d'un perron, puis une longue galerie. Après quoi le jardinier ouvrit une porte et dit:

— Dame Perrine, c'est un jeune homme qui demande à visiter l'hôtel au nom du roi.

Et se dérangeant alors, il fit place à Ascanio, qui lui succéda sur le seuil de la porte.

Ascanio s'appuya au mur, un nuage venait de lui passer sur les yeux: une chose bien simple et que cependant il n'avait pas prévu était arrivée: dame Perrine était avec Colombe, et il se trouvait en face de toutes deux.

Dame Perrine était au rouet et filait. Colombe était à son métier et faisait de la tapisserie.

Toutes deux levèrent la tête en même temps et regardèrent du côté de la porte.

Colombe reconnut à l'instant même Ascanio. Elle l'attendait, quoique sa raison lui eût dit qu'il ne devait pas revenir. Quant à lui, lorsqu'il vit les yeux de la jeune fille se lever sur lui, quoique le regard qui sortait de ces yeux fût d'une douceur infinie, il crut qu'il allait mourir.

C'est qu'il avait prévu mille difficultés, c'est qu'il avait rêvé mille obstacles avant d'arriver à sa bien-aimée ; ces obstacles devaient l'exalter, ces difficultés devaient l'affermir, et voilà qu'au contraire toutes choses avaient été bonnement et simplement, comme si du premier coup Dieu, touché de la pureté de leur amour, l'avait encouragé et béni ; voilà qu'il se trouvait en face d'elle au moment où il s'y attendait le moins, si bien que de tout ce beau discours qu'il avait préparé, et dont l'ardente éloquence devait l'étonner et l'attendrir, il ne trouvait pas une phrase, pas un mot, pas une syllabe.

Colombe, de son côté, demeurait immobile et muette. Ces deux jeunes et pures existences qui, comme mariées d'avance dans le ciel, sentaient déjà qu'elles s'appartenaient, et qui, une fois rapprochées l'une de l'autre, devaient se confondre, et, comme celles de Salmacis et d'Hermaphrodite, n'en plus former qu'une, tout effrayées à cette première rencontre, tremblaient, hésitaient et restaient sans paroles l'une vis-à-vis de l'autre.

Ce fut dame Perrine qui se soulevant à demi sur sa chaise, tirant sa quenouille de son corset et s'appuyant sur la bobine de son rouet, rompit la première le silence.

— Que nous dit-il donc, ce butor de Raimbault? s'écria la digne duègne. Avez-vous entendu, Colombe? Puis, comme Colombe ne répondait pas : Que demandez-vous céans, mon jeune maître? continua-t-elle en faisant quelques pas vers Ascanio. Mais, Dieu me pardonne! s'écria-t-elle tout-à-coup en reconnaissant celui à qui elle avait affaire, c'est ce gentil cavalier qui, ces trois derniers dimanches, m'a si galamment offert de l'eau bénite à la porte de l'église! Que vous plaît-il, mon bel ami?

— Je voudrais vous parler, balbutia Ascanio.

— A moi seule? demanda en minaudant dame Perrine.

— A vous... seule...

Et Ascanio, en répondant ainsi, se disait à lui-même qu'il était affreusement niais.

— Alors, venez par ici, jeune homme; venez, dit dame Perrine en ouvrant une porte latérale et en faisant signe à Ascanio de la suivre.

Ascanio la suivit, mais en la suivant, il jeta sur Colombe un de ces longs regards dans lesquels les amoureux savent mettre tant de choses, et qui, si prolixes et si inintelligibles qu'ils soient pour les indifférens, finissent toujours par être compris par la personne à qui ils sont adressés. Sans doute Colombe ne perdit pas un mot de sa signification, car ses yeux, sans qu'elle sût comment, ayant rencontré ceux du jeune homme, elle rougit prodigieusement, et comme elle se sentit rougir, elle baissa les yeux sur sa tapisserie et se mit à estropier une pauvre fleur qui n'en pouvait mais. Ascanio vit cette rougeur, et s'arrêtant tout à coup, il fit un pas vers Colombe, mais en ce moment dame Perrine se retourna et appela le jeune homme, qui fut forcé de la suivre. A peine eut-il passé le seuil de la

porte que Colombe abandonna son aiguille, laissa tomber ses bras aux deux côtés de sa chaise en renversant sa tête en arrière, poussa un long soupir, dans lequel se combinait par un de ces inexplicables mystères du cœur le regret de voir Ascanio s'éloigner avec un certain bien-être de ne plus le sentir là.

Quant au jeune homme, il était franchement de mauvaise humeur : de mauvaise humeur contre Benvenuto, qui lui avait donné une si singulière commission ; de mauvaise humeur contre lui-même, de n'avoir pas mieux su en profiter, et de mauvaise humeur surtout contre dame Perrine, qui avait eu le tort de le faire sortir juste au moment où il lui semblait que les yeux de Colombe lui disaient de rester.

Aussi lorsque la duègne se trouvant tête à tête avec lui s'informa du but de sa visite, Ascanio lui répondit-il d'une façon fort délibérée, décidé qu'il était à se venger sur elle de sa propre maladresse :

— Le but de ma visite, ma chère dame, est de vous prier de me montrer l'hôtel de Nesle, et cela d'un bout à l'autre.

— Vous montrer l'hôtel de Nesle ! s'écria dame Perrine ; et pourquoi donc faire voulez-vous le visiter ?

— Pour voir s'il est à notre convenance, si nous y serons bien, et si cela vaut la peine que nous nous dérangions pour venir l'habiter.

— Comment, pour venir l'habiter ! Vous l'avez donc loué à M. le prévôt ?

— Non, mais Sa Majesté nous le donne.

— Sa Majesté vous le donne ! s'exclama dame Perrine de plus en plus étonnée.

— En toute propriété, répondit Ascanio.

— A vous ?

— Non, pas tout à fait, ma bonne dame, mais à mon maître.

— Et quel est votre maître, sans indiscrétion, jeune homme ? quelque grand seigneur étranger sans doute ?

— Mieux que cela, dame Perrine, — un grand artiste venu tout exprès de Florence pour servir Sa Majesté Très Chrétienne.

— Ah ! ah ! dit la bonne dame, qui ne comprenait pas très bien ; et que fait-il, votre maître ?

— Ce qu'il fait ? il fait tout : des bagues pour mettre au doigt des jeunes filles; des aiguières pour placer sur la table des rois; des statues pour mettre dans les temples des dieux; puis, dans ses momens perdus, il assiége ou défend les villes, selon que c'est son caprice de faire trembler un empereur ou de rassurer un pape.

— Jésus-Dieu ! s'écria dame Perrine ; et comment s'appelle votre maître ?

— Il s'appelle Benvenuto Cellini.

— C'est drôle, je ne connais pas ce nom-là, murmura la bonne dame ; et qu'est-il de son état ?

— Il est orfévre.

Dame Perrine regarda Ascanio avec de grands yeux étonnés.

— Orfévre ! murmura-t-elle, orfévre ! et vous croyez que messire le prévôt cédera comme cela son palais à... un... orfévre !

— S'il ne le cède pas, nous le lui prendrons.

— De force ?

— Très bien.

— Mais votre maître n'osera pas tenir tête à M. le prévôt, j'espère !

— Il a tenu tête à trois ducs et à deux papes.

— Jésus-Dieu ! à deux papes ! Ce n'est pas un hérétique, au moins ?

— Il est catholique comme vous et moi, dame Perrine ; rassurez-vous, et Satan n'est pas le moins du monde notre allié ; mais à défaut du diable, nous avons pour nous le roi.

— Ah ! oui, mais M. le prévôt a mieux que cela encore, lui.

— Et qu'a-t-il donc ?

— Il a madame d'Etampes.

— Alors, partie égale, dit Ascanio.

— Et si messire d'Estourville refuse ?

— Maître Benvenuto prendra.

— Et si messire Robert s'enferme comme dans une citadelle ?

— Maître Cellini en fera le siége.

— Messire le prévôt a vingt-quatre sergens d'armes, songez-y.

— Maître Benvenuto Cellini a dix apprentis : partie égale toujours, comme vous voyez, dame Perrine.

— Mais, personnellement, messire d'Estourville est un rude joûteur ; au tournoi qui a eu lieu lors du mariage de François Ier, il a été un des tenans, et tous ceux qui ont osé se mesurer contre lui ont été portés à terre.

— Eh bien ! dame Perrine, c'est justement l'homme que cherchait Benvenuto, lequel n'a jamais trouvé son maître en fait d'armes, et qui, comme messire d'Estourville, a porté tous ses adversaires à terre, avec cette différence cependant que quinze jours après, ceux qu'avait combattus

votre prévôt étaient remis sur leurs jambes, gais et bien portans, tandis que ceux qui ont eu affaire à mon maître ne s'en sont jamais relevés, et trois jours après étaient couchés, morts et enterrés.

— Tout cela finira mal ! tout cela finira mal ! murmura dame Perrine. On dit qu'il se passe de terribles choses, jeune homme, dans les villes prises d'assaut.

— Rassurez-vous, dame Perrine, répondit Ascanio en riant, vous aurez affaire à des vainqueurs clémens.

— Ce que j'en dis, mon cher enfant, répondit dame Perrine, qui n'était pas fâchée peut-être de se ménager un appui parmi les assiégeans, c'est que j'ai peur qu'il n'y ait du sang répandu ; car, quant à votre voisinage, vous comprenez bien qu'il ne peut nous être que très agréable, attendu que la société manque un peu dans ce maudit désert où messire d'Estourville nous a consignées, sa fille et moi, comme deux pauvres religieuses, quoique ni elle ne moi n'ayons prononcé de vœux, Dieu merci ! Or, il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit l'Ecriture, et quand l'Ecriture dit l'homme, elle sous-entend la femme ; n'est-ce pas votre avis, jeune homme ?

— Cela va sans dire.

— Et nous sommes bien seules et par conséquent bien tristes dans cet immense séjour.

— Mais n'y recevez-vous donc aucune visite ? demanda Ascanio.

— Jésus-Dieu ! pires que des religieuses, comme je vous le disais. Les religieuses, au moins, ont des parens, elles ont des amis qui viennent les voir à la grille. Elles ont le réfectoire, où elles se réunissent, où elles parlent, où elles causent. Ce n'est pas bien récréatif, je le sais ; mais encore,

c'est quelque chose. Nous, nous n'avons que messire le prévôt, qui vient de temps en temps pour morigéner sa fille de ce qu'elle devient trop belle, je crois; car c'est son seul crime, pauvre enfant! et pour me gronder, moi, de ce que je ne la surveille pas encore assez sévèrement, Dieu merci! quand elle ne voit âme qui vive au monde, et quand, à part les paroles qu'elle m'adresse, elle n'ouvre la bouche que pour faire ses prières au bon Dieu. Aussi, je vous en prie, jeune homme, ne dites à personne que vous avez été reçu ici, que vous avez visité le Grand-Nesle avec moi, et qu'après avoir visité le Grand-Nesle, vous êtes venu causer un instant avec nous au Petit.

— Comment! s'écria Ascanio, après avoir visité le Grand-Nesle, je vais donc revenir avec vous au Petit? Je vais donc... Ascanio s'arrêta, voyant que sa joie allait trop loin.

— Je ne crois pas qu'il serait poli, jeune homme, après vous être présenté ainsi devant mademoiselle Colombe, qui, à tout prendre, en l'absence de son père, est la maîtresse de la maison, et avoir demandé à me parler à moi seule, je ne crois pas qu'il serait poli, dis-je, de quitter le séjour de Nesle sans lui dire un petit mot d'adieu. Après cela, si la chose ne vous agrée pas, vous êtes libre, comme vous le comprenez bien, de sortir directement par le Grand-Nesle, qui a sa sortie.

— Non pas, non pas! s'écria Ascanio. Peste! dame Perrine, je me vante d'être aussi bien élevé que qui que ce soit au monde, et de savoir me conduire courtoisement à l'égard des dames. Seulement, dame Perrine, visitons le séjour en question sans perdre un seul instant, car je suis on ne peut plus pressé.

Et en effet, maintenant qu'Ascanio savait qu'il devait revenir par le Petit-Nesle, il avait toute hâte d'en finir avec le Grand. Or, comme de son côté dame Perrine avait toujours une sourde crainte d'être surprise par le prévôt au moment où elle y pensait le moins, elle ne voulut point mettre Ascanio en retard, et détachant un trousseau de clefs pendu derrière une porte, elle marcha devant lui.

Jetons donc avec Ascanio un regard sur l'hôtel de Nesle, où vont se passer désormais les principales scènes de l'histoire que nous racontons.

L'hôtel, ou plutôt le séjour de Nesle, comme on l'appelait plus communément alors, occupait sur la rive gauche de la Seine, ainsi que nos lecteurs le savent déjà, l'emplacement où s'éleva ensuite l'hôtel de Nevers, et où l'on a bâti depuis la Monnaie et l'Institut. Il terminait Paris au sud ouest, car au-delà de ses murailles on ne voyait plus que le fossé de la ville et les verdoyantes pelouses du Pré-aux-Clercs. C'était Amaury, seigneur de Nesle en Picardie, qui l'avait fait construire vers la fin du huitième siècle. Philippe-le-Bel le lui acheta en 1308, et en fit dès lors son château royal. En 1520, la tour de Nesle, de sanglante et luxurieuse mémoire, en avait été séparée pour former le quai, le pont sur le fossé et la porte de Nesle, de sorte que la sombre tour était restée sur la rive du fleuve isolée et morne comme une pécheresse qui fait pénitence.

Mais le séjour de Nesle était heureusement assez vaste pour que cette suppression n'y parût pas. L'hôtel était grand comme un village : une haute muraille, percée d'un large porche ogive et d'une petite porte de service, le défendait du côté du quai. On entrait d'abord dans une vaste cour tout entourée de murs ; cette seconde muraille qua-

drangulaire avait une porte à gauche et une porte au fond. Si l'on entrait, comme Ascanio venait de le faire, par la porte à gauche, on trouvait un charmant petit édifice dans le style gothique du quatorzième siècle : c'était le Petit-Nesle, qui avait au midi son jardin séparé. Si l'on passait au contraire par la porte du fond, on voyait à main droite le Grand-Nesle tout de pierres et flanqué de deux tourelles, avec ses toits aigus bordés de balustrades, sa façade anguleuse, ses hautes fenêtres, ses vitres coloriées et ses vingt girouettes criant au vent : il y avait là de quoi loger trois banquiers d'aujourd'hui.

Puis, si vous alliez toujours en avant, vous vous perdiez dans toutes sortes de jardins, et vous trouviez dans les jardins un jeu de paume, un jeu de bague, une fonderie, un arsenal; après quoi venaient les basses-cours, les bergeries, les étables et les écuries : il y avait là de quoi loger trois fermiers de nos jours.

Le tout, il faut le dire, était fort négligé, et partant en très mauvais état, Raimbault et ses deux aides suffisant à peine pour entretenir le jardin du Petit-Nesle, où Colombe cultivait des fleurs, et où dame Perrine plantait des choux. Mais le tout était vaste, bien éclairé, solidement bâti, et avec quelque peu de soin et de dépense, on en pouvait faire le plus magnifique atelier qui fût au monde.

Puis la chose eût-elle été infiniment moins convenable, qu'Ascanio n'en eût pas moins été ravi, le principal pour lui étant surtout de se rapprocher de Colombe.

Au reste, la visite fut courte : en un tour de main, l'agile jeune homme eut tout vu, tout parcouru, tout apprécié. Ce que voyant dame Perrine, qui avait essayé vainement de le suivre, elle lui avait donné tout bonnement le

trousseau de clefs, qu'à la fin de son investigation il lui rendit fidèlement.

— Et maintenant, dame Perrine, dit Ascanio, me voici à vos ordres.

— Eh bien ! rentrons donc un instant au Petit-Nesle, jeune homme, puisque vous pensez comme moi que la chose est convenable.

— Comment donc ! ce serait de la plus grande impolitesse que d'agir autrement.

— Mais, motus avec Colombe sur le sujet de votre visite.

— Oh ! mon Dieu ! de quoi vais-je lui parler alors ! s'écria Ascanio.

— Vous voilà bien embarrassé, beau jouvenceau ! ne m'avez-vous pas dit que vous étiez orfèvre ?

— Sans doute.

— Eh bien ! parlez-lui bijoux ; c'est une conversation qui réjouit toujours le cœur de la plus sage. On est fille d'Ève ou on ne l'est pas, et si l'on est fille d'Ève, on aime ce qui brille. D'ailleurs, elle a si peu de distraction dans sa retraite, pauvre enfant ! que c'est une bénédiction de la récréer quelque peu. Il est vrai que la récréation qui conviendrait à son âge serait un bon mariage. Aussi, maître Robert ne vient pas une seule fois au logis que je ne lui glisse dans le tuyau de l'oreille : — Mariez-la donc, cette pauvre petite, mariez-la donc.

Et sans s'apercevoir de ce que l'aveu de cette familiarité pouvait laisser planer de conjectures sur sa position chez messire le prévôt, dame Perrine reprit le chemin du Petit-Nesle et rentra suivie d'Ascanio dans la salle où elle avait laissé Colombe.

Colombe était encore pensive et rêveuse, et dans la

même attitude où nous l'avons laissée. Seulement, vingt fois peut-être sa tête s'était relevée et son regard s'était fixé sur la porte par laquelle était sorti le beau jeune homme, de sorte que quelqu'un qui eût suivi ces regards répétés aurait pu croire qu'elle l'attendait. Cependant, à peine vit-elle la porte tourner sur ses gonds, que Colombe se remit au travail avec tant d'empressement, que ni dame Perrine ni Ascanio ne purent se douter que son travail eût été interrompu.

Comment avait-elle deviné que le jeune homme suivait la duègne, c'est ce que le magnétisme aurait pu seul expliquer, si le magnétisme eût été inventé à cette époque.

— Je vous ramène notre donneur d'eau bénite, ma chère Colombe, car c'est lui en personne, et je l'avais bien reconnu. J'allais le reconduire par la porte du Grand-Nesle, lorsqu'il m'a fait observer qu'il n'avait pas pris congé de vous. La chose était vraie, car vous ne vous êtes pas dit un seul pauvre petit mot tout à l'heure. Vous n'êtes pourtant muets ni l'un ni l'autre, Dieu merci!

— Dame Perrine... interrompit Colombe toute troublée.

— Eh bien! quoi? il ne faut pas rougir comme cela. Monsieur Ascanio est un honnête jeune homme comme vous êtes une sage demoiselle. D'ailleurs c'est, à ce qu'il paraît, un bon artiste en bijoux, pierres précieuses et affiquets qui sont ordinairement du goût des jolies filles. Il viendra vous en montrer, mon enfant, si cela vous plaît.

— Je n'ai besoin de rien, murmura Colombe.

— A cette heure c'est possible; mais il faut espérer que vous ne mourrez pas en recluse dans cette maudite retraite. Nous avons seize ans, Colombe, et le jour viendra

où vous serez une belle fiancée à laquelle on donnera toutes sortes de bijoux ; puis une grande dame à laquelle il faudra toutes sortes de parures. Eh bien ! autant donner la préférence à celles de ce jeune homme qu'à celles de quelque autre artiste qui ne le vaudra sûrement pas.

Colombe était au supplice. Ascanio, que les prévisions de dame Perrine ne réjouissaient que médiocrement, s'en aperçut et vint au secours de la pauvre enfant, pour laquelle une conversation directe était mille fois moins embarrassante que ce monologue par interprète.

— Oh ! mademoiselle, dit-il, ne me refusez point cette grâce de vous apporter quelques-uns de mes ouvrages ; il me semble maintenant que c'est pour vous que je les ai faits, et qu'en les faisant je songeais à vous. — Oh ! oui, croyez-le bien, car nous autres artistes en bijoux, nous mêlons parfois à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, nos propres pensées. Dans ces diadèmes qui couronnent vos têtes, dans ces bracelets qui étreignent vos bras, dans ces colliers qui caressent vos épaules, dans ces fleurs, dans ces oiseaux, dans ces anges, dans ces chimères, que nous faisons balbutier à vos oreilles, nous mettons parfois de respectueuses adorations.

Et il faut bien le dire, en notre qualité d'historien, à ces douces paroles le cœur de Colombe se dilatait, car Ascanio, si longtemps muet, parlait enfin et parlait comme elle rêvait qu'il devait parler, car, sans lever les yeux, la jeune fille sentait le rayon ardent de ses yeux fixé sur elle, et il n'y avait pas jusqu'à l'accent étranger de cette voix qui ne prêtât un charme singulier à ces paroles nouvelles et inconnues pour Colombe, un accent profond et irrésistible

à cette langue facile et harmonieuse de l'amour que les jeunes filles comprennent avant de la parler.

— Je sais bien, continuait Ascanio, les regards toujours fixés sur Colombe, je sais bien que nous n'ajoutons rien à votre beauté. On ne rend pas Dieu plus riche parce qu'on pare son autel. Mais au moins nous entourons votre grâce de tout ce qui est suave et beau comme elle, et lorsque, pauvres et humbles ouvriers d'enchantemens et d'éclat, nous vous voyons du fond de notre ombre passer dans votre lumière, nous nous consolons d'être si fort au-dessous de vous en pensant que notre art vous élève encore.

— Oh ! monsieur, répondit Colombe toute troublée, vos belles choses me seront probablement toujours étrangères, ou du moins inutiles ; je vis dans l'isolement et l'obscurité, et loin que cet isolement et cette obscurité me pèsent, j'avoue que je les aime, j'avoue que je voudrais y demeurer toujours, et cependant j'avoue encore que je voudrais bien voir vos parures, non pas pour moi, mais pour elles ; non pas pour les mettre, mais pour les admirer.

Et tremblante d'en avoir déjà trop dit et peut-être d'en dire plus encore, Colombe, en achevant ces mots, salua et sortit avec une telle rapidité, qu'aux yeux d'un homme plus savant en pareille matière, cette sortie eût pu tout bonnement passer pour une fuite.

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit dame Perrine, la voilà qui se réconcilie un peu avec la coquetterie. Il est vrai de dire que vous parlez comme un livre, jeune homme. Oui, vraiment, il faut croire que dans votre pays on a des secrets pour charmer les gens ; la preuve, c'est que vous m'avez mise dans vos intérêts tout de suite, moi qui vous parle, et d'honneur ! je souhaite que messire le prévôt ne

vous fasse pas un trop mauvais parti. Allons, au revoir, jeune homme, et dites à votre maître de prendre garde à lui. Prévenez-le que messire d'Estourville est dur en diable et fort puissant en cour. Ainsi donc, si votre maître voulait m'en croire, il renoncerait à se loger au Grand-Nesle, et surtout à le prendre de force. Quant à vous, nous vous reverrons, n'est-ce pas? Mais surtout ne croyez pas Colombe : elle est du seul bien de défunte sa mère plus riche qu'il ne faut pour se passer des fantaisies vingt fois plus coûteuses que celles que vous lui offrez. Puis, écoutez-moi, apportez aussi quelques objets plus simples : elle pensera peut-être à me faire un petit présent. On n'est pas encore, Dieu merci ! d'âge à se refuser toute coquetterie. Vous entendez, n'est-ce pas?

Et jugeant qu'il était nécessaire, pour être mieux comprise, d'ajouter le geste aux paroles, dame Perrine appuya sa main sur le bras du jeune homme. Ascanio tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut. En effet, il lui semblait que tout cela était un rêve. Il ne comprenait pas qu'il fût chez Colombe, et il doutait que cette blanche apparition, dont la voix mélodieuse murmurait encore à son oreille, dont la forme légère venait de glisser devant ses yeux, fût bien réellement celle-là pour un regard de laquelle, la veille et le matin encore, il eût donné sa vie.

Aussi, plein de son bonheur présent et de son espoir à venir, promit-il à dame Perrine tout ce qu'elle voulut, sans même écouter ce qu'elle lui demandait. Que lui importait! N'était-il pas prêt à donner tout ce qu'il possédait pour revoir Colombe?

Puis, songeant lui-même qu'une plus longue visite se-

rait inconvenante, il prit congé de dame Perrine en lui promettant de revenir le lendemain.

En sortant du Petit-Nesle, Ascanio se trouva presque nez à nez avec deux hommes qui allaient y entrer. A la manière dont l'un de ces deux hommes le regarda, encore plus qu'à son costume, il reconnut que ce devait être le prévôt.

Bientôt ses soupçons furent changés en certitude lorsqu'il vit ces deux hommes frapper à la même porte par laquelle il venait de sortir : il eut alors le regret de n'être point parti plus tôt, car qui pouvait dire si son imprudence n'allait pas retomber sur Colombe.

Pour ôter tout caractère d'importance à sa visite, en supposant que le prévôt y eût fait attention, Ascanio s'éloigna sans même retourner la tête vers ce petit coin du monde qui était le seul dont en ce moment il eût voulu être le roi.

En rentrant à l'atelier, il trouva Benvenuto fort préoccupé. — Cet homme qui les avait arrêtés dans la rue était le Primatice, et il accourait en bon confrère prévenir Cellini que, pendant cette visite qu'était venue lui faire le matin François Ier, l'imprudent artiste avait trouvé moyen de se faire de madame la duchesse d'Étampes une ennemie mortelle.

VII.

UN FIANCÉ ET UN AMI.

Un des deux hommes qui entraient à l'hôtel de Nesle comme Ascanio en sortait était bien effectivement messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris. Quant à l'autre, nous allons dans un instant savoir qui il était.

Aussi, cinq minutes après le départ d'Ascanio, et comme Colombe, restée debout et l'oreille attentive dans sa chambre, où elle s'était réfugiée, était encore toute songeuse, dame Perrine entra précipitamment annonçant à la jeune fille que son père était l'attendant dans la chambre à côté.

— Mon père! s'écria Colombe effrayée. Puis elle ajouta tout bas : —Mon Dieu! mon Dieu! l'aurait-il rencontré?

— Oui, votre père, ma chère enfant, reprit dame Perrine, répondant à la seule partie de la phrase qu'elle eût entendue, et avec lui un autre vieux seigneur que je ne connais pas.

— Un autre vieux seigneur! dit Colombe frissonnant d'instinct. Mon Dieu! dame Perrine, qu'est-ce que cela signifie? C'est la première fois depuis deux ou trois ans peut-être que mon père ne vient pas seul.

Cependant, comme malgré la crainte de la jeune fille il lui fallait obéir, attendu qu'elle connaissait le caractère impatient de son père, elle rappela tout son courage et rentra dans la chambre qu'elle venait de quitter, le sourire sur les lèvres ; car, malgré cette crainte qu'elle éprouvait pour la première fois et dont elle ne se rendait pas compte, elle aimait messire d'Estourville d'un amour véritablement filial, et, malgré le peu d'expansivité du prévôt vis-à-vis d'elle, les jours où il visitait l'hôtel de Nesle étaient, parmi ces jours tristes et uniformes, marqués comme des jours de fête.

Colombe s'avançait, tendant les bras, entr'ouvrant la bouche, mais le prévôt ne lui donna le temps ni de l'embrasser, ni de parler. Seulement, la prenant par la main et l'amenant devant l'étranger, qui se tenait appuyé contre la grande cheminée remplie de fleurs :

— Cher ami, lui dit-il, je te présente ma fille. Puis, adressant la parole à sa fille : — Colombe, ajouta-t-il, voilà le comte d'Orbec, trésorier du roi, et votre futur époux.

Colombe jeta un faible cri, qu'étouffa aussitôt le sentiment des convenances ; mais, sentant ses genoux faiblir, elle s'appuya au dossier d'une chaise.

En effet, pour comprendre, surtout dans la disposition d'esprit où se trouvait Colombe, tout ce qu'avait de terrible cette présentation inattendue, il faudrait savoir ce qu'était le comte d'Orbec.

Certes, messire Robert d'Estourville, le père de Colombe, n'était pas beau; il y avait dans ses épais sourcils, qu'il fronçait au moindre obstacle physique ou moral qu'il rencontrait, un air de dureté, et dans toute sa personne trapue quelque chose de lourd et de gauche qui prévenait

médiocrement en sa faveur ; mais auprès du comte d'Orbec, il semblait saint Michel Archange près du dragon. Du moins la tête carrée, les traits fortement accentués du prévôt annonçaient la résolution et la force, tandis que ses petits yeux de lynx, gris et vifs, indiquaient l'intelligence ; mais le comte d'Orbec, grêle, sec et maigre, avec ses longs bras d'araignée, sa petite voix de moustique et sa lenteur de limaçon, était non-seulement laid, mais hideux : une laideur à la fois bête et méchante. Sa tête, qu'il tenait courbée et penchée sur l'épaule, avait un sourire vil et un regard traître.

Aussi à l'aspect de cette affreuse créature qu'on lui présentait pour époux, quand son cœur, sa pensée et ses yeux étaient pleins encore du beau jeune homme qui sortait de cette même chambre, Colombe, comme nous l'avons dit, n'avait pu que réprimer son premier cri, mais sa force s'était arrêtée là, et elle était demeurée pâle et glacée, regardant seulement son père avec épouvante.

— Je te demande pardon, cher ami, continua le prévôt, de l'embarras de Colombe ; d'abord c'est une petite sauvage qui n'est pas sortie d'ici depuis deux ans, l'air du temps n'étant pas très bon, comme tu le sais, pour les jolies filles ; puis, à vrai dire, j'ai eu le tort de ne point la prévenir de nos projets, ce qui d'ailleurs était inutile, vu que les choses que j'ai arrêtées n'ont besoin, pour être mises à exécution, de l'approbation de personne ; enfin, elle ne sait pas qui tu es, et qu'avec ton nom, tes grandes richesses et la faveur de madame d'Etampes, tu es en position d'arriver à tout, mais en y réfléchissant, elle appréciera l'honneur que tu nous fais en consentant à allier ta vieille

illustration à notre jeune noblesse ; elle apprendra qu'amis depuis quarante ans...

— Assez, mon cher, assez, de grâce ! interrompit le comte ; puis s'adressant à Colombe avec cette assurance familière et insolente qui contrastait si bien avec la timidité du pauvre Ascanio : — Allons, allons, remettez-vous, mon enfant, lui dit-il, et rappelez sur vos joues ces jolies couleurs qui vous vont si bien. Eh mon Dieu ! je sais ce que c'est qu'une jeune fille, allez, et même qu'une jeune femme, car j'ai déjà été marié deux fois, ma petite. Voyons, il ne faut pas vous troubler comme cela ; je ne vous fais pas peur, j'espère, hein ? ajouta fatuitement le comte en se redressant et en passant ses mains sur ses maigres moustaches et sur sa mesquine royale ; aussi votre père a eu tort de me donner si brusquement ce titre de mari qu émeut toujours un peu un jeune cœur lorsqu'il l'entend pour la première fois ; mais vous vous y ferez, ma petite, et vous finirez par le prononcer vous-même avec cette jolie bouche que voilà. Eh bien ! eh bien ! vous pâlissez encore... Dieu me pardonne ! je crois qu'elle va s'évanouir.

Et d'Orbec étendit les bras pour soutenir Colombe, mais celle-ci se redressa en faisant un pas en arrière, comme si elle eût craint son toucher à l'égal de celui d'un serpent, et retrouvant la force de prononcer quelques mots :

— Pardon, monsieur, pardon, mon père, dit-elle en balbutiant ; pardon, ce n'est rien ; mais je croyais, j'espérais...

— Et qu'avez-vous cru, qu'avez-vous espéré ? Voyons, dites vite, répondit le prévôt en fixant sur sa fille ses petits yeux vifs et irrités.

— Que vous me permettriez de rester toujours auprès de vous, mon père, reprit Colombe. Depuis la mort de ma

pauvre mère, vous n'avez plus que mon affection, que mes soins, et j'avais pensé...

— Taisez-vous, Colombe, répondit impérativement le prévôt. Je ne suis pas encore assez vieux pour avoir besoin d'une garde ; et vous, vous êtes d'âge à vous établir.

— Eh bon Dieu ! dit d'Orbec se mêlant de nouveau à la conversation, acceptez-moi sans tant de façons, ma mie. Avec moi, vous serez aussi heureuse qu'on peut l'être, et plus d'une vous enviera, je vous jure. Je suis riche, mort-Dieu ! et je prétends que vous me fassiez honneur : vous irez à la cour, et vous irez avec des bijoux à rendre envieuse, je ne dirai pas la reine, mais madame d'Etampes elle-même.

Je ne sais quelles pensées se réveillèrent à ces derniers mots dans le cœur de Colombe, mais la rougeur reparu sur ses joues, et elle trouva moyen de répondre au comte, malgré le regard sévère dont le prévôt la menaçait.

— Je demanderai du moins à mon père, monseigneur, le temps de réfléchir à votre proposition.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria messire d'Estourville avec violence. Pas une heure, pas une minute. Vous êtes de ce moment la fiancée du comte, entendez-vous bien, et vous seriez sa femme dès ce soir si dans une heure il n'était forcé de partir pour sa comté de Normandie, et vous savez que mes volontés sont des ordres. Réfléchir ! sarpejeu ! d'Orbec, laissons cette mijaurée. A compter de ce moment elle est à toi, mon ami, et tu la réclameras quand tu voudras. Sur ce, allons visiter votre future demeure.

D'Orbec voulait demeurer pour ajouter encore un mot aux paroles qu'il avait déjà dites ; mais le prévôt passa son bras sous le sien et l'entraîna en marronnant ; il se contenta

donc de saluer Colombe avec son méchant sourire et sortit avec messire Robert.

Derrière eux et par la porte du fond, dame Perrine entra, elle avait entendu le prévôt élevant la voix, et elle accourait, devinant qu'il avait fait à sa fille quelques-unes de ses gronderies habituelles. Elle arriva à temps pour recevoir Colombe dans ses bras.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la pauvre enfant en portant sa main sur ses yeux comme pour ne plus voir cet odieux d'Orbec, tout absent qu'il était. Oh ! mon Dieu ! cela devait-il donc finir ainsi ? Oh ! mes rêves dorés ! Oh ! mes espérances mélancoliques ! tout est donc perdu, évanoui, et il ne me reste plus qu'à mourir !

Il ne faut pas demander si une pareille exclamation, jointe à la faiblesse et à la pâleur de Colombe, effrayèrent dame Perrine, et tout en l'effrayant éveillèrent sa curiosité. Or, comme de son côté Colombe avait besoin de soulager son cœur, elle raconta à sa digne gouvernante, en pleurant les larmes les plus amères qu'elle eût encore versées, ce qui venait de se passer entre son père, le comte d'Orbec et elle. Dame Perrine convint que le fiancé n'était ni jeune, ni beau, mais comme, à son avis, le pire malheur qui pouvait arriver à une femme était de rester fille, elle soutint à Colombe que mieux valait à tout prendre avoir un mari vieux et laid, mais riche et puissant, que de n'en pas avoir du tout. Or, comme cette théorie révoltait le cœur de Colombe, la jeune fille se retira dans sa chambre, laissant dame Perrine, dont l'imagination était très vive, bâtir mille plans d'avenir à elle, pour le jour où elle s'élèverait de la place de gouvernante de mademoiselle Colombe au grade de dame de compagnie de la comtesse d'Orbec.

Pendant ce temps le prévôt et le comte commençaient à leur tour la visite du Grand-Nesle, que venaient de faire une heure auparavant dame Perrine et Ascanio.

Ce serait une étrange chose si les murs, qui à ce que l'on prétend ont des oreilles, avaient aussi des yeux et une langue, et racontaient à ceux qui entrent ce qu'ils ont vu et entendu de ceux qui sortent.

Mais comme les murs se taisaient et regardaient le prévôt et le trésorier en riant peut-être à la manière des murs, c'était le susdit trésorier qui parlait.

— Vraiment, disait-il tout en traversant la cour qui menait du Petit au Grand-Nesle, vraiment elle est fort bien, la petite ; c'est une femme comme il m'en faut une, mon cher d'Estourville, sage, ignorante et bien élevée. Le premier orage passé, le temps se remettra au beau fixe, croyez-moi. Je m'y connais ; toutes les petites filles rêvent un mari jeune, beau, spirituel et riche. Eh ! mon Dieu ! j'ai au moins la moitié des qualités qu'on exige de moi. Peu d'hommes peuvent en dire autant, c'est donc déjà beaucoup. Puis, passant de sa femme future à sa propriété à venir, et parlant avec le même accent grêle et convoiteur de l'une et de l'autre : C'est comme ce vieux Nesle, continua-t-il, c'est sur mon honneur ! un magnifique séjour, et je t'en fais mon compliment. Nous serons là à merveille, ma femme, moi et toute ma trésorerie. Voilà pour notre habitation personnelle, voilà pour mes bureaux, voilà pour la valetaille. Seulement, tout cela est un peu bien dégradé. Mais avec quelques dépenses que nous trouverons moyen de faire payer à Sa Majesté, nous en tirerons un excellent parti. A propos, d'Estourville, es-tu bien sûr de conserver cette pro-

priété-là? Tu devrais faire régulariser ton titre : autant que je me rappelle, le roi ne te l'a pas donnée, après tout.

— Il ne me l'a pas donnée, c'est vrai, reprit en riant le prévôt, mais il me l'a laissé prendre, et c'est à peu près tout comme.

— Oui, mais si quelqu'autre te jouait le tour de lui faire cette demande en règle?

— Oh! celui-là serait mal reçu, je t'en réponds, à venir faire valoir son titre, et sûr comme je le suis de l'appui de madame d'Etampes et du tien, je le ferais grandement repentir de ses prétentions. Non, va, je suis tranquille, et l'hôtel de Nesle m'appartient, aussi vrai, cher ami, que ma fille Colombe est à toi ; pars donc tranquille et reviens vite.

Comme le prévôt disait ces paroles, de la véracité desquelles ni lui ni son interlocuteur n'avaient aucun motif de douter, un troisième personnage, conduit par le jardinier Raimbault, parut sur le seuil de la porte qui donnait de la cour quadrangulaire dans les jardins du Grand-Nesle. C'était le vicomte de Marmagne.

Celui-là était aussi un prétendant de Colombe, mais un prétendant malheureux. C'était un grand bélître d'un blond ardent avec des couleurs roses, suffisant, insolent, bavard, plein de prétentions auprès des femmes, auxquelles il servait souvent de manteau pour cacher leurs véritables amours, plein d'orgueil de sa position de secrétaire du roi, laquelle position lui permettait d'approcher de Sa Majesté à la manière dont l'approchaient ses lévriers, ses perroquets, et ses singes. Aussi le prévôt ne s'était-il pas trompé à cette faveur apparente et à cette familiarité superficielle dont il jouissait près de Sa Majesté, faveur et familiarité qu'il ne

devait, assurait-on, qu'à l'extension peu morale qu'il donnait à sa charge. D'ailleurs, le vicomte de Marmagne avait depuis longtemps mangé tout son patrimoine, et n'avait pas d'autre fortune que les libéralités de François Ier. Or ces libéralités pouvaient tarir d'un jour à l'autre, et messire Robert d'Estourville n'était pas si fou que de se fier dans les choses de cette importance aux caprices d'un roi fort sujet aux caprices. Il avait donc tout doucement repoussé la demande du vicomte de Marmagne, en lui avouant confidentiellement et sous le sceau du secret que la main de sa fille était déjà depuis longtemps engagée à un autre. Grâce à cette confidence, qui motivait le refus du prévôt, le vicomte de Marmagne et sire Robert d'Estourville étaient restés en apparence les meilleurs amis du monde, quoique depuis ce temps le vicomte détestât le prévôt et que de son côté le prévôt se défiât du vicomte, lequel sous son air affable et souriant n'avait pu cacher sa rancune à un homme aussi habitué que l'était messire Robert à lire dans l'ombre des cours et dans l'obscurité des cœurs. Chaque fois qu'il voyait paraître le vicomte, le prévôt s'attendait donc, sous son air affable et prévenant, à recevoir un porteur de mauvaises nouvelles, lesquelles il avait l'habitude de débiter les larmes aux yeux et avec cette douleur feinte et calculée qui exprime goutte à goutte le poison sur une plaie.

Quant au comte d'Orbec, le vicomte de Marmagne avait à peu près rompu avec lui : c'était même une de ces rares inimitiés de cour visibles à l'œil nu. D'Orbec méprisait Marmagne, parce que Marmagne n'avait pas de fortune et ne pouvait tenir un rang. Marmagne méprisait d'Orbec, parce que d'Orbec était vieux et avait par conséquent per-

du le privilége de plaire aux femmes; enfin tous deux se haïssaient, parce que toutes les fois qu'ils s'étaient trouvés sur le même chemin, l'un avait enlevé quelque chose à l'autre.

Aussi, dès qu'ils s'aperçurent, les deux courtisans se saluèrent avec ce sourire sardonique et froid qu'on ne rencontre que dans les antichambres de palais, et qui veut dire : — Ah ! si nous n'étions pas deux lâches, comme il y a déjà longtemps que l'un de nous ne vivrait plus!

Néanmoins, comme il est du devoir d'un historien de dire le bien comme le mal, il est juste d'avouer qu'ils s'en tinrent à ce salut et à ce sourire, et que, sans avoir échangé une seule parole avec le vicomte de Marmagne, le comte d'Orbec, reconduit par le prévôt, sortit immédiatement par la même porte qui venait de donner entrée à son ennemi.

Hâtons-nous d'ajouter néanmoins que malgré la haine qui les séparait, ces deux hommes, le cas échéant, étaient prêts à se réunir momentanément pour nuire à un troisième.

Le comte d'Orbec sorti, le prévôt se trouva seul avec son ami le vicomte de Marmagne.

Il s'avança vers lui avec un visage gai, celui-ci l'attendit avec un visage triste.

— Eh bien ! mon cher prévôt, lui dit Marmagne, rompant le premier le silence, vous avez l'air bien joyeux.

— Et vous, mon cher Marmagne, répondit le prévôt, vous avez l'air bien triste.

— C'est que vous le savez, mon pauvre d'Estourville, les malheurs de mes amis m'affligent tout autant que les miens.

— Oui, oui, je connais votre cœur, dit le prévôt.

— Et quand je vous ai vu si joyeux, avec votre futur gendre, le comte d'Orbec, car le mariage de votre fille avec lui n'est plus un secret, et je vous en félicite, mon cher d'Estourville...

— Vous savez que je vous avais dit depuis longtemps que la main de Colombe était promise, mon cher Marmagne.

— Oui, je ne sais vraiment comment vous consentez à vous séparer d'une si charmante enfant.

— Oh! je ne m'en sépare pas, reprit maître Robert. Mon gendre, le comte d'Orbec, fera passer la Seine à toute sa trésorerie, et viendra habiter le Grand-Nesle, tandis que moi, dans mes momens perdus, j'habiterai le Petit.

— Pauvre ami! dit Marmagne en secouant la tête d'un air profondément peiné, en appuyant une de ses mains sur le bras du prévôt, et en portant l'autre à ses yeux pour essuyer une larme qui n'existait pas.

— Comment, pauvre ami, dit messire Robert. Ah çà! qu'avez-vous donc encore à m'annoncer?

— Suis-je donc le premier à vous annoncer cette fâcheuse nouvelle?

— Laquelle? voyons, parlez!

— Vous le savez, mon cher prévôt, il faut être philosophe en ce monde, et il y a un vieux proverbe que notre pauvre race humaine devrait avoir sans cesse à la bouche, car il renferme à lui seul toute la sagesse des nations.

— Et quel est ce proverbe? Achevez.

— L'homme propose, mon cher ami, l'homme propose et Dieu dispose.

— Et quelle chose ai-je proposée dont Dieu disposera? voyons, achevez et finissons-en.

— Vous avez destiné l'hôtel du Vieux-Nesle à votre gendre et à votre fille ?

— Sans doute ; et ils y seront installés j'espère avant trois mois.

— Détrompez-vous, mon cher prévôt, détrompez-vous ; l'hôtel de Nesle, à cette heure, n'est plus votre propriété. Excusez-moi de vous causer ce chagrin ; mais j'ai pensé que mieux valait, avec le caractère un peu vif que je vous connais, que vous apprissiez cette nouvelle de la bouche d'un ami, qui mettra à vous l'apprendre tous les ménagemens convenables, que de la tenir de la bouche de quelque malotru qui, enchanté de votre malheur, vous l'aurait jetée brutalement à la face. Hélas ! non, mon ami, le Grand-Nesle n'est plus à vous.

— Et qui me l'a donc repris ?

— Sa Majesté.

— Sa Majesté !

— Elle-même, vous voyez donc bien que le malheur est irréparable.

— Et quand cela ?

— Ce matin. Si je n'avais pas été retenu par mon service au Louvre, vous en eussiez été prévenu plus tôt.

— On vous aura trompé, Marmagne, c'est quelque faux bruit que mes ennemis se plaisent à répandre, et dont vous vous êtes fait prématurément l'écho.

— Je voudrais pour bien des choses que cela fût ainsi, mais malheureusement on ne m'a pas dit, j'ai entendu.

— Vous avez entendu, quoi ?

— J'ai entendu le roi de sa propre bouche donnant le Vieux-Nesle à un autre.

— Et quel est cet autre ?

— Un aventurier italien, un certain orfévre que vous connaissez peut-être de nom, un intrigant qui s'appelle Benvenuto Cellini, qui arrive de Florence depuis deux mois, dont le roi s'est coiffé je ne sais pourquoi, et qu'il a été aujourd'hui visiter avec toute sa cour dans l'hôtel du cardinal de Ferrare, où ce prétendu artiste a établi sa boutique.

— Et vous étiez là, dites-vous, vicomte, quand le roi a fait donation du Grand-Nesle à ce misérable ?

— J'y étais, répondit de Marmagne en prononçant ces deux mots lettre à lettre et en les accentuant avec lenteur et volupté.

— Ah ! ah ! fit le prévôt, eh bien ! je l'attends, votre aventurier, qu'il vienne prendre le présent royal !

— Comment vous auriez l'intention de faire résistance ?

— Sans doute.

— A un ordre du roi ?

— A un ordre de Dieu, à un ordre du diable ; à tous les ordres enfin qui auront la prétention de me faire sortir d'ici.

— Prenez garde, prenez garde, prévôt, reprit le vicomte de Marmagne, outre la colère du roi à laquelle vous vous exposez, ce Benvenuto Cellini est par lui-même plus à craindre que vous ne pensez.

— Savez-vous qui je suis, vicomte ?

— D'abord, il a toute la faveur de Sa Majesté, — pour le moment c'est vrai, — mais il l'a.

— Savez-vous que moi, prévôt de Paris, je représente Sa Majesté au Châtelet, que j'y siége sous un dais, en habit court, en manteau à collet, l'épée au côté, le chapeau

orné de plumes sur la tête, et tenant à la main un bâton de commandement en velours bleu !

— Ensuite je vous dirai que ce maudit Italien accepte volontiers la lutte de puissance à puissance, avec toutes sortes de princes, de cardinaux et de papes.

— Savez-vous que j'ai un sceau particulier qui fait l'authenticité des actes ?

— On ajoute que ce damné spadassin blesse et tue sans scrupule tous ceux qui lui font obstacle.

— Ignorez-vous qu'une garde de vingt-quatre sergens d'armes est jour et nuit à mes ordres ?

— On dit qu'il a été frapper un orfévre auquel il en voulait au milieu d'un bataillon de soixante hommes.

— Vous oubliez que l'hôtel de Nesle est fortifié, qu'il a créneaux aux murs et machecoulis au-dessus de portes, sans compter le fort de la ville qui d'un côté le rend imprenable.

— On assure qu'il s'entend aux siéges comme Bayard, ou Antonio de Leyra.

— C'est ce que nous verrons.

— J'en ai peur.

— Et moi j'attends.

— Tenez, voulez-vous que je vous donne un conseil, mon cher ami ?

— Donnez, pourvu qu'il soit court.

— N'essayez pas de lutter avec plus fort que vous.

— Avec plus fort que moi, un méchant ouvrier d'Italie ! Vicomte, vous m'exaspérez.

— C'est que d'honneur ! vous pourriez vous en repentir. Je vous parle à bon escient.

— Vicomte, vous me mettez hors des gonds.

— Songez que cet homme a le roi pour lui.

— Eh bien ! moi, j'ai madame d'Etampes.

— Sa Majesté pourra trouver mauvais qu'on résiste à sa volonté.

— Je l'ai fait déjà, monsieur, et avec succès encore.

— Oui, je le sais, dans l'affaire du péage du pont de Mantes. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais on ne risque rien, ou du moins pas grand'chose, de résister à un roi qui est faible et bon, tandis qu'on risque tout en entrant en lutte contre un homme fort et terrible comme l'est Benvenuto Cellini.

— Ventre Mahom ! vicomte, vous voulez donc me rendre fou !

— Au contraire, je veux vous rendre sage.

— Assez, vicomte, assez ; ah ! le manant, je vous le jure, me paiera cher le moment que votre amitié vient de me faire passer.

— Dieu le veuille ! prévôt, Dieu le veuille !

— C'est bien, c'est bien. Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Non, non, je ne crois pas, fit le vicomte comme s'il cherchait quelque nouvelle qui pût faire pendant à la première.

— Eh bien ! adieu, alors ! s'écria le prévôt.

— Adieu ! mon pauvre ami !

— Adieu !

— Je vous aurai averti, du moins.

— Adieu !

— Je n'aurai rien à me reprocher, et cela me console.

— Adieu ! adieu !

— Bonne chance ! Mais je dois vous dire qu'en vous faisant ce souhait, je doute de le voir s'accomplir.

— Adieu ! adieu ! adieu !

— Adieu !

Et le vicomte de Marmagne, le cœur gonflé de soupirs, le visage bouleversé de douleur, après avoir serré la main du prévôt comme s'il prenait pour toujours congé de lui, s'éloigna en levant les bras au ciel.

Le prévôt le suivit, et ferma lui-même derrière lui la porte de la rue.

On comprend que cette conversation amicale avait singulièrement irrité le sang et remué la bile de messire d'Estourville. Aussi cherchait-il sur qui il pourrait faire passer sa mauvaise humeur, lorsque tout à coup il se souvint de ce jeune homme qu'il avait vu sortir du Grand-Nesle au moment où il allait y entrer avec le comte d'Orbec. — Comme Raimbault était là, il n'eut pas loin à chercher celui qui devait lui donner des renseignemens sur cet inconnu, et faisant venir, d'un de ces gestes impératifs qui n'admettent pas de réplique, le jardinier vers lui, il lui demanda ce qu'il savait de ce jeune homme.

Le jardinier répondit que celui dont voulait parler son maître s'étant présenté au nom du roi pour visiter le Grand-Nesle, il n'avait rien cru devoir prendre sur lui, et l'avait conduit à dame Perrine, qui l'avait complaisamment mené partout.

Le prévôt s'élança dans le Petit-Nesle afin de demander une explication à la digne duègne ; mais malheureusement elle venait de sortir pour faire la provision de la semaine.

Restait Colombe, mais comme le prévôt ne pouvait même supposer qu'elle eût vu le jeune étranger après les dé-

fenses exorbitantes qu'il avait faites à dame Perrine à l'endroit des beaux garçons, il ne lui en parla même pas.

Puis, comme ses fonctions le rappelaient au Grand-Châtelet, il partit, ordonnant à Raimbault, sous peine de le chasser à l'instant même, de ne laisser entrer qui que ce fût et à quelque nom qu'on vînt, dans le Grand ni le Petit-Nesle, et surtout le misérable aventurier qui s'y était introduit.

Aussi, lorsqu'Ascanio se présenta le lendemain avec ses bijoux comme l'y avait invité dame Perrine, Raimbault se contenta-t-il d'ouvrir un petit vasistas, et de lui dire à travers les barreaux que l'hôtel de Nesle était fermé pour tout le monde et particulièrement pour lui.

Ascanio, comme on le pense bien, se retira désespéré; mais il faut le dire, il n'accusa pas un instant Colombe de cet étrange accueil; la jeune fille n'avait levé qu'un regard, n'avait laissé tomber qu'une phrase, mais il y avait dans ce regard tant de modeste amour, et dans cette phrase tant d'amoureuse mélodie, que depuis la veille Ascanio avait comme une voix d'ange qui lui chantait dans le cœur.

Il pensa donc avec raison que comme il avait été vu de maître Robert d'Estourville, c'était le prévôt qui avait donné cette terrible consigne dont il était la victime.

VIII.

PRÉPARATIFS D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE.

A peine Ascanio était-il rentré à l'hôtel et avait-il rendu compte à Benvenuto de la partie de son excursion qui avait rapport à la topographie de l'hôtel de Nesle, que celui-ci, voyant que le séjour lui convenait en tout point, s'était empressé de se rendre chez le premier secrétaire des finances du roi, le seigneur de Neufville, pour lui demander acte de la donation royale. Le seigneur de Neufville avait demandé jusqu'au lendemain pour s'assurer de la réalité des prétentions de maître Benvenuto, et quoique celui-ci eût trouvé assez impertinent qu'on ne le crût pas sur parole, il avait compris la légalité de cette demande, et il s'y était rendu, mais décidé pour le lendemain à ne pas faire grâce au seigneur de Neufville d'une demi-heure.

Aussi le lendemain se présenta-t-il à la minute. Il fut introduit aussitôt, ce qui lui parut de bon augure.

— Eh bien ! monseigneur, dit Benvenuto, l'Italien est-il un menteur ou vous a-t-il dit la vérité ?

— La vérité tout entière, mon cher ami.

— C'est bien heureux.

— Et le roi m'a ordonné de vous remettre l'acte de donation en bonne forme.

— Il sera le bien reçu.

— Cependant... continua en hésitant le secrétaire des finances.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? Voyons.

— Cependant, si vous me permettiez de vous donner un bon conseil...

— Un bon conseil ! diable ! c'est chose rare, monsieur le secrétaire ; donnez, donnez.

— Eh bien ! ce serait de chercher pour votre atelier un autre emplacement que celui du Grand-Nesle.

— Vraiment ! répondit Benvenuto d'un air goguenard, vous croyez que celui-là n'est point convenable ?

— Si fait ! et la vérité m'oblige même à dire que vous auriez grand'peine à en trouver un meilleur.

— Eh bien ! alors qu'y a-t-il ?

— C'est que celui-là appartient à un trop haut personnage pour que vous vous frottiez impunément à lui.

— J'appartiens moi-même au noble roi de France, répondit Cellini, et je ne reculerai jamais tant que j'agirai en son nom.

— Oui, mais dans notre pays, maître Benvenuto, tout seigneur est roi chez lui, et en essayant de chasser le prévôt de la maison qu'il occupe, vous courez risque de la vie.

— Tôt ou tard il faut mourir, répondit sentencieusement Cellini.

— Ainsi, vous êtes décidé...

— A tuer le diable avant que le diable me tue. Rapportez-vous-en à moi pour cela, seigneur secrétaire. Donc, que M. le prévôt se tienne bien, ainsi que tous ceux qui tenteront de s'opposer aux volontés du roi, quand ce sera

surtout maître Benvenuto Cellini qui sera chargé de faire exécuter ses volontés.

Sur ce, messire Nicolas de Neufville avait fait trêve à ses observations philanthropiques, puis il avait prétexté toute sorte de formalités à remplir avant de délivrer l'acte ; mais Benvenuto s'était assis tranquillement, déclarant qu'il ne quitterait pas la place que l'acte ne lui fût délivré, et que, s'il fallait coucher là, il était décidé et y coucherait, ayant prévu le cas et ayant eu le soin de prévenir chez lui qu'il ne rentrerait peut-être pas.

Ce que voyant messire Nicolas de Neufville, il en avait pris son parti, au risque de ce qui pouvait en arriver, et avait délivré à Benvenuto Cellini l'acte de donation, en prévenant toutefois messire Robert d'Estourville de ce qu'il venait d'être forcé de faire, moitié par la volonté du roi, moitié par la persistance de l'orfévre.

Quant à Benvenuto Cellini, il était rentré chez lui sans rien dire à personne de ce qu'il venait de faire, avait enfermé sa donation dans l'armoire où il enfermait ses pierres précieuses, et s'était remis tranquillement à l'ouvrage.

Cette nouvelle, transmise au prévôt par le secrétaire des finances, prouvait à messire Robert que Benvenuto, comme le lui avait dit le vicomte de Marmagne, tenait à son projet de s'emparer de gré ou de force de l'hôtel de Nesle. Le prévôt se mit donc sur ses gardes, fit venir ses vingt-quatre sergens d'armes, plaça des sentinelles sur les murailles, et n'alla plus au Châtelet que lorsqu'il y était absolument forcé par les devoirs de sa charge.

Les jours se passèrent cependant, et Cellini, tranquillement occupé de ses travaux commencés, ne risquait pas la moindre attaque. Mais le prévôt était convaincu que cette

tranquillité apparente n'était qu'une ruse et que son ennemi voulait lasser sa surveillance pour le prendre à l'improviste. Aussi messire Robert, l'œil toujours au guet, l'oreille toujours aux écoutes, l'esprit toujours tendu, ne sortant pas de ses idées belliqueuses, gagnait à cet état, qui n'était ni la paix ni la guerre, je ne sais quelle fièvre d'attente, quel vertige d'anxiété qui menaçait, si la situation se prolongeait, de le rendre fou comme le gouverneur du château Saint-Ange : il ne mangeait plus, ne dormait guère e maigrissait à vue d'œil.

De temps en temps il tirait tout à coup son épée et se mettait à espadonner contre un mur en criant :

— Mais qu'il vienne donc ! qu'il vienne donc, le scélérat ! qu'il vienne, je l'attends !

Benvenuto ne venait pas.

Aussi messire Robert d'Estourville avait des momens de calme, pendant lesquels il se persuadait à lui-même que l'orfévre avait eu la langue plus longue que l'épée, et qu'il n'oserait jamais exécuter ses damnables projets. Ce fut dans un de ces momens que Colombe, étant sortie par hasard de sa chambre, vit tous ces préparatifs de guerre et demanda à son père de quoi il s'agissait.

— Un drôle à châtier, voilà tout, avait répondu le prévôt.

Or, comme c'était l'état du prévôt de châtier, Colombe n'avait pas même demandé quel était le drôle dont on préparait le châtiment, trop préoccupée qu'elle était elle-même pour ne pas se contenter de cette simple explication.

En effet, d'un mot messire Robert avait fait un terrible changement dans la vie de sa fille : cette vie si douce, si

simple, si obscure et si retirée jusqu'alors, cette vie aux jours si calmes et aux nuits si tranquilles, ressemblait à un pauvre lac tout bouleversé par un ouragan. Parfois jusqu'alors elle avait vaguement senti que son âme était endormie et que son cœur était vide, mais elle pensait que cette tristesse lui venait de son isolement, mais elle attribuait cette viduité à ce que, tout enfant, elle avait perdu sa mère ; et voilà que tout à coup, dans son existence, dans sa pensée, voilà que dans son cœur et dans son âme tout se trouvait rempli, mais par la douleur.

Oh ! combien elle regrettait alors ce temps d'ignorance et de tranquillité pendant lequel la vulgaire mais vigilante amitié de dame Perrine suffisait presque à son bonheur, ce temps d'espérance et de foi où elle comptait sur l'avenir comme on compte sur un ami, ce temps de confiance filiale enfin où elle croyait à l'affection de son père. Hélas ! cet avenir maintenant, c'était l'odieux amour du comte d'Orbec ; la tendresse de son père, c'était de l'ambition déguisée en tendresse paternelle. Pourquoi, au lieu de se trouver l'unique héritière d'un noble nom et d'une grande fortune, n'était-elle pas née la fille de quelque obscur bourgeois de la cité, qui l'aurait bien soignée et bien chérie ? Elle eût pu alors rencontrer ce jeune artiste qui parlait avec tant d'émotion et tant de charme, ce bel Ascanio, qui semblait avoir tant de bonheur, tant d'amour à donner.

Mais quand les battemens de son cœur, quand la rougeur de ses joues avertissaient Colombe que l'image de l'étranger occupait depuis trop longtemps sa pensée, elle se condamnait à chasser ce doux rêve, et elle y réussissait en se mettant devant les yeux la désolante réalité : elle avait au reste, depuis que son père s'était ouvert de ses

projets de mariage avec elle, expressément defendu à dame Perrine de recevoir Ascanio, sous quelque prétexte que ce fût, la menaçant de tout dire à son père si elle désobéissait, et comme la gouvernante avait jugé à propos, de peur d'être accusée de complicité avec lui, de taire les projets hostiles du maître d'Ascanio, la pauvre Colombe se croyait bien défendue de ce côté-là.

Et que l'on n'aille pas croire cependant que la douce enfant que nous avons vue fût resignée à obéir en victime aux ordres de son père. Non, tout son être se révoltait à l'idée de son alliance avec cet homme pour lequel elle aurait eu de la haine si elle eût su ce que c'était que ce sentiment. Aussi roulait-elle sous son beau front pâle mille pensées étrangères jusqu'alors à son esprit, pensées de révolte et de rébellion qu'elle regardait presque aussitôt comme des crimes et dont elle demandait à genoux pardon à Dieu. Alors elle pensait à aller se jeter aux genoux de François Ier. Mais elle avait entendu raconter tout bas que dans une circonstance bien autrement terrible la même idée était venue à Diane de Poitiers, et qu'elle y avait laissé l'honneur. Madame d'Étampes pouvait aussi la protéger, la sauver si elle voulait. Mais le voudrait-elle? n'accueillerait-elle pas par un sourire les plaintes d'une enfant? Ce sourire de dédain et de raillerie, elle l'avait déjà vu sur les lèvres de son père quand elle l'avait supplié de la garder près de lui, et ce sourire lui avait fait un mal affreux.

Colombe n'avait donc plus que Dieu pour refuge; aussi se mettait-elle à son prie-Dieu cent fois par jour, conjurant le maître de toutes choses d'envoyer du secours à sa faiblesse avant la fin des trois mois qui la séparaient encore de son redoutable fiancé, ou, si tout secours humain était

impossible, de lui permettre au moins d'aller rejoindre sa mère.

Quant à Ascanio, son existence n'était pas moins troublée que l'existence de celle qu'il aimait. Vingt fois depuis le moment où Raimbault lui avait signifié l'ordre qui lui interdisait l'entrée de l'hôtel de Nesle, le matin avant que personne fût levé, le soir quand tout le monde dormait, il allait rêver autour de ces hautes murailles qui le séparaient de sa vie. Mais pas une seule fois, soit ostensiblement, soit furtivement, il n'avait essayé de pénétrer dans ce jardin défendu. Il y avait encore en lui ce respect virginal des premières années qui défend la femme qu'on aime contre l'amour même qu'elle aurait plus tard à redouter.

Mais cela n'empêchait pas Ascanio, tout en ciselant son or, tout en encadrant ses perles, tout en enchâssant ses diamans, de faire bien des rêves insensés, sans compter ceux qu'il faisait dans ses promenades du matin et du soir ou dans le sommeil agité de ses nuits. Or, ces rêves se portaient surtout sur le jour, tant redouté d'abord et tant désiré maintenant par lui, où Benvenuto devait se rendre maître de l'hôtel de Nesle, car Ascanio connaissait son maître, et toute cette apparente tranquillité était celle de volcan qui couve une éruption. Cette éruption, Cellini avait annoncé qu'elle aurait lieu le dimanche suivant; Ascanio ne faisait donc aucun doute que le dimanche suivant Cellini n'eût accompli son projet.

Mais ce projet, autant qu'il en avait pu juger dans ses courses autour du Séjour de Nesle, ne s'accomplirait pas sans obstacle, grâce à la garde continuelle qui se faisait sur ses murailles; Ascanio avait remarqué dans l'hôtel de Nesle tous les signes d'une place de guerre. S'il y avait at-

taque, il y aurait donc défense ; et comme la forteresse ne paraissait pas disposée à capituler, il était évident qu'on la prendrait d'assaut.

Or, c'était dans cet instant suprême que la chevalerie d'Ascanio devait trouver quelque occasion de se développer. Il y aurait combat, il y aurait brèche, il y aurait peut-être incendie. Oh ! c'était quelque chose de pareil qu'il lui fallait ! un incendie surtout ! un incendie qui mettait les jours de Colombe en danger ! Alors il se lançait à travers les escaliers tremblans, à travers les poutres brûlantes, à travers les murs enflammés. Il entendait sa voix appelant du secours ; il arrivait jusqu'à elle, l'enlevait mourante et presque évanouie dans ses bras, l'emportait à travers des abîmes de flammes, la pressant contre lui, sentant battre son cœur contre son cœur, respirant son haleine. Puis, à travers mille dangers, mille périls, il la déposait aux pieds de son père éperdu, qui alors en faisait la récompense de son courage et la donnait à celui qui l'avait sauvée. Ou bien, en fuyant sur quelque pont tremblant jeté au-dessus du feu, le pied lui glissait, et tous deux tombaient ensemble et mouraient embrassés, confondant leurs cœurs dans leur suprême soupir, dans un premier et dernier baiser. Et ce pis-aller n'était point encore à dédaigner pour un homme qui n'avait pas plus d'espoir que Ascanio ; car, après la félicité de vivre l'un pour l'autre, le plus grand bonheur est de mourir ensemble.

Tous nos héros passaient donc, comme on le voit, des jours et des nuits fort agités, à l'exception de Benvenuto Cellini, qui paraissait avoir complétement oublié ses projets hostiles sur l'hôtel de Nesle, et de Scozzone, qui les ignorait.

Cependant toute la semaine s'étant écoulée dans les différentes émotions que nous avons dites, et Benvenuto Cellini ayant consciencieusement travaillé pendant les sept jours qui la composent, et presque achevé le modèle en terre de son Jupiter, passa le samedi, vers les cinq heures du soir, sa cotte de mailles, boutonna son pourpoint par dessus, et ayant dit à Ascanio de l'accompagner, s'achemina vers l'hôtel de Nesle. Arrivé au pied des murailles, Cellini fit le tour de la place, examinant les côtés faibles et ruminant un plan de siége.

L'attaque devait offrir plus d'une difficulté, ainsi que l'avait dit le prévôt à son ami de Marmagne, ainsi que l'avait attesté Ascanio à son maître, ainsi enfin que Benvenuto pouvait le voir par lui-même. Le château de Nesle avait créneaux et machicoulis, double mur du côté de la grève, et de plus les fossés et les remparts de la ville du côté du Pré-aux-Clercs; c'était bien une de ces solides et imposantes maisons féodales qui pouvaient parfaitement se défendre par leur seule masse, pourvu que les portes en fussent solidement fermées, et repousser sans secours du dehors les tirelaines et les larroneurs, comme on les appelait à cette époque, et de plus, au besoin, les gens du roi. Au reste, il en était ainsi dans cette amusante époque, où l'on était le plus souvent forcé de se servir à soi-même de police et de guet.

Sa reconnaissance achevée, selon toutes les règles de la stratégie antique et moderne, pensant qu'il fallait sommer la place de se rendre avant de mettre le siége devant elle, il alla frapper à la petite porte de l'hôtel par laquelle déjà une fois Ascanio était entré. Pour lui comme pour Ascanio le vasistas s'ouvrit; mais cette fois, au lieu du pacifique

jardinier, ce fut un belliqueux hoqueton qui se présenta.

— Que voulez-vous? demanda le hoqueton à l'étranger qui venait de frapper à la porte de l'hôtel de Nesle.

— Prendre possession de l'hôtel, dont la propriété est concédée à moi, Benvenuto Cellini, répondit l'orfévre.

— C'est bon, attendez, répondit l'honnête sergent, et il s'empressa, selon l'ordre qu'il en avait reçu, d'aller avertir messire d'Estourville.

Au bout d'un moment, il revint accompagné du prévôt, qui, sans se montrer, retenant son haleine, se tint aux écoutes dans un coin, environné d'une partie de sa garnison, afin de mieux juger de la gravité du cas.

— Nous ne savons pas ce que vous voulez dire, répondit le hoqueton.

— Alors, dit Benvenuto Cellini, remettez ce parchemin à messire le prévôt : c'est la copie certifiée de l'acte de donation.

Et il passa le parchemin par le vasistas.

Le sergent disparut une seconde fois; mais comme cette fois il n'avait que la main à étendre pour remettre la copie au prévôt, le vasistas se rouvrit presque aussitôt.

— Voici la réponse, dit le sergent en faisant passer à travers la grille le parchemin en morceaux.

— C'est bon, reprit Cellini avec le plus grand calme. Au revoir.

Et enchanté de l'attention avec laquelle Ascanio avait suivi son examen de la place, et des observations judicieuses qu'avait émises le jeune homme sur le futur coup de main qu'on allait tenter, il rentra à l'atelier, affirmant à son élève qu'il eût fait un grand capitaine s'il n'eût été

destiné à devenir encore un plus grand artiste, ce qui, aux yeux de Cellini, valait infiniment mieux.

Le lendemain, le soleil se leva magnifique sur l'horizon : Benvenuto avait dès la veille prié les ouvriers de se rendre à l'atelier, bien que ce fût un dimanche, et aucun d'eux ne manqua à l'appel.

— Mes enfans, leur dit le maître, je vous ai engagés pour travailler en orfévrerie et non pour combattre, cela est certain. Mais depuis deux mois que nous sommes ensemble, nous nous connaissons déjà assez les uns les autres pour que, dans une grave nécessité, j'aie pu compter sur vous, comme vous pouvez tous et toujours compter sur moi. Vous savez ce dont il s'agit : nous sommes mal à l'aise ici, sans air et sans espace, et nous n'avons pas nos coudées franches pour entreprendre de grands ouvrages, ou même pour forger un peu vaillamment. Le roi, vous en avez été tous témoins, a bien voulu me donner un logement plus vaste et plus commode ; mais, vu que le temps lui manque pour s'occuper de ces menus détails, il m'a laissé le soin de m'y établir moi-même. Or, on ne veut pas me l'abandonner, ce logement si généreusement accordé par le roi ; il faut donc le prendre. Le prévôt de Paris, qui le retient contre l'ordre de Sa Majesté (il paraît que cela se fait dans ce pays-ci), ne sait pas à quel homme il a affaire : du moment où l'on me refuse, j'exige ; du moment où l'on me résiste, j'arrache. Etes-vous dans l'intention de m'aider ? Je ne vous cache point qu'il y aura péril à le faire : c'est une bataille à livrer, c'est une escalade à entreprendre et autres plaisirs peu innocens. Il n'y a rien à craindre de la police ni du guet, nous avons l'autorisation de Sa Majesté ; mais il peut y avoir mort d'homme, mes enfans.

Ainsi, que ceux qui veulent tourner ailleurs ne fassent pas de façons, que ceux qui veulent rester à la maison ne se gênent pas; je ne réclame que des cœurs résolus. Si vous me laissez seul avec Pagolo et Ascanio, ne vous inquiétez pas de la chose. Je ne sais pas comment je ferai; mais ce que je sais, c'est que je n'en aurai pas le démenti pour cela. Mais, sang du Christ! si vous me prêtez vos cœurs et vos bras, comme je l'espère, gare au prévôt et à la prévôté! Et maintenant que vous êtes édifiés à fond sur la chose, voyons, parlez, voulez-vous me suivre?

Il n'y eut qu'un cri.

— Partout, maître, partout où vous nous mènerez!

— Bravo, mes enfans! Alors vous êtes tous de la plaisanterie?

— Tous!

— En ce cas, rage et tempête! nous allons nous divertir! cria Benvenuto, qui se retrouvait enfin dans son élément; il y a assez longtemps que je me rouille. Dehors, dehors, les courages et les épées! Ah! Dieu merci! nous allons donc donner et recevoir quelques bonnes estocades! Voyons, mes chers enfans; voyons, mes braves amis, il faut s'armer, il faut convenir d'un plan, il faut préparer nos coups; qu'on s'apprête à bien s'escrimer, et vive la joie! Je vais vous donner tout ce que je possède d'armes offensives et défensives, outre celles qui sont pendues à la muraille, et où chacun peut choisir à volonté. Ah! c'est une bonne coulevrine qu'il nous faudrait, mais bah! voilà sa monnaie en arquebuses, en hacquebuttes, en piques, en épées et en poignards; et puis des cottes de mailles, des casques et des cuirasses. Allons! en hâte, en

hâte, habillons-nous pour le bal ; c'est le prévôt qui paiera les flûtes.

— Hourrah ! crièrent tous les compagnons.

Alors ce fut dans l'atelier un mouvement, un tumulte, un remue-ménage admirables à voir : la verve et l'entrain du maître animaient tous les cœurs et tous les visages. On essayait des cuirasses, on brandissait des épées, on tirait des poignards, on riait, on chantait, à croire qu'il s'agissait d'une mascarade ou d'une fête. Benvenuto allait, venait, courait, enseignant une botte à l'un, bouclant le ceinturon de l'autre, et sentant son sang courir libre et chaud dans ses veines comme s'il avait retrouvé sa véritable vie.

Quant aux ouvriers, c'étaient entre eux des plaisanteries à n'en plus finir qu'ils se jetaient sur leurs mines guerrières et leurs maladresses bourgeoises.

— Eh ! maître, regardez donc, criait l'un ; regardez donc Simon-le-Gaucher qui met son épée du même côté que nous ! A droite, donc ! à droite !

— Et Jehan, répondait Simon, qui tient sa hallebarde comme il tiendra sa crosse quand il sera évêque !

— Et Pagolo ! disait Jehan, qui met double cotte de mailles !

— Pourquoi pas ? répondait Pagolo : Hermann l'Allemand s'habille bien comme un chevalier du temps de l'empereur Barberousse.

Et en effet, celui qu'on venait de désigner sous l'appellation d'Hermann l'Allemand, épithète qui formait quelque peu pléonasme, puisque le nom seul, par sa consonnance germanique, indiquait que celui qui le portait appartenait à quelqu'uns des cercles du Saint-Empire, Hermann,

disons-nous, s'était couvert de fer des pieds à la tête, et semblait une de ces gigantesques statues comme les statuaires de cette belle époque d'art en couchaient sur les tombeaux. Aussi Benvenuto, malgré la force devenue proverbiale dans l'atelier de ce brave compagnon d'outre-Rhin, lui fit observer que peut-être éprouverait-il, enfermé comme il l'était dans une pareille carapace, quelque difficulté à se mouvoir, et que sa force, au lieu d'y gagner, y perdrait certainement. Mais, pour toute réponse, Hermann sauta sur un établi aussi légèrement que s'il eût été habillé de velours, et décrochant un énorme marteau, il le fit tournoyer au-dessus de sa tête, et frappa sur l'enclume trois si terribles coups, qu'à chacun de ces coups l'enclume s'enfonça d'un pouce dans la terre. Il n'y avait rien à répondre à une pareille réponse : aussi Benvenuto fit-il de la tête et de la main un salut respectueux en signe qu'il était satisfait.

Seul Ascanio avait fait sa toilette de guerre en silence et à l'écart ; il ne laissait pas d'avoir quelque inquiétude sur les suites de l'équipée qu'il entreprenait ; car enfin Colombe pourrait bien ne pas lui pardonner d'avoir attaqué son père, surtout si la lutte amenait quelque grave catastrophe, et, plus près de ses yeux, peut-être allait-il se trouver plus loin de son cœur.

Quant à Scozzone, moitié joyeuse, moitié inquiète, elle pleurait d'un côté et riait de l'autre ; le changement et la bataille, cela lui allait, mais les coups et les blessures ne lui allaient pas ; les apprêts du combat faisaient sauter de joie le lutin, les suites du combat faisaient trembler la femme.

Benvenuto la vit enfin ainsi, souriante et pleurante à la fois ; il alla à elle :

— Toi, Scozzone, lui dit-il, tu vas rester à la maison avec Ruperta, et préparer de la charpie pour les blessés et un bon dîner pour ceux qui se porteront bien.

— Non pas vraiment ! s'écria Scozzone ; oh ! je vous suis, moi ! Avec vous je suis brave à défier le prévôt et toute la prévôtaille, mais ici seule avec Ruperta, je mourrais d'inquiétude et de peur.

— Oh ! pour cela, je n'y consentirai jamais, répondit Benvenuto, cela me troublerait trop de penser qu'il peut t'arriver quelque malheur. Tu prieras Dieu pour nous, chère petite, en nous attendant.

— Ecoutez, Benvenuto, reprit la jeune fille comme illuminée d'une idée subite, vous comprenez bien que je ne puis supporter l'idée de rester tranquille ici, tandis que vous serez là-bas blessé, mourant peut-être. Mais il y a un moyen de tout concilier : au lieu de prier Dieu dans l'atelier, j'irai le prier dans l'église la plus proche du lieu du combat. De cette façon, le danger ne pourra m'atteindre, et je serai tout de suite avertie de la victoire comme du revers.

— Allons, soit, répondit Benvenuto ; au reste, il est entendu que nous n'irons pas tuer les autres ou nous faire tuer nous-mêmes sans, au préalable, aller entendre dévotement une messe. Eh bien ! c'est dit, nous entrerons dans l'église des Grands-Augustins, qui est la plus proche de l'hôtel de Nesle, et nous t'y laisserons, petite.

Ces arrangemens pris et les préparatifs terminés, on but un coup de vin de Bourgogne. On ajouta aux armes offensives et défensives des marteaux, des pinces, des échelles

et des cordes, et l'on se mit en marche, non pas en corps d'armée, mais deux à deux, et à d'assez longues distances pour ne pas attirer l'attention.

Ce n'est pas qu'un coup de main fût chose plus rare dans ces temps-là que ne l'est de nos jours une émeute ou un changement de ministère ; mais, à vrai dire, on ne choisissait pas ordinairement le saint jour du dimanche ni l'heure de midi pour se livrer à ces sortes de récréations, et il fallait toute l'audace de Benvenuto Cellini, soutenue d'ailleurs par le sentiment de son bon droit, pour risquer une tentative pareille.

Donc, les uns après les autres nos héros arrivèrent à l'église des Grands-Augustins, et après avoir déposé leurs armes et leurs outils chez le sacristain, qui était un ami de Simon-le-Gaucher, ils allèrent pieusement assister au saint sacrifice de la messe, et demander à Dieu la grâce d'exterminer le plus de hoquetons possibles.

Cependant nous devons dire que malgré la gravité de la situation, malgré sa dévotion insigne et malgré l'importance des prières qu'il avait à adresser au Seigneur, Benvenuto, à peine entré dans l'église, donna des marques d'une singulière distraction ; c'est qu'un peu derrière lui, mais du côté de la nef opposée, une jeune fille d'un si adorable visage lisait dans un missel enluminé, qu'elle eût vraiment dérangé l'attention d'un saint et à plus forte raison celle d'un sculpteur. L'artiste, dans cette circonstance, gênait étrangement le chrétien. Aussi, le bon Cellini ne put se tenir de faire partager son admiration, et comme Catherine, qui était à sa gauche, eût sans doute montré trop de sévérité pour les distractions de maître Benvenuto, il se retourna vers Ascanio, qui était à sa droite,

avec l'intention de lui faire tourner les yeux vers cette admirable tête de vierge.

Mais les yeux d'Ascanio n'avaient plus rien à faire sur ce point : du moment où le jeune homme était entré à l'église, ses regards s'étaient fixés sur la jeune fille et ne s'en étaient plus détournés.

Benvenuto, qui le voyait absorbé dans la même contemplation que lui, se contenta donc de le pousser du coude.

— Oui, dit Ascanio, oui, c'est Colombe ; n'est-ce pas, maître, comme elle est belle !

C'était Colombe, en effet, à qui son père, ne redoutant point une attaque en plein midi, avait permis, non sans quelque difficulté néanmoins, d'aller prier Dieu aux Augustins. Il est vrai que Colombe avait fort insisté, car c'était la seule consolation qui lui restât. Dame Perrine était à ses côtés.

— Ah çà ! qu'est-ce que Colombe ? demanda tout naturellement Benvenuto.

— Oh ! c'est vrai, vous ne la connaissez pas, vous ; Colombe, c'est la fille du prévôt, de messire Robert d'Estourville lui-même. N'est-ce pas qu'elle est belle ! dit-il une seconde fois.

— Non, reprit Benvenuto, non, ce n'est pas Colombe. Vois-tu, Ascanio, c'est Hébé, la déesse de la jeunesse, l'Hébé que mon grand roi François Ier m'a commandée, l'Hébé que je rêve, que je demandais à Dieu, et qui est descendue ici-bas à ma prière.

Et sans s'apercevoir du mélange bizarre qu'offrait l'idée d'Hébé lisant sa messe et élevant son cœur à Jésus, Benvenuto continua son hymne à la beauté en même temps que sa prière à Dieu et ses plans militaires : l'orfévre, le

catholique et le stratégiste reprenaient tour à tour le dessus dans son esprit.

— Notre père qui êtes aux cieux...—Mais regarde donc, Ascanio, quelle coupe de figure fine et suave ! — Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive en la terre comme au ciel...—Comme cette ligne onduleuse du corps est d'un ravissant contour ! — Donnez-nous notre pain quotidien... — Et tu dis qu'une si charmante enfant est la fille de ce gredin de prévôt que je me réserve pour l'exterminer de ma main ? — Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés... — Dussé-je brûler l'hôtel pour en arriver là. — Ainsi soit-il !

Et Benvenuto fit le signe de la croix, ne doutant pas qu'il ne vînt d'achever une excellente oraison dominicale.

La messe se termina au milieu de ces diverses préoccupations qui pouvaient paraître un peu bien profanes chez un homme d'un autre caractère et d'un autre temps, mais qui étaient toutes naturelles dans une organisation aussi primesautière que l'était celle de Cellini, et à une époque où Clément Marot mettait en vers galans les sept psaumes de la Pénitence.

L'*Ite missa est* prononcé, Benvenuto et Catherine se serrèrent la main. Puis, tandis que la jeune fille, en essuyant une larme, restait à la place où elle devait attendre l'issue du combat, Cellini et Ascanio, les regards fixés sur Colombe, qui n'avait pas levé les yeux de dessus son livre, allèrent, suivis de leurs compagnons, prendre une goutte d'eau bénite ; après quoi on se sépara pour se rejoindre dans un cul-de-sac désert situé à moitié chemin à peu près de l'église à l'hôtel de Nesle.

Quant à Catherine, selon les conventions arrêtées, elle resta à la grand'messe, comme aussi firent Colombe et dame Perrine, qui étaient simplement arrivées avant l'heure, et n'avaient écouté ce premier office que comme une préparation à la messe solennelle; ces deux dernières ne se doutaient guère, d'ailleurs, que Benvenuto et ses apprentis fussent sur le point de leur fermer toute communication avec la maison qu'elles avaient si imprudemment quittée.

IX.

ESTOCADES.

Le moment décisif était arrivé. Benvenuto partagea ses dix hommes en deux troupes : l'une devait essayer de forcer, par tous les moyens possibles, la porte de l'hôtel; l'autre était destinée à protéger les opérations des travailleurs et à écarter des murs à coups d'arquebuse, ou à combattre à coups d'épée ceux des assiégés qui paraîtraient sur les créneaux ou qui tenteraient une sortie. Benvenuto prit en personne le commandement de cette dernière troupe, et choisit pour lieutenant notre ami Ascanio; puis il mit à la tête de l'autre notre vieille connaissance Hermann, ce bon et brave Allemand qui aplatissait une barre

de fer d'un coup de marteau et un homme d'un coup de poing, lequel prit à son tour pour son second le petit Jehan, autre drôle d'une quinzaine d'années, leste comme un écureuil, malin comme un singe et hardi comme un page, et que le Goliath avait pris en souveraine affection, par la raison sans doute que l'espiègle enfant ne cessait de tourmenter le bon Germain. Le petit Jehan se plaça donc fièrement à côté de son capitaine, au grand dépit de Pagolo, qui, dans sa double cuirasse, ne ressemblait pas mal pour la raideur de ses mouvemens à la statue du Commandeur.

Les choses ainsi disposées, et une dernière revue faite des armes et des combattans, Benvenuto adressa quelques mots à ces braves gens, qui allaient de si bon cœur pour lui au-devant des dangers et de la mort peut-être ; ensuite de quoi il leur serra la main à tous, fit pieusement le signe de la croix, et cria : « En avant ! » — Aussitôt les deux troupes s'ébranlèrent, et longeant le quai des Augustins, désert à cette heure et à cet endroit, elles arrivèrent, en maintenant entr'elles une certaine distance, au bout d'un instant, devant l'hôtel de Nesle.

Alors Benvenuto, ne voulant pas attaquer son ennemi sans avoir accompli toutes les formalités de courtoisie usitées en pareil cas, s'avança seul, son mouchoir blanc au bout de son épée, vers la petite porte de l'hôtel où il était déjà venu la veille, et frappa. Comme la veille on lui demanda à travers l'ouverture grillée ce qu'il demandait. Benvenuto répéta le même protocole, disant qu'il venait prendre possession du château qui lui avait été donné par le roi. Mais, plus malheureux que la veille, il n'obtint pas même cette fois l'honneur d'une réponse.

Alors d'une voix haute et ferme, et se tenant tourné vers la porte :

— A toi, dit-il, à toi, Robert d'Estourville, seigneur de Villebon, prévôt de Paris, moi, Benvenuto Cellini, orfévre, statuaire, peintre, mécanicien et ingénieur, fais savoir que Sa Majesté le roi François Ier m'a librement et comme c'était son droit donné en toute propriété le Grand-Nesle. Or, comme tu le détiens insolemment et que, contre le désir royal, tu refuses de me le livrer, je te déclare donc, Robert d'Estourville, seigneur de Villebon, prévôt de Paris, que je viens le prendre par force. Ainsi défends-toi, et si mal arrive de ton refus, apprends que c'est toi qui en répondras sur la terre et dans le ciel, devant les hommes et devant Dieu.

Sur quoi Benvenuto s'arrêta, attendant ; mais tout resta muet derrière les murailles. Alors Benvenuto chargea son arquebuse, ordonna à sa troupe de préparer ses armes ; puis, réunissant les chefs en conseil, c'est-à-dire lui, Hermann, Ascanio et Jehan :

— Mes enfans, dit-il, vous le voyez, il n'y a plus moyen d'éviter la lutte. Maintenant, de quelle manière faut-il l'engager ?

— J'enfoncerai la porte, dit Hermann, et vous me suivrez, voilà tout.

— Et avec quoi, mon Samson ? demanda Benvenuto Cellini.

Hermann regarda autour de lui et aperçut sur le quai une solive que quatre hommes ordinaires auraient eu peine à soulever.

— Avec cette poutre, dit-il.

Et il alla tranquillement ramasser la poutre, la mit sous

son bras, l'y assujettit comme un bélier dans sa machine, et revint vers son général.

Cependant la foule commençait à s'amasser, et Benvenuto, excité par elle, allait donner l'ordre de commencer l'attaque, lorsque le capitaine des archers du roi, prévenu sans doute par quelque bourgeois conservateur, parut à l'angle de la rue, accompagné de cinq ou six de ses gens à cheval. Ce capitaine était un ami du prévôt, et quoiqu'il sût parfaitement de quoi il s'agissait, il s'approcha de Benvenuto Cellini, espérant l'intimider sans doute, et tandis que ses gens barraient la route à Hermann :

— Que demandez-vous, dit-il, et pourquoi troublez-vous ainsi la tranquillité de la ville ?

— Celui qui trouble véritablement la tranquillité, répondit Cellini, est celui qui refuse d'obéir aux ordres du roi et non pas celui qui les exécute.

— Que voulez-vous dire ? demanda le capitaine.

— Je veux dire que voilà une ordonnance de Sa Majesté en bonne et due forme délivrée par M. de Neufville, secrétaire de ses finances, laquelle me fait don de l'hôtel du Grand-Nesle. Mais les gens qui y sont enfermés refusent de reconnaître cette ordonnance, et par conséquent me dénient mon bien. Or, d'une façon ou de l'autre, j'ai mis dans ma tête que puisque l'Ecriture dit qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, Benvenuto Cellini a le droit de reprendre ce qui appartient à Benvenuto Cellini.

— Eh ! au contraire de nous empêcher de conquérir notre hôtel, vous devriez nous prêter main-forte, cria Pagolo.

— Tais-toi, drôle, dit Benvenuto frappant du pied, je n'ai besoin de l'aide de personne, entends-tu ?

— Vous avez raison en droit, répondit le capitaine, mais vous avez tort en fait.

— Comment cela ? demanda Benvenuto, qui sentait que le sang commençait à lui monter au visage.

— Vous avez raison de vouloir rentrer dans votre bien, mais vous avez tort d'y vouloir rentrer de cette façon ; car vous ne gagnerez pas grand'chose de bon, je vous le prédis, à espadonner contre les murailles. Si j'ai un conseil à vous douner, conseil d'ami, croyez-moi, c'est de vous adresser à la justice, et de porter plainte au prévôt de Paris, par exemple. Là-dessus, adieu et bonne chance.

Et le capitaine des archers du roi s'en alla en ricanant, ce qui fit que la foule qui voyait rire l'autorité se mit à rire.

— Rira bien qui rira le dernier, dit Benvenuto Cellini. En avant ! Hermann, en avant !

Hermann reprit sa poutre, et tandis que Cellini, Ascanio, et deux ou trois des plus habiles tireurs de la troupe, l'arquebuse à la main, se tenaient prêts à faire feu sur la muraille, il s'avança comme une catapulte vivante contre la petite porte que l'on avait jugé plus facile à enfoncer que la grande.

Mais lorsqu'il s'approcha de la muraille, une grêle de pierres commença d'en tomber, et cela sans qu'on vît personne, car le prévôt avait fait entasser ces pierres sur le haut des remparts comme une seconde muraille superposée à la première, et il n'y avait qu'à pousser les pierres du bout du doigt pour que dans leur chute elles écrasassent les assiégans.

Aussi ceux-ci en voyant la grêle qui les accueillait firent-ils un pas en arrière. Il n'y eut donc, si inattendue

que fût cette terrible défense, personne de blessé que Pagolo, qui, alourdi par sa double cuirasse, ne put se retirer aussi vivement que les autres et fut atteint au talon.

Quant à Hermann, il ne s'inquiéta pas plus de cette nuée de moellons qu'un chêne ne le fait de la grêle, et continua son chemin vers la porte, où s'étant mis en batterie, il commença à heurter de tels coups qu'il était évident que, si forte qu'elle fût, elle ne tiendrait pas longtemps à de pareilles secousses.

De son côté, Benvenuto et les siens se tenaient l'arquebuse au poing et prêts à faire feu sur quiconque paraîtrait sur la muraille ; mais personne ne paraissait. Le Grand-Nesle semblait être défendu par une garnison invisible. Benvenuto enrageait de ne pouvoir venir en aide à son brave Allemand. Tout à coup, il avisa la vieille tour de Nesle, qui, comme nous l'avons dit, était de l'autre côté du quai, et baignait solitairement ses pieds dans la Seine.

— Attends, Hermann, s'écria Cellini, attends, mon brave garçon, l'hôtel de Nesle est à nous, aussi vrai que je m'appelle Benvenuto Cellini de mon nom et que je suis orfévre de mon état.

Puis, faisant signe à Ascanio et à deux de ses compagnons de le suivre, il courut vers la tour, tandis qu'Hermann, obéissant aux ordres de son maître, faisait quatre pas en arrière, et dressant sa poutre comme un suisse sa hallebarde, attendait hors de la portée des pierres l'effet de la promesse du général.

En effet, comme Benvenuto l'avait prévu, le prévôt avait négligé de faire garder la vieille tour : il s'en empara donc sans résistance, et montant les escaliers quatre à quatre il

parvint en un instant sur la terrasse ; cette terrasse dominait les murailles du Grand-Nesle, comme un clocher domine une ville, de sorte que les assiégés, tout à l'heure à l'abri derrière leurs remparts, se trouvèrent tout à coup à découvert.

Un coup d'arquebuse qui retentit, une balle qui siffla, un hoqueton qui tomba en heurtant, annoncèrent au prévôt que la face des choses allait, selon toute probabilité, changer pour lui.

En même temps, Hermann, comprenant qu'il allait avoir le champ libre, reprit sa poutre et recommença à ébranler de nouveau la porte, que les assiégés venaient au reste de raffermir pendant cette espèce de trève.

Quant à la foule, comme elle avait compris, avec cet admirable instinct de conservation qu'elle possède, que la fusillade allait se mettre de la partie et que les spectateurs de la tragédie qui allait se passer pourraient bien attraper quelque sanglante éclaboussure, elle s'était, au coup d'arquebuse de Benvenuto, et au cri poussé par le soldat blessé, dispersée comme une volée de pigeons.

Un seul individu était resté.

Cet individu était notre ami Jacques Aubry le basochien, lequel, dans l'espoir de faire sa partie de paume, venait au rendez-vous que lui avait le dimanche précédent donné Ascanio.

Il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur le champ de bataille, et vit à l'instant même de quoi il était question.

La détermination que devait prendre Jacques Aubry, avec le caractère que nous lui connaissons, n'était pas douteuse. Jouer à la paume ou à l'arquebuse, c'était tou-

jours un jeu ; devinant que ses amis étaient au nombre des assaillans, ce fut donc parmi ceux-ci qu'il se rangea.

— Eh bien ! mes enfans, dit-il en s'avançant vers le groupe qui attendait que la porte fût enfoncée pour se précipiter dans la place ; nous faisons donc un petit siége ? Peste ! vous ne vous attaquez pas à une bicoque, et c'est une rude tentative que vous entreprenez là, étant si peu de monde devant une si forte place.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Pagolo, qui pansait son talon, en montrant de la main Benvenuto et ses trois ou quatre compagnons qui continuaient sur la muraille un feu si bien nourri que les pierres commençaient à pleuvoir infiniment moins drues qu'en commençant.

— Je comprends, je comprends, monseigneur Achille, dit Jacques Aubry, car vous avez, outre une foule d'autres ressemblances dont je ne doute pas, celle d'être blessé au même endroit. Je comprends ; oui, voilà mon camarade Ascanio, et puis le maître sans doute ; là, au haut de la tour.

— Justement, dit Pagolo.

— Et cet autre qui cogne si rudement à la porte, c'est aussi des vôtres, n'est-ce pas ?

— C'est Hermann, dit fièrement le petit Jehan.

— Peste ! comme il y va ! dit l'écolier. Il faut que je lui fasse mon compliment.

Et il s'approcha, les mains dans les poches, sans s'inquiéter autrement des balles qui sifflaient au-dessus de sa tête, du brave Allemand, qui continuait sa besogne avec la même régularité qu'une machine mise en mouvement par d'excellens rouages.

— Avez-vous besoin de quelque chose, mon cher Go-

liath ? dit Jacques Aubry, je viens me mettre à votre service.

— J'ai soif, dit Hermann sans interrompre ses attaques.

— Peste ! je le crois bien ; vous faites là un métier à devenir enragé, et je voudrais avoir là un tonneau de bière ou de cervoise à vous offrir.

— De l'eau ! dit Hermann, de l'eau !

— Vous vous contenterez de cette boisson ? soit. Nous avons là la rivière ; dans une minute vous allez être servi.

Et Jacques Aubry se mit à courir vers la Seine, emplit sa casquette d'eau et la rapporta à l'Allemand. Celui-ci dressa sa poutre, avala d'un trait tout le liquide qu'elle contenait, et rendant à l'écolier sa casquette vide :

— Merci, dit-il, et reprenant sa poutre, il se remit à la besogne.

Puis, au bout d'un instant :

— Allez annoncer au maître que cela avance, dit-il, et qu'il se tienne prêt.

Jacques Aubry prit le chemin de la tour, et un instant après, il était entre Ascanio et Benvenuto Cellini, qui, leurs arquebuses à la main, faisaient un feu si bien nourri qu'ils avaient déjà mis hors de combat deux ou trois hommes. Les sergens de messire le prévôt commençaient à y regarder à deux fois avant de monter sur la muraille.

Cependant, comme, ainsi qu'Hermann l'avait fait dire à Benvenuto, la porte menaçait de céder, le prévôt résolut de tenter un dernier effort, et encouragea si bien ses gens qu'une grêle de pierres recommença de tomber ; mais deux coups d'arquebuse partis presque aussitôt calmèrent de nouveau l'ardeur des assiégés, qui, quelques remontrances ou promesses que leur fît messire Robert, se tinrent cois et

couverts ; ce que voyant, messire Robert s'avança lui-même, et prenant entre ses mains une énorme pierre, il s'apprêta à la faire rouler sur Hermann.

Mais Benvenuto n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste. A peine eut-il vu l'imprudent qui se hasardait là où personne n'osait plus venir, qu'il porta son arquebuse à son épaule ; c'en était fait de messire Robert, lorsqu'à l'instant même où Cellini allait lâcher la détente, Ascanio poussa un cri, releva le canon avec sa main ; le coup partit en l'air. Ascanio avait reconnu le père de Colombe.

Au moment où Benvenuto furieux allait demander à Ascanio l'explication de ce qu'il venait de faire, la pierre, lancée vigoureusement par le prévôt, alla tomber d'aplomb sur le casque d'Hermann. Or, quelque fut la force du moderne Titan, il n'y avait pas moyen de résister à cet autre Pélion ; il lâcha la poutre qu'il tenait, ouvrit les bras comme pour chercher un appui, puis ne trouvant rien où se retenir, il tomba évanoui avec un bruit terrible.

Assiégés et assiégeans poussèrent en même temps un grand cri : le petit Jehan et les trois ou quatre compagnons qui étaient à portée d'Hermann se précipitèrent sur lui pour l'emporter loin de la muraille et lui donner des secours ; mais en même temps la grande et la petite porte de l'hôtel de Nesle s'ouvrirent, et le prévôt à la tête d'une quinzaine d'hommes s'élança sur le blessé, payant bravement de sa personne, frappant ainsi que ses hommes d'estoc et de taille, si bien que Jehan et les trois compagnons, malgré les encouragemens de Benvenuto, qui leur criait de tenir ferme et qu'il arrivait à leur secours, furent forcés d'reculer. Le prévôt profita de ce moment de retraite :

huit hommes empoignèrent Hermann toujours évanoui, les uns par les bras, les autres par les jambes ; sept se placèrent en avant pour protéger le mouvement rétrograde qui allait s'opérer, de sorte que pendant le temps où Cellini, Ascanio, Jacques Aubry et les trois ou quatre compagnons qui étaient sur la terrasse de la tour descendaient les quatre ou cinq étages qui séparaient cette terrasse de la rue, Hermann et ses porteurs rentraient au Grand-Nesle, et que, comme Cellini, son arquebuse à la main, paraissait à la porte de la tour, celle de l'hôtel se refermait sur le dernier homme d'armes du prévôt.

Il n'y avait pas à se dissimuler que c'était un échec et un échec grave. Cellini, Ascanio et leurs compagnons, avaient bien, par leurs arquebusades, mis hors de combat trois ou quatre assiégés, mais la perte de ces trois ou quatre hommes était loin d'équivaloir pour le prévôt à ce qu'était la perte d'Hermann pour Cellini.

Il y eut un moment de stupeur parmi les assiégeans.

Tout à coup Cellini et Ascanio se regardèrent.

— J'ai un projet, dit Cellini en regardant à gauche, c'est-à-dire du côté de la ville.

— Et moi aussi, dit Ascanio en regardant à droite, du côté des champs.

— J'ai trouvé un moyen de faire sortir la garnison.

— Et moi, si vous faites sortir la garnison, j'ai trouvé un moyen de vous ouvrir la porte.

— De combien d'hommes as-tu besoin ?

— Un seul me suffira.

— Choisis.

— Jacques Aubry, dit Ascanio, voulez-vous venir avec moi ?

— Au bout du monde, cher ami, au bout du monde. Seulement je ne serais pas fâché d'avoir une arme quelconque, quelque chose comme un bout d'épée ou un soupçon de poignard, quatre ou cinq pouces de fer à fourrer quelque part si l'occasion s'en présente.

— Eh bien ! dit Ascanio, prenez l'épée de Pagolo, qui ne peut plus s'en servir, attendu qu'il se tient le talon de la main droite et qu'il fait le signe de la croix de la main gauche.

— Et voici, pour compléter votre armement, mon propre poignard, dit Cellini. Frappez avec, jeune homme, mais ne l'oubliez pas dans la blessure, vous feriez un trop beau cadeau au blessé, attendu qu'il est ciselé par moi et que la poignée vaut cent écus d'or comme un liard.

— Et la lame ? dit Jacques Aubry. La poignée a son prix sans doute, mais en pareille circonstance c'est la lame que j'estime.

— La lame n'a pas de prix, répondit Benvenuto : c'est celle avec laquelle j'ai tué l'assassin de mon frère.

— Vivat ! cria l'écolier. Allons, Ascanio, en route.

— Me voilà, dit Ascanio en roulant cinq ou six brasses de corde autour de son corps et en mettant une des échelles sur son épaule, me voilà.

Et les deux aventureux jeunes gens descendirent le quai pendant cent pas à peu près, tournèrent à gauche et disparurent à l'angle de la muraille du Grand-Nesle, derrière les fossés de la ville.

Laissons Ascanio tenter son projet, et suivons Cellini dan l'accomplissement du sien.

Ce qu'il regardait à gauche, c'est-à-dire du côté de la ville, tandis qu'Ascanio, comme nous l'avons dit, regardait

à droite, c'est-à-dire du côté des champs, c'étaient, au milieu d'un groupe de populaire qui se tenait à distance, deux femmes qu'il croyait reconnaître pour la fille du prévôt et pour sa gouvernante.

En effet, c'étaient Colombe et dame Perrine qui, la messe achevée, revenaient pour rentrer au Petit-Nesle, et qui, effrayées de ce qu'on leur disait sur le siége de l'hôtel, et de ce qu'elles voyaient de leurs propres yeux, s'étaient arrêtées tremblantes au millieu de la foule.

Mais à peine Colombe se fut-elle aperçue qu'il existait entre les combattans une espèce de trève momentanée qui lui laissait le passage libre, que, malgré les prières de dame Perrine qui la suppliait de ne pas s'aventurer dans cette bagarre, Colombe, mue par l'inquiétude que lui inspirait le danger de son père, s'avança résolument vers l'hôtel, laissant à dame Perrine liberté entière de la suivre ou de demeurer où elle était ; mais comme au fond du cœur dame Perrine aimait tendrement Colombe, la duègne, quelle que fût sa crainte, se résolut à l'accompagner.

Toutes les deux quittaient le groupe comme Ascanio et Jacques Aubry tournaient l'angle de la muraille.

Maintenant on comprend le projet de Benvenuto Cellini.

A peine eut-il vu les deux femmes s'avancer vers l'hôtel du prévôt, que lui-même s'avança au-devant d'elles, et offrant galamment le bras à Colombe :

— Madame, ne craignez rien, dit-il, et si voulez accepter mon bras, je vais vous ramener près de votre père.

Colombe hésitait, mais dame Perrine, saisissant le bras qui se trouvait de son côté et que Benvenuto avait oublié de lui offrir.

— Prenez, chère petite, prenez, dit-elle, et acceptons la

protection de ce noble cavalier. Tenez, tenez, voici M. le prévôt qui se penche sur la muraille, inquiet sans doute qu'il est de nous.

Colombe prit le bras de Benvenuto, et tous trois s'avancèrent jusqu'à deux pas de la porte.

Là Cellini s'arrêta, et assurant sous chacun de ses bras le bras de Colombe et celui de dame Perrine :

— Monsieur le prévôt, dit-il à haute voix, voici votre fille qui demande à rentrer ; j'espère que vous lui ouvrirez la porte, à elle, à moins que vous ne consentiez à laisser aux mains de vos ennemis un si charmant otage.

Vingt fois depuis deux heures le prévôt, à l'abri derrière ses retranchemens, avait songé à sa fille, qu'il avait si imprudemment laissée sortir et qu'il ne savait trop comment faire rentrer. Il espérait qu'avertie à temps elle penserait à l'aller attendre au Grand-Châtelet, quand voyant Cellini quitter le groupe de ses compagnons et s'avancer vers deux femmes, il avait reconnu dans ces deux femmes Colombe et dame Perrine,

— La petite sotte ! grommela tout bas le prévôt, je ne puis cependant pas la laisser au milieu de ces mécréans.

Puis élevant la voix :

— Eh bien ! voyons, dit-il en ouvrant le guichet et en appliquant son visage à la grille, que demandez-vous ?

— Voici mes offres, dit Benvenuto. Je laisserai rentrer madame Colombe et sa gouvernante, mais vous sortirez avec tous vos hommes, nous combattrons dehors et à découvert. Ceux à qui le champ de bataille restera auront l'hôtel, et alors tant pis pour les vaincus ! *væ victis !* comme disait votre compatriote Brennus.

— J'accepte, dit le prévôt, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous vous écarterez, vous et votre troupe, pour laisser à ma fille le temps de rentrer et à mes sergens le temps de sortir.

— Soit ! dit Cellini ; mais sortez d'abord, madame Colombe rentrera après ; puis madame Colombe rentrée, et pour ôter toute retraite, vous jetterez la clef par dessus les murailles.

— Convenu, dit le prévôt.

— Votre parole ?

— Foi de gentilhomme !

— La vôtre ?

— Foi de Benvenuto Cellini !

Cette promesse échangée, la porte s'ouvrit ; les gens du prévôt sortirent et se rangèrent sur deux rangs devant la porte, messire d'Estourville à leur tête. Ils étaient encore dix-neuf en tout. De son côté, Benvenuto Cellini, privé d'Ascanio, d'Hermann et de Jacques Aubry, n'avait plus que huit combattans, encore Simon-le-Gaucher était-il blessé, heureusement que c'était à la main droite ; mais Benvenuto n'était pas homme à calculer le nombre de ses ennemis, lui qui avait été frapper Pompeo au milieu de douze sbires. Il tint donc sa promesse avec joie, car il ne désirait rien tant qu'une action générale et décisive.

— Vous pouvez maintenant rentrer, madame, dit-il à sa jolie prisonnière.

Colombe traversa l'espace qui la séparait des deux camps, rapide comme l'oiseau dont elle portait le nom, et courut tout éperdue se jeter dans les bras du prévôt.

— Mon père ! mon père ! au nom du ciel ! ne vous exposez pas ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Allons, rentrez ! dit brusquement le prévôt en la prenant par le bras et en la conduisant vers la porte, ce sont vos sottises qui nous réduisent à cette extrémité.

Colombe rentra suivie de dame Perrine, à qui la peur avait donné, si non des ailes, comme à sa jolie compagne, du moins des jambes, qu'elle croyait avoir perdues depuis dix ans.

La prévôt tira la porte derrière elle.

— La clef! la clef ! cria Cellini.

Le prévôt, à son tour, fidèle exécuteur de sa parole, tira la clef de la serrure et la jeta par dessus la muraille, de manière à ce qu'elle retombât dans la cour.

— Et maintenant, cria Benvenuto Cellini en se ruant sur le prévôt et sur sa troupe, chacun pour soi ! Dieu pour tous !

Il y eut alors une mêlée terrible, car, avant que les hoquetons eussent eu le temps d'abaisser leurs fusils et de faire feu, Benvenuto, avec ses sept ouvriers, était tombé au milieu d'eux, hachant à droite et à gauche avec cette terrible épée qu'il maniait si habilement et qui, trempée par lui-même, trouvait si peu de cottes de mailles et même de cuirasses qui pussent lui résister. Les sergens jetèrent donc leurs arquebuses, devenues inutiles, tirèrent leurs épées et se mirent à espadonner à leur tour. Mais, malgré leur nombre, malgré leur force, en moins d'un instant ils se trouvèrent éparpillés sur la place, et deux ou trois des plus braves, blessés au point de ne plus pouvoir continuer le combat, furent forcés de se retirer en arrière.

Le prévôt vit le danger, et comme c'était un homme brave et qui dans son temps, ainsi que nous l'avons dit, avait

eu des succès d'armes, il se jeta au devant de ce terrible Benvenuto Cellini devant lequel tout cédait.

— A moi, cria-t-il, à moi, infâme larroneur, et que tout se décide entre nous deux! Voyons!

— Oh! sur mon âme. je ne demande pas mieux, messire Robert, répondit Benvenuto. Et si vous voulez dire à vos gens de ne pas nous déranger, je suis votre homme.

— Tenez-vous tranquilles! dit le prévôt.

— Que pas un ne bouge! cria Cellini.

Et les combattans restèrent à leur place, silencieux et immobiles commes ces guerriers d'Homère qui interrompaient leur propre combat pour ne rien perdre du combat de deux chefs renommés.

Alors, comme le prévôt et Cellini tenaient chacun son épée nue à la main, ils se précipitèrent l'un sur l'autre.

Le prévôt était habile aux armes, mais Cellini était de première force. Depuis dix ou douze ans le prévôt n'avait pas eu une seule fois l'occasion de tirer l'épée. Depuis dix ou douze ans, au contraire, un seul jour ne s'était peut-être pas écoulé sans que Benvenuto mît flamberge au vent. Aux premières passes, le prévôt, qui avait un peu trop compté sur lui-même, s'aperçut donc de la supériorité de son ennemi.

C'est qu'aussi Benvenuto Cellini, trouvant une résistance à laquelle il ne s'attendait pas dans un homme de robe, déployait toute l'énergie, toute la rapidité et toute la ruse de son jeu. C'était une chose merveilleuse que voir comment son épée, qui semblait le triple dard d'un serpent, menaçait à la fois la tête et le cœur, voltigeant d'un endroit à l'autre, et ne donnant à son adversaire que le temps de parer sans lui laisser celui de lui porter un seul coup.

Aussi le prévôt, comprenant qu'il avait affaire à plus fort que lui, se mit-il à rompre, tout en se défendant, il est vrai, mais enfin en cédant du terrain. Malheureusement pour messire Robert, il avait tout naturellement le dos tourné au mur, de sorte qu'au bout de quelques pas il se trouva acculé à la porte, que par instinct il avait cherchée, quoiqu'il sût bien qu'il en avait jeté la clef par dessus la muraille.

Arrivé là, le prévôt se sentit perdu ; aussi, comme un sanglier qui tient aux chiens, réunit-il toute sa force, et trois ou quatre bottes se succédèrent si rapidement, que ce fut à Benvenuto à parer à son tour ; encore une fois arriva-t-il trop tard à la parade, de cette façon que l'épée de son adversaire, malgré l'excellente cotte de mailles qu'il portait, lui effleura la poitrine ; mais, comme le lion blessé qui veut une prompte vengeance, à peine Benvenuto eut-il senti la pointe du fer qu'il se ramassa sur lui-même, et qu'il eût, d'un coup de pointe terrible, percé de part en part le prévôt, si juste au même moment la porte n'eût tout à coup cédé derrière lui, de sorte que messire d'Estourville tomba à la renverse, et que le fer alla frapper celui qui venait de le sauver en ouvrant si inopinément la porte.

Mais au contraire de ce qu'on devait attendre, ce fut le blessé qui garda le silence, et ce fut Benvenuto qui jeta un cri terrible.

Il avait, dans celui qu'il venait de frapper, reconnu Ascanio.

Dès lors il ne vit plus ni Hermann ni Jacques Aubry, qui se tenaient derrière le blessé. Il se jeta comme un fou au cou du jeune homme, cherchant sa plaie des yeux, de la main, de la bouche, et criant : Tué, tué, tué par moi ! As-

canio, mon enfant, c'est moi qui t'ai tué ! et rugissant et pleurant comme les lions doivent rugir et pleurer.

Pendant ce temps Hermann tirait le prévôt sain et sauf d'entre les jambes d'Ascanio et de Cellini, et le mettant sous son bras comme il aurait pu faire d'un enfant, il le déposait dans une petite remise où maître Raimbault serrait ses instrumens de jardinage, et refermant la porte sur lui, il tirait son épée hors du fourreau et se mettait en posture de défendre son prisonnier contre quiconque tenterait de le lui reprendre,

Quant à Jacques Aubry, il ne faisait qu'un bond du pavé de la cour au haut de la muraille, brandissant sa dague en signe de triomphe et criant : Fanfare, fanfare, le Grand-Nesle est à nous !

Comment toutes ces choses surprenantes étaient-elles arrivées, c'est ce que le lecteur va voir dans le chapitre suivant.

X.

DE L'AVANTAGE DES VILLES FORTIFIÉES.

L'hôtel de Nesle, dans la partie qui longeait le Pré-aux-Clercs, était doublement défendu par les murs et par les fossés de la ville, si bien que de ce côté il passait pour im-

prenable. Or, Ascanio avait judicieusement pensé qu'on s'avise rarement de garder ce qui ne peut être pris, et il avait résolu de tenter une attaque sur le point où l'on ne songeait point à la résistance.

C'est dans cette vue qu'il s'éloigna avec son ami Jacques Aubry, sans se douter qu'au moment où il disparaissait d'un côté, sa Colombe bien-aimée allait apparaître de l'autre et fournir à Benvenuto un moyen de contraindre le prévôt à une sortie qui inspirait à celui-ci une si profonde répugnance.

Le projet d'Ascanio était scabreux par l'exécution, périlleux par les suites. Il s'agissait de franchir un fossé profond, d'escalader un mur de vingt-cinq pieds de haut, et au bout de tomber peut-être au milieu de la troupe ennemie. Aussi quand il arriva au bord du fossé, et par conséquent de son entreprise, Ascanio comprit seulement toute la difficulté qu'il allait avoir à franchir l'un et à accomplir l'autre. Aussi sa résolution, si bien arrêtée qu'elle eût été d'abord, fléchit-elle un instant.

Quant à Jacques Aubry, il s'était tranquillement arrêté dix pas en arrière de son ami, regardant tour à tour le mur et le fossé. Puis après les avoir mesurés de l'œil tous deux:

— Ah çà ! mon cher ami, lui dit-il, fais-moi, je te prie, l'amitié de me dire pourquoi diable tu m'amènes ici, à moins que ce ne soit pour pêcher des grenouilles. Ah ! oui... tu regardes ton échelle... Très bien. Je comprends. Mais ton échelle a douze pieds, le mur en a vingt-cinq de haut et le fossé dix de large : c'est vingt-trois pieds de différence, si je sais compter.

Ascanio resta un instant abasourdi de la vérité de cette arithmétique ; puis tout à coup se frappant le front :

— Oh ! quelle idée ! s'écria-t-il ; regardez !

— Où ?

— Là ! dit Ascanio, là !

— Ce n'est pas une idée que tu me montres, dit l'écolier, c'est un chêne,

En effet, un chêne énorme sortait puissamment de terre, presque sur le bord extérieur du fossé, et allait regarder curieusement par dessus les murs du Séjour de Nesle.

— Comment ! vous ne comprenez pas ! s'écria Ascanio.

— Si fait ! si fait ! je commence à entrevoir. Oui, c'est cela même. J'y suis. Le chêne commence avec le mur une arche de pont dont cette échelle peut faire le complément, mais l'abîme est dessous, camarade, et un abîme plein de boue. Diable ! il faut y faire attention. On a ses plus belles hardes, et le mari de Simone commence à ne plus vouloir me faire crédit.

— Aidez-moi à monter l'échelle, dit Ascanio, voilà tout ce que je vous demande.

— C'est cela, dit l'écolier, et moi je resterai en bas. Merci !

Et tous deux s'accrochant en même temps à une des branches du tronc, se trouvèrent en quelques secondes dans le chêne. Alors, réunissant leurs efforts, ils tirèrent l'échelle et parvinrent avec elle à la cime de l'arbre. Arrivés là, ils l'abaissèrent comme un pont levis, et virent avec joie que tandis qu'une de ses extrémités s'appuyait solidement sur une grosse branche, l'autre reposait d'aplomb sur le mur, qu'il dépassait de deux ou trois pieds.

— Mais, dit Aubry, quand nous serons sur le mur ?

— Eh bien ! quand nous serons sur le mur, nous tirerons l'échelle à nous, et nous descendrons avec l'échelle.

— Sans doute. Il n'y a qu'une difficulté à cela, c'est que le mur a vingt-cinq pieds de haut et que l'échelle n'en a que douze.

— Prévu, dit Ascanio en dévidant la corde qu'il avait enroulée autour de son corps : il l'attacha ensuite par un bout au tronc de l'arbre, et il jeta l'autre bout par dessus le mur.

— Oh ! grand homme, je te comprends, s'écria Jacques Aubry, et je suis heureux et fier de me casser le cou avec toi.

— Eh bien ! que faites-vous ?

— Je passe, dit Aubry s'apprêtant à franchir l'intervalle qui le séparait du mur.

— Non pas, reprit Ascanio, c'est à moi de passer le premier.

— Au doigt mouillé ! dit Aubry présentant sa main à son compagnon avec deux doigts ouverts et trois doigts fermés.

— Soit, dit Ascanio, et il toucha un des deux doigts de l'écolier.

— Tu as gagné, dit Aubry. Passe, mais du sang-froid, du calme, entends-tu ?

— Soyez tranquille, reprit Ascanio.

Et il commença à s'avancer sur le pont volant, que Jacques Aubry maintenait en équilibre en pesant sur l'une de ses extrémités : l'échelle était frêle, mais le hardi jeune homme était léger. L'écolier, respirant à peine, crut voir Ascanio fléchir un instant. Mais celui-ci fit en courant les quatre pas qui le séparaient du mur et y arriva sain et sauf. Là encore il courait un danger énorme si quelqu'un des assiégés l'apercevait ; mais il ne s'était pas trompé dans ses

prévisions, et jetant un regard rapide dans les jardins de l'hôtel :

— Personne, cria-t-il à son compagnon, personne !

— Alors, dit Jacques Aubry, en avant la danse de corde !

Et il s'avança à son tour sur le chemin étroit et tremblant, tandis qu'Ascanio assujettissant l'échelle, lui rendait le service qu'il en avait reçu. Or, comme il n'était ni moins adroit ni moins leste que son compagnon, en un instant il fut près de lui.

Tous deux sautèrent alors à califourchon sur la muraille et tirèrent l'échelle à eux, puis l'attachant avec l'extrémité de la corde, dont l'autre bout était solidement fixé au chêne, il la descendirent le long du mur, lui donnant le pied nécessaire pour qu'elle leur prêtât un sûr appui ; enfin, Ascanio, qui avait gagné le privilége de faire les expériences, prit la corde à deux mains et se laissa glisser jusque sur la première traverse de l'échelle : une seconde après il était à terre.

Jacques Aubry le suivit avec le même bonheur, et les deux amis se trouvèrent dans le jardin.

Une fois arrivés là, le mieux était d'agir vivement. Toutes ces manœuvres avaient demandé un certain temps, et Ascanio tremblait que son absence et celle de l'écolier n'eussent été préjudiciables aux affaires du maître ; tous deux tirant leurs épées coururent donc vers la porte qui donnait dans la première cour, où devait se tenir la garnison, en supposant qu'elle n'eût point changé de place. En arrivant à la porte, Ascanio colla son œil à la serrure et s'aperçut que la cour était vide.

— Benvenuto a réussi, s'écria-t-il. La garnison est sortie.

A nous l'hôtel ! Et il essaya d'ouvrir, mais la porte était fermée à la clef.

Tous deux se mirent à l'ébranler de toutes leurs forces.

— Par ici ! par ici ! dit une voix qui vibra jusqu'au fond du cœur du jeune homme ; par ici, monsieur.

Ascanio se retourna et aperçut Colombe à une fenêtre du rez-de-chaussée. En deux bonds il fut près d'elle.

— Ah ! ah ! dit Jacques Aubry en le suivant, il paraît que nous avons des intelligences dans la place. Ah ! vous ne m'aviez pas dit cela, monsieur le cachotier.

— Oh ! sauvez mon père, monsieur Ascanio ! cria Colombe, sans s'étonner de voir là ce jeune homme, et comme si sa présence eût été chose toute naturelle ; ils se battent, entendez-vous, là, dehors, et c'est pour moi, à cause de moi ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! empêchez qu'ils ne le tuent !

— Soyez tranquille, dit Ascanio en s'élançant dans l'appartement, qui avait une sortie dans la petite cour ; soyez tranquille, je réponds de tout.

— Soyez tranquille, dit Jacques Aubry en prenant le même chemin, soyez tranquille, nous répondons de tout.

En arrivant sur le seuil de la porte, Ascanio s'entendit appeler une seconde fois, mais cette fois par une voix moins douce que la première.

— Qui m'appelle ? dit Ascanio.

— Moi, mon cheune ami, moi, répéta la même voix avec un accent tudesque des plus prononcés.

— Eh pardieu ! s'écria Jacques Aubry, c'est notre Goliath ! Que diable faites-vous dans ce poulailler, mon brave géant ?

En effet, il avait reconnu Hermann à travers la lucarne de la petite remise.

— Ché retroufé moi isi; moi pas zavoir comment y être fenu, moi. Tirez la ferrou, que ch'aille mi pattre. Fite, fite, fite ; la main mi dimanche.

— Voilà! dit l'écolier en se mettant en devoir de rendre à Hermann le service qu'il lui demandait.

Pendant ce temps Ascanio s'avançait vers la porte du quai, où se faisait entendre un terrible froissement d'épées. Lorsqu'il ne fut plus séparé des combattans que par l'épaisseur du bois, il craignit en se montrant inopinément de tomber aux mains de ses ennemis, et regarda par le vasistas grillé. Alors il vit en face de lui Cellini, ardent, furieux, acharné ; il comprit que messire Robert était perdu. Il ramassa la clef qui était à terre, ouvrit vivement la porte, et ne songeant qu'à la promesse qu'il avait faite à Colombe, il reçut, comme nous l'avons dit, dans l'épaule, le coup qui sans lui eût inévitablement transpercé le prévôt.

Nous avons vu quelle avait été la suite de cet événement. Benvenuto, désespéré, s'était jeté dans les bras d'Ascanio ; Hermann avait enfermé le prévôt dans la prison dont il sortait à l'instant même, et Jacques Aubry, juché sur le rempart, battait des ailes et chantait victoire.

La victoire, en effet, était complète ; les gens du prévôt, voyant leur maître prisonnier, n'essayèrent même pas de la disputer et mirent bas les armes.

En conséquence les ouvriers entrèrent tous dans la cour du Grand-Nesle, désormais leur propriété, et fermèrent la porte derrière eux, laissant dehors les hoquetons et les sergens.

Quant à Benvenuto, il n'avait pris part à rien de ce qui

s'était passé, il tenait toujours Ascanio dans ses bras, il lui avait ôté sa cotte de mailles, il lui avait déchiré son pourpoint, et il était enfin arrivé à la blessure, dont il étanchait le sang avec son mouchoir.

— Mon Ascanio, mon enfant, répétait-il sans cesse, blessé, blessé par moi ! que doit dire ta mère là-haut ? Pardon, Stefana, pardon. Tu souffres ? réponds : Est-ce que ma main te fait mal ? Ce sang ne veut-il donc pas s'arrêter ? Un chirurgien, vite !... Quelqu'un n'ira-t-il donc pas me chercher un chirurgien ?

Jacques Aubry sortit en courant.

— Ce n'est rien, mon cher maître, ce n'est rien, répondit Ascanio, le bras seul a été touché. — Ne vous désolez pas ainsi, je vous répète que ce n'est rien.

En effet, le chirurgien, amené cinq minutes après par Jacques Aubry, déclara que la blessure, quoique profonde, n'était pas dangereuse et commença de poser le premier appareil.

— Oh ! de quel poids vous me déchargez le cœur, monsieur le chirurgien ! dit Benvenuto Cellini. — Mon cher enfant, je ne serai donc pas ton meurtrier ! Mais qu'as-tu donc, mon Ascanio ? ton pouls bat, le sang te monte au visage... Oh ! monsieur le chirurgien, il faut le transporter hors d'ici, c'est la fièvre qui le prend.

— Non, non, maître, dit Ascanio, au contraire, je me sens bien mieux. Oh ! laissez-moi, laissez-moi ici, je vous en supplie.

— Et mon père ? dit tout à coup derrière Benvenuto une voix qui le fit tressaillir ; qu'avez-vous fait de mon père ?

Benvenuto se retourna et vit Colombe pâle et immobile,

cherchant le prévôt du regard en même temps qu'elle le demandait de la voix.

— Oh ! sain et sauf ! mademoiselle ; sain et sauf, grâce au ciel ! s'écria Ascanio.

— Grâce à ce pauvre enfant qui a reçu le coup qui lui était destiné, dit Benvenuto, car vous pouvez bien dire qu'il vous a sauvé la vie, ce brave, allez, monsieur le prévôt. — Eh bien ! où êtes-vous donc, messire Robert ? dit à son tour Cellini en cherchant des yeux messire Robert, dont il ne pouvait comprendre la disparition.

— Il être isi, maître, dit Hermann.

— Où cela, ici ?

— Isi, dans la betite brizon.

— Oh ! monsieur Benvenuto ! s'écria Colombe en s'élançant vers la remise et en faisant à la fois un geste de supplication et de reproche.

— Ouvrez, Hermann, dit Cellini.

Hermann ouvrit, et le prévôt parut sur le seuil, un peu humilié de sa mésaventure. Colombe se jeta dans ses bras.

— Oh ! mon père ! mon père ! s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas blessé ? n'avez-vous rien ? et tout en disant cela elle regardait Ascanio.

— Non, dit le prévôt de sa voix rude, non, grâce au ciel ! il ne m'est rien arrivé.

— Et... et... demanda en hésitant Colombe, est-il vrai, mon père, que ce soit ce jeune homme...

— Je ne puis nier qu'il ne soit arrivé à temps.

— Oui, oui, dit Cellini, pour recevoir le coup d'épée que je vous destinais, monsieur le prévôt. Oui, mademoiselle Colombe, oui, reprit Benvenuto, c'est à ce brave garçon que vous devez la vie de votre père, et si monsieur le pré-

vôt ne le proclame pas hautement, non seulement c'est un menteur, mais encore c'est un ingrat.

— Il ne la paiera pas trop cher, j'espère du moins, répondit Colombe, rougissant de ce qu'elle osait dire.

— Oh ! mademoiselle ! s'écria Ascanio, je l'eusse payée de tout mon sang !

— Mais voyez donc, messire le prévôt, dit Cellini, quelle tendresse vous inspirez aux gens. Or çà, mon Ascanio pourrait s'affaiblir. Voici l'appareil posé, et il serait bon, ce me semble, qu'il prît maintenant un peu de repos.

Ce que Benvenuto avait dit au prévôt du service que lui avait rendu le blessé était la vérité pure : or, comme toute vérité porte sa force en elle-même, le prévôt ne pouvait se dissimuler au fond du cœur qu'il devait la vie à Ascanio : il s'exécuta donc d'assez bonne grâce, et s'approchant du blessé :

— Jeune homme, dit-il, je mets à votre dispositon un appartement dans mon hôtel.

— Dans votre hôtel, messire Robert ! dit en riant Benvenuto Cellini, dont la bonne humeur revenait à mesure qu'il cessait de craindre pour Ascanio ; dans votre hôtel ? Mais vous voulez donc absolument que la bagarre recommence ?

— Quoi ! s'écria le prévôt, vous prétendriez donc nous chasser, ma fille et moi ?

— Non pas vraiment, messire. Vous occupez le Petit-Nesle ; eh bien ! gardez le Petit-Nesle et vivons en bons voisins. Quant à nous, messire, trouvez bon qu'Ascanio s'installe tout de suite au Grand-Nesle, où nous viendrons le rejoindre dès ce soir. Après cela, si vous aimez mieux la guerre...

— Oh ! mon père ! s'écria Colombe.

— Non ! la paix ! dit le prévôt.

— Il n'y a pas de paix sans conditions, monsieur le prévôt, dit Benvenuto. Faites-moi l'honneur de me suivre au Grand-Nesle ou l'amitié de me recevoir au Petit, et nous rédigerons notre traité.

— J'irai avec vous, monsieur, dit le prévôt.

— Accepté ! répondit Cellini.

— Mademoiselle, dit messire d'Estourville en s'adressant à sa fille, faites-moi le plaisir de rentrer chez vous et d'y attendre mon retour.

Colombe, malgré le ton dont l'injonction était faite, présenta son front à baiser à son père, et saluant d'un regard qu'elle adressa à tout le monde, afin qu'Ascanio eût le droit d'en prendre sa part, elle se retira.

Ascanio la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis, comme rien ne le retenait plus dans la cour, il demanda de lui-même à rentrer. Hermann le prit alors sur ses deux bras, comme il eût fait d'un enfant, et le transporta au Grand-Nesle.

— Ma foi ! messire Robert, dit en se mettant à son tour en mouvement Benvenuto, qui avait de son côté suivi des yeux la jeune fille jusqu'au moment où elle avait disparu, ma foi ! vous avez eu grandement raison d'éloigner mon ex-prisonnier, et sur mon honneur, je vous remercie de la précaution : la présence de mademoiselle Colombe aurait pu, je vous le dis, nuire à mes intérêts, en me rendant trop faible, et me faire oublier que je suis un vainqueur, pour me rappeler seulement que je suis un artiste, c'est-à-dire un amant de toute forme parfaite et de toute beauté divine.

Messire d'Estourville répondit au compliment par une

grimace médiocrement gracieuse ; pourtant il suivit l'orfévre sans témoigner ouvertement sa mauvaise humeur, mais en grommelant tout bas quelque sourde menace ; aussi Cellini, pour achever de le faire damner, le pria-t-il de faire avec lui le tour de sa nouvelle demeure. L'invitation était faite avec tant de politesse, qu'il n'y avait pas moyen de refuser. Le prévôt, bon gré mal gré, suivit donc son voisin, qui ne lui fit grâce ni d'un coin du jardin, ni d'une chambre du château.

— Eh bien ! tout cela est superbe, dit Benvenuto quand ils eurent achevé la promenade que chacun d'eux avait accomplie avec un sentiment bien opposé. A présent, monsieur le prévôt, je conçois et j'excuse votre répugnance à quitter cet hôtel ; mais je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez toujours le très bien venu quand vous voudrez comme aujourd'hui me faire l'honneur de visiter ma pauvre demeure.

— Vous oubliez, monsieur, que je n'y viens aujourd'hui que pour recevoir vos conditions et vous offrir les miennes. J'attends.

— Comment donc, messire Robert ! mais c'est moi qui suis à vos ordres. Si vous voulez me permettre de vous communiquer d'abord mes désirs, vous serez libre ensuite d'exprimer votre volonté.

— Parlez.

— Avant tout, la clause essentielle.

— Quelle est-elle ?

— La voici :

« Art. 1er. Messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris, « reconnaît les droits de Benvenuto Cellini à la propriété

» du Grand-Nesle, la lui abandonne librement, et y re-
» nonce à tout jamais pour lui et les siens. »

— Accepté, répondit le prévôt. Seulement s'il plaît au roi de vous reprendre ce qu'il m'a repris, et de donner à quelqu'autre ce qu'il vous a donné, il est bien entendu que je n'en suis pas responsable.

— Ouais! dit Cellini, ceci doit cacher quelque mauvaise arrière-pensée, monsieur le prévôt. Mais, n'importe; je saurai garder ce que j'ai conquis. Passons.

— A mon tour, dit le prévôt.

— C'est juste, reprit Cellini.

« — Art. 2. Benvenuto Cellini s'engage à ne faire au-
» cune tentative sur le Petit-Nesle, qui est et demeure la
» propriété de Robert d'Estourville; il y a plus, il n'es-
» saiera pas même d'y pénétrer comme voisin et sous ap-
» parence amicale. »

— Soit, dit Benvenuto, quoique la clause soit peu obligeante; seulement, si l'on m'ouvre la porte, il est bien entendu que je ne serai pas assez impoli pour refuser d'entrer.

— Je donnerai des ordres en conséquence, répondit le prévôt.

— Passons.

— Je continue.

« Art. 3. La première cour située entre le Grand et le
» Petit-Nesle sera commune aux deux propriétés. »

— C'est trop juste, dit Benvenuto, et vous me rendez

bien la justice de croire que si mademoiselle Colombe veut sortir, je ne la retiendrai pas prisonnière.

— Oh ! soyez tranquille, ma fille entrera et sortira par une porte que je me charge de faire percer ; je veux seulement m'assurer un dégagement pour les carrosses et pour les voitures de charge.

— Est-ce tout ? demanda Benvenuto.

— Oui, répondit messire Robert. — A propos, ajouta-t-il, j'espère que vous me laisserez emporter mes meubles.

— C'est trop juste. Vos meubles sont à vous comme le Grand-Nesle est à moi... Maintenant, messire le prévôt, une dernière addition au traité, une addition toute bénévole.

— Parlez.

« — Art. 4 et dernier. Messire Robert d'Estourville et » Benvenuto Cellini déposent toute rancune, et convien- » nent entre eux d'une paix loyale et sincère. »

— Je le veux bien, dit le prévôt, mais en tant que cela ne m'oblige cependant pas à vous prêter secours et assistance contre ceux qui vous attaqueraient. Je consens à ne point vous nuire, mais je ne m'engage pas à vous être agréable.

— Quant à cela, monsieur le prévôt, vous savez parfaitement que je me défendrai bien seul, n'est-ce pas ? Donc, s'il n'y a que cette objection, ajouta Cellini en lui passant la plume, signez, monsieur le prévôt, signez.

— Je signe, dit le prévôt avec un soupir.

Le prévôt signa et chacun des contractans garda un double du traité.

Après quoi messire d'Estourville rentra dans le Petit-Nesle, car il avait hâte de gronder la pauvre Colombe sur sa sortie imprudente. Colombe baissa la tête et lui laissa tout dire sans entendre un seul mot de ses gronderies, car pendant tout le temps qu'elles durèrent, la jeune fille n'était préoccupée que d'un seul désir, celui de demander à son père des nouvelles d'Ascanio. Mais elle eut beau faire, le nom du beau blessé ne put, quelques efforts qu'elle fît, sortir de ses lèvres.

Pendant que ces choses se passaient d'un côté du mur, de l'autre côté Catherine, qu'on était allée chercher, faisait son entrée au Grand-Nesle, et avec sa folie charmante se jetait dans les bras de Cellini, serrait la main d'Ascanio, félicitait Hermann, se moquait de Pagolo, riait, pleurait, chantait, interrogeait, tout cela ensemble ; c'est qu'aussi elle avait eu de terribles angoisses, le bruit des arquebusades était venu jusqu'à elle et avait bien des fois interrompu les prières. Mais enfin, tout allait bien, tout le monde, sauf quatre tués et trois blessés, s'était tiré à peu près sain et sauf de la bataille, et la gaîté de Scozzone ne fit défaut ni aux vainqueurs ni à la victoire.

Quand le brouhaha qu'avait excité l'arrivée de Catherine fut un peu calmé, Ascanio se souvint du motif qui avait amené l'écolier si à temps pour qu'il leur donnât un coup de main, et se tournant vers Benvenuto :

— Maître, dit-il, voici mon camarade Jacques Aubry, avec lequel je devais faire aujourd'hui une partie de paume. De bonne foi, je ne suis guère en état d'être son partner, comme dit notre ami Hermann. Mais il nous a si vaillamment aidés, que j'ose vous prier de me remplacer.

— De tout mon cœur, dit Benvenuto, et vous n'avez qu'à vous bien tenir, maître Jacques Aubry.

— On tâchera, on tâchera, messire.

— Seulement, comme nous souperons ensuite, vous saurez que le vainqueur sera tenu de boire en soupant deux bouteilles de plus que le vaincu.

— Ce qui veut dire qu'on m'emportera de chez vous ivre mort, maître Benvenuto. Vive la joie ! cela me va. Ah ! diable ! et Simone qui m'attend ! Bah ! je l'ai bien attendue dimanche dernier ; ce sera son tour aujourd'hui, tant pis pour elle.

Et prenant balles et raquettes, tous deux s'élancèrent vers le jardin.

XI.

HIBOUX, PIES ET ROSSIGNOLS.

Comme ce jour était le saint jour du dimanche, Benvenuto ne fit rien que jouer à la paume, se raffraîchir après avoir joué, et visiter sa nouvelle propriété ; mais dès le lendemain le déménagement commença, et grâce à l'aide de ses neufs compagnons, deux jours après il était opéré ; le troisième jour, Benvenuto s'était remis au travail aussi tranquillement que si rien ne s'était passé.

Quand le prévôt se vit définitivement battu, quand il apprit que l'atelier de Benvenuto, ouvriers et outils, était décidément installé au Grand-Nesle, sa rage le reprit, et il se mit à mâcher et à remâcher une vengeance. Il était au plus fort de ses dispositions rancunières quand le vicomte de Marmagne le surprit le matin même du troisième jour, c'est-à-dire le mercredi. Marmagne n'avait garde de se refuser le triomphe de vanité qu'on aime à remporter sur les douleurs et les défaites de ses amis quand on est un lâche et un sot.

— Eh bien! dit-il en abordant d'Estourville, je vous l'avais bien dit, mon cher prévôt.

— Ah! c'est vous, vicomte. Bonjour, répondit d'Estourville.

— Eh bien! avais-je raison, maintenant?

— Hélas! oui. Vous allez bien?

— Je n'ai rien à me reprocher du moins dans cette maudite affaire : je vous ai assez averti.

— Est-ce que le roi est de retour au Louvre?

— Chanson! disiez-vous : un ouvrier, un homme de rien, il ferait beau voir! Vous avez vu, mon pauvre ami.

— Je vous demande si Sa Majesté est revenue de Fontainebleau.

— Oui, et elle a regretté vivement de n'avoir pas été arrivée à Paris dimanche, pour assister d'une de ses tours du Louvre à la victoire de son argentier sur son prévôt.

— Qu'est-ce qu'on dit à la cour?

— Mais on dit que vous avez été complétement repoussé!

— Hum! hum! fit le prévôt, que ce dialogue à bâtons rompus commençait à impatienter fort.

— Comme cela, il vous a donc bien ignominieusement battu? continua Marmagne.

— Mais...

— Il vous a tué deux hommes, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Si vous voulez les remplacer, j'ai à votre service deux braves, deux Italiens, deux spadassins consommés; ils se feront payer un peu cher, mais ce sont des hommes sûrs. Si vous les aviez eus, les choses se seraient peut-être passées autrement.

— Nous verrons; je ne dis pas non. Si ce n'est pour moi, ce sera du moins pour mon gendre le comte d'Orbec.

— Cependant, quoi qu'on en dît, je n'ai jamais pu croire que ce Benvenuto vous eût personnellement bâtonné.

— Qui a dit cela?

— Tout le monde. Les uns s'indignent comme je fais, les autres rient comme a fait le roi.

— Assez! on n'est pas à la fin.

— Aussi, vous aviez tort de vous commettre avec ce manant; et pourquoi! pour un vil intérêt.

— C'est pour l'honneur que je combattrai maintenant.

— S'il s'était agi d'une maîtresse, passe; vous auriez pu à la rigueur tirer l'épée contre de pareils gens, mais pour un logement...

— L'hôtel de Nesle est un logement de prince.

— D'accord, mais pour un logement de prince s'exposer à un châtiment de goujat!

— Oh! une idée, Marmagne, dit le prévôt poussé à bout. Parbleu! vous m'êtes si dévoué que je veux à mon tour vous rendre un service d'ami, et je suis ravi d'en avoir justement l'occasion. Comme noble et comme secrétaire du

roi, vous êtes vraiment bien mal situé rue de la Hucho.te cher vicomte. Or, j'avais dernièrement demandé pour un' ami à la duchesse d'Etampes, qui n'a rien à me refuser, vous le savez, un logement dans un des hôtels du roi, au choix de cet ami. J'avais, et non sans peine, obtenu la chose, mais il se trouve que mon protégé est, pour affaires, impérieusement appelé en Espagne. J'ai donc à ma disposition des lettres du roi qui donnent ce droit de logis. Je ne puis en user pour moi, en voulez-vous? Je serai heureux de reconnaître ainsi vos bons services et votre franche amitié.

— Cher d'Estourville, quel service vous me rendez-là! Il est vrai que je suis bien mal logé, et que vingt fois je m'en suis plaint au roi.

— J'y mets une condition.

— Laquelle?

— C'est que puisque le choix vous appartient entre les hôtels royaux, vous choisirez...

— Achevez, j'attends.

— L'hôtel de Nesle.

— Ah! ah! c'était un piége.

— Pas du tout, et en preuve, voici le brevet dûment signé de Sa Majesté, avec les blancs nécessaires pour les noms du postulant et la désignation de l'hôtel. Or, j'écris l'hôtel du Grand-Nesle et je vous laisse libre d'écrire les noms que vous voudrez.

— Mais ce damné Benvenuto?

— N'est pas le moins du monde sur ses gardes, rassuré qu'il est par un traité signé entre nous. Celui qui voudra entrer trouvera les portes ouvertes, et s'il entre un dimanche, il trouvera les salles vides. D'ailleurs, il ne s'agit pas

de chasser Benvenuto, mais de partager avec lui le Grand-Nesle, qui est assez grand pour contenir trois ou quatre familles. Benvenuto entendra raison. — Eh bien ! que faites-vous ?

— J'écris mes noms et titres au bout du brevet. Vous voyez ?

— Prenez garde pourtant, car le Benvenuto est peut-être plus redoutable que vous ne croyez.

— Bon ! je vais retenir mes deux spadassins et nous le surprendrons un dimanche.

— Quoi ! vous commettre avec un manant pour un vil intérêt !

— Un vainqueur a toujours raison, et puis je venge un ami.

— Alors, bonne chance ; je vous ai averti, Marmagne.

— Merci deux fois alors : une fois du cadeau et une fois de l'avis.

Et Marmagne, enchanté, mit son brevet dans sa poche et partit en toute hâte pour retenir les deux spadassins.

— C'est bien, dit en se frottant les mains et en le suivant des yeux messire d'Estourville. Va, vicomte, et de deux choses l'une, ou tu me vengeras de la victoire de Benvenuto, ou Benvenuto me vengera de tes sarcasmes ; dans tous les cas la chance est pour moi. Je fais ennemis mes ennemis, qu'ils se battent, qu'ils se tuent, j'applaudirai à tous les coups, car tous les coups me feront plaisir.

Tandis que la haine du prévôt menace les habitans du Grand-Nesle, traversons la Seine et voyons un peu dans quelles dispositions ceux-ci en attendent les effets. Benvenuto, dans la confiance et la tranquillité de la force, s'était remis paisiblement, comme nous l'avons dit, à l'œuvre,

sans se douter ni se soucier de la rancune de messire d'Estourville. Voici quel était l'emploi de ses journées : il se levait avec le jour, se rendait à une petite chambre solitaire qu'il avait découverte dans le jardin, au dessus de la fonderie, et dont une fenêtre donnait obliquement sur le parterre du Petit-Nesle. Là, il modelait une petite statue d'Hébé. Après le dîner, c'est-à-dire à une heure après midi, il faisait un tour à l'atelier, où il exécutait son Jupiter; le soir, pour se délasser, il faisait une partie de paume ou un tour de promenade. Voici maintenant quel était l'emploi de la journée de Catherine : elle tournait, cousait, vivait, chantait, se trouvait bien plus à l'aise au Grand-Nesle qu'à l'hôtel du cardinal de Ferrare. Pour Ascanio, à qui sa blessure ne permettait pas de se remettre à l'ouvage, malgré l'activité de son esprit, il ne s'ennuyait pas, il rêvait.

Si maintenant, profitant du privilége usurpé par les voleurs de passer par-dessus les murs, nous entrons dans le Petit-Nesle, voici ce que nous y voyons. D'abord, dans sa chambre, Colombe rêveuse comme Ascanio; qu'on nous permette pour le moment de nous en tenir là. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les rêves d'Ascanio sont couleur de rose et ceux de la pauvre Colombe sombres comme la nuit. Et puis voici dame Perrine qui sort pour aller à la provision, et il nous faut, si vous voulez bien, la suivre un instant.

Depuis bien longtemps, ce nous semble, nous avons perdu de vue la bonne dame ; il faut dire aussi que la bravoure n'étant pas précisément sa vertu deminante, elle s'était, au milieu des périlleuses rencontres que nous avons narrées, volontairement effacée et tenue dans l'ombre: mais la paix recommençant à fleurir, les roses de ses joues

avaient refleuri en même temps, et comme Benvenuto avait repris son œuvre d'artiste, elle avait paisiblement repris, elle, sa joyeuse humeur, son bavardage, sa curiosité de commère, en un mot l'exercice de toutes les qualités domestiques.

Dame Perrine allant donc à la provision était obligée de traverser la cour commune aux deux propriétés, car la porte nouvelle du Petit-Nesle n'était pas percée encore. Or, et par le plus grand hasard du monde, il se trouva que Ruberta, la vieille servante de Benvenuto, sortait précisément à la même minute pour aller chercher le dîner de son maître. Ces deux estimables personnes étaient bien trop dignes l'une de l'autre pour entrer dans les inimitiés de leurs patrons. Elles firent donc route ensemble avec le plus touchant accord, et comme le chemin est moins long de moitié quand on cause, elles causèrent.

Ruperta commença par s'informer auprès de dame Perrine du prix des denrées et du nom des marchands du quartier, puis elles passèrent à des sujets de conversation plus intimes et plus intéressans.

— Votre maître est donc un bien terrible homme? demanda dame Perrine.

— Lui! quand vous ne l'offensez pas, il est doux comme un Jésus; pourtant, dame! quand on ne fait pas ce qu'il désire, je dois convenir qu'il n'est pas facile; il aime beaucoup, mais beaucoup à ce qu'on fasse ce qu'il veut. C'est sa manie, et du moment qu'il s'est mis quelque chose dans la tête, les cinq cents mille diables de l'enfer ne le lui ôteraient pas; d'ailleurs on le mène comme un enfant si on fait semblant de lui obéir, et il est même très agréable de paroles. Il faut l'entendre me dire : « Dame Ruperta (il

m'appelle Ruperta, dans sa prononciation étrangère, quoique de mon vrai nom je m'appelle Ruperte, pour vous servir) dame Ruperta, voilà un excellent gigot rôti à point; dame Ruperta, vos fèves sont assaisonnées d'une triomphante façon; dame Ruperta, je vous regarde comme la reine des gouvernantes, » et tout cela avec tant d'aménité que j'en suis pénétrée.

— A la bonne heure! Mais il tue les gens, à ce qu'on dit.

— Oh! oui, quand on le contrarie, il tue très bien. C'est un usage de son pays; mais ce n'est jamais que lorsqu'on l'attaque et uniquement pour se défendre. Du reste, il est très gai et très avenant.

— Je ne l'ai jamais vu, moi. Il a des cheveux rouges, n'est-il pas vrai?

— Non pas, vraiment. Il les a noirs comme vous et moi, c'est-à-dire comme je les avais. Ah! vous ne l'avez jamais vu? eh bien! venez m'emprunter quelque chose sans faire semblant de rien, et je vous le montrerai. C'est un bel homme, et qui ferait un superbe archer.

— A propos de bel homme, et ce gentil cavalier comment va-t-il aujourd'hui? Vous savez, notre blessé, ce jeune apprenti de bonne mine qui a reçu un si terrible coup pour sauver la vie à M. le prévôt?

— Ascanio? Vous le connaissez donc, lui?

— Si je le connais! Il a promis à ma maîtresse Colombe et à moi de nous faire voir de ses bijoux. Rappelez-le-lui, s'il vous plaît, ma chère dame. Mais tout cela ne me donne pas de ses nouvelles, et Colombe sera si contente de savoir que le sauveur de son père est hors de danger.

— Oh ! vous pouvez lui dire qu'il va très bien. Il s'est même levé tout à l'heure. Seulement, le chirurgien lui a défendu de sortir de sa chambre, et cependant cela lui ferait grand bien de prendre un peu l'air. Mais par ce soleil ardent c'est impossible. Votre jardin du Grand-Nesle est un véritable désert. Pas un coin d'ombre; des orties et des ronces pour tout légume, et quatre ou cinq arbres sans feuilles pour toute verdure. C'est vaste, mais de bien peu d'agrément pour la promenade. Notre maître s'en console avec le jeu de paume ; mais mon pauvre Ascanio n'est guère en état de renvoyer une balle, et doit s'ennuyer à périr. Il est si vif, ce cher garçon, j'en parle comme ça parce que c'est mon favori, vu qu'il est toujours poli avec les gen d'âge. Ce n'est pas comme cet ours de Pagolo ou cette étourdie de Catherine.

— Et vous dites donc que ce pauvre jeune homme...

— Doit se manger l'âme d'être cloué des journées entières dans sa chambre sur un fauteuil.

— Mais, mon Dieu! reprit la charitable dame Perrine, dites lui donc à ce pauvre jeune homme, de venir au Petit-Nesle, où il y a de si beaux ombrages. Je lui ouvrirai bien volontiers la porte, moi, quoique messire le prévôt l'ait expressément défendu. Mais bah ! pour faire du bien à son sauveur c'est vertu que de lui désobéir ; et puis vous parlez d'ennui! c'est nous qui en desséchons. Le gentil apprenti nous distraira, il nous dira des histoires de son pays d'Italie, il nous montrera des colliers et des bracelets, il jasera avec Colombe. Les jeunes gens ça aime à se voir, à bavarder ensemble, et ça périt dans la solitude. Ainsi, c'est convenu, dites-lui, à votre Benjamin, qu'il est libre de venir se promener tant qu'il voudra, pourvu qu'il vienne seul

ou, bien entendu, avec vous, dame Ruperte, qui lui donnerez le bras. Frappez quatre coups, les trois premiers doucement et le dernier plus fort; je saurai ce que cela signifie, et je viendrai vous ouvrir.

— Merci pour Ascanio et pour moi; je ne manquerai pas de lui faire part de votre offre complaisante, et il ne manquera pas d'en profiter.

— Allons, je m'en réjouis, dame Ruperte.

— Au revoir, dame Perrine! Ravie d'avoir fait connaissance avec une aussi aimable personne.

— Je vous en offre autant, dame Ruperte.

Les deux commères se firent une profonde révérence et se séparèrent enchantées l'une de l'autre.

Les jardins du Séjour de Nesle étaient en effet, comme elle l'avait dit, aride et brûlés comme une bruyère d'un côté, frais et ombreux comme une forêt de l'autre. L'avarice du prévôt avait laissé inculte le jardin du Grand-Nesle, qui eût trop coûté à entretenir, et il n'était pas assez sûr de ses titres de propriétaire pour renouveler au profit de son successeur peut-être les arbres qu'il s'était hâté de couper à son entrée en jouissance. La présence de sa fille au Petit-Nesle l'avait engagé à y laisser les ombrages et les bosquets, seule récréation qui dût rester à la pauvre enfant. Raimbault et ses deux aides suffisaient à entretenir et même à embellir le jardin de Colombe.

Il était fort bien planté et divisé. Au fond le potager, royaume de dame Perrine; puis, le long des murs du Grand-Nesle, le parterre où Colombe cultivait des fleurs, et que dame Perrine nommait l'allée du Matin, parce que les rayons du soleil levant y donnaient, et que c'était au soleil levant d'ordinaire que Colombe arrosait ses marguerites et

ses roses. Notons en passant, que de la chambre située au-dessus de la fonderie, dans le Grand-Nesle, on pouvait sans être vu ne pas perdre un seul mouvement de la jolie jardinière. Il y avait encore, toujours suivant les divisions géographiques de dame Perrine, l'allée du Midi, terminée par un bosquet où Colombe aimait à aller lire ou broder pendant la chaleur du jour. A l'autre extrémité du jardin, l'allée du Soir, plantée d'une triple rangée de tilleu's qui y entretenaient une fraîcheur charmante, et choisie par Colombe pour ses promenades d'après souper.

C'était cette allée que la bonne dame Perrine avait jugée très propre à favoriser le rétablissement et à hâter la convalescence d'Ascanio blessé. Néanmoins elle s'était bien gardée d'instruire Colombe de ses intentions charitables. Celle-ci, trop docile aux ordres de son père, eût peut-être refusé de prêter les mains à la désobéissance de sa gouvernante. Et que penserait alors dame Ruperte de l'autorité et du crédit de sa voisine? Non, puisqu'elle s'était avancée, peut-être un peu à la légère, il fallait aller jusqu'au bout. Et la bonne dame était vraiment bien excusable quand on pense qu'elle n'avait, depuis le matin jusqu'au soir que Colombe à qui elle pût adresser la parole; encore le plus souvent Colombe, absorbée dans ses réflexions, ne lui répondait pas.

On comprend quels furent les transports d'Ascanio quand il apprit que son paradis lui était ouvert et de quelles bénédictions il combla Ruperte. Il voulut sur-le-champ profiter de son bonheur, et Ruperte eut toutes les peines du monde à lui persuader qu'il devait au moins attendre jusqu'au soir. Tout lui disait, d'ailleurs, de croire que Colombe avait autorisé l'offre de dame Perrine, et cette pensée

le rendait fou de joie. Aussi, avec quelle impatience, mêlée je ne sais de quel effroi, il compta les heures trop lentes. Enfin, enfin, cinq heures sonnent. Les ouvriers partirent ; Benvenuto était depuis midi hors de l'atelier : on croyait qu'il était allé au Louvre.

Alors Ruperte dit solennellement à l'apprenti, qui la regardait comme elle ne s'était pas vu regarder depuis longtemps :

— Et maintenant que l'heure est sonnée, suivez-moi, jeune homme. Et traversant la cour avec Ascanio, elle alla frapper quatre coups à la porte du Petit-Nesle.

— Ne rapportez rien de ceci au maître, ma bonne Ruperte, dit Ascanio, qui savait Cellini assez railleur et fort peu croyant à l'endroit de l'amour, et qui ne voulait pas voir profaner par des quolibets sa chaste passion.

Ruperte allait s'informer du motif d'une discrétion qui lui coûtait toujours quand la porte s'ouvrit et dame Perrine parut.

— Entrez, beau jouvenceau, dit-elle. Comment vous trouvez-vous ? La pâleur lui sied, voyez donc, c'est un plaisir. Venez aussi, dame Ruperte ; prenez l'allée à gauche, jeune homme. Colombe va descendre au jardin, c'est l'heure de sa promenade, et tâchez que je ne sois pas trop grondée pour vous avoir introduit ici.

— Comment ! s'écria Ascanio, mademoiselle Colombe ne sait donc pas...

— Ah bien oui ! Est-ce qu'elle aurait consenti à désobéir à son père ? Je l'ai élevée dans des principes ! J'ai désobéi pour deux, moi. Ma foi ! tant pis; on ne peut pas toujours vivre comme des recluses non plus. Raimbault ne verra rien, ou s'il voit, j'ai les moyens de le faire taire, et

au pis, j'ai tenu tête plus d'une fois à messire le prévôt, da!

Sur le compte de son maître, dame Perrine était fort verbeuse, mais Ruperte la suivit seule dans ses confidences. Ascanio était debout et n'écoutait que les battemens de son cœur.

Pourtant il entendit ces mots que dame Perrine lui jetait en s'éloignant :— Voici l'allée où Colombe se promène tous les soirs, et elle va venir sans doute. Vous voyez que le soleil ne vous y atteindra pas, mon gentil malade.

Ascanio fit un signe de remercîment, s'avança de quelques pas, pour retomber dans ses rêveries et dans les molles pensées d'une attente pleine d'anxiété et d'impatience.

Cependant il entendit encore ces paroles que dame Perrine disait en passant à dame Ruperte.

— Voici le banc favori de Colombe.

Et laissant les deux commères continuer leur promenade et leur causerie, il s'assit doucement sans rien dire sur ce banc sacré.

Que voulait-il ? où tendait-il ? Il l'ignorait lui-même. Il cherchait Colombe parce qu'elle était jeune et belle, et qu'il était jeune et beau. De pensée ambitieuse, il n'en concevait pas. Se rapprocher d'elle, c'était la seule idée qu'il eût dans la tête ; le reste, à la grâce de Dieu ! ou plutôt il ne prévoyait pas de si loin. Il n'y a pas de demain en amour.

Colombe, de son côté, avait plus d'une fois songé malgré elle au jeune étranger qui lui était apparu dans sa solitude comme Gabriel à Marie. Le revoir avait été dès le premier jour le secret désir de cette enfant jusque-là sans désir. Mais, livrée par un père imprévoyant à la tutelle de sa propre sagesse, elle était trop généreuse pour ne pas exercer sur elle-même cette sévérité dont les âmes nobles

ne se croient dispensées que lorsqu'on enchaîne leur libre arbitre. Elle écartait donc courageusement sa pensée d'Ascanio, mais cette pensée obstinée franchissait le triple rempart élevé par Colombe autour de son cœur plus aisément qu'Ascanio lui-même n'avait franchi les murailles du Grand-Nesle. Aussi les trois ou quatre jours qui venaient de s'écouler, Colombe les avait-elle passés dans des alternatives étranges : c'était la crainte de ne pas revoir Ascanio, c'était l'effroi de se retrouver en face de lui. Sa seule consolation, c'était de rêver pendant son travail ou ses promenades. La journée elle s'enfermait, au grand désespoir de dame Perrine, réduite dès-lors à un monologue éternel dans l'abîme de sa pensée. Et puis dès que la grande chaleur du jour était passée, elle venait dans cette fraîche et sombre allée baptisée par dame Perrine du nom poétique d'allée du soir ; et là, assise sur le banc où s'était assis Ascanio, elle laissait tomber la nuit, se lever les étoiles, écoutant et répondant à ses propres pensées, jusqu'à ce que dame Perrine vînt la prévenir qu'il était temps de se retirer.

Aussi, à l'heure habituelle, le jeune homme vit tout à coup apparaître, au détour de l'allée dans laquelle il était assis, Colombe, un livre à la main. Elle lisait la Vie des Saints, dangereux roman de foi et d'amour, qui prépare peut-être aux cruelles souffrances de la vie, mais non, à coup sûr, aux froides réalités du monde. Colombe ne vit pas d'abord Ascanio, mais en apercevant une femme étrangère auprès de dame Perrine, elle fit un mouvement de surprise. En ce moment décisif, dame Perrine, comme un général déterminé, se jeta hardiment au cœur de la question.

— Chère Colombe, dit-elle, je vous sais si bonne que je

n'ai pas cru avoir besoin de votre autorisation pour permettre de venir prendre l'air sous ces ombrages à un pauvre blessé qui a été frappé pour votre père. Vous savez qu'il n'y a pas d'ombre au Grand-Nesle, et le chirurgien ne répondait de la vie de ce jeune homme que s'il pouvait se promener une heure tous les jours.

Pendant qu'elle débitait ce pieux mais gros mensonge, Colombe avait de loin jeté les yeux sur Ascanio, et une vive rougeur avait subitement coloré ses joues. Pour l'apprenti, en présence de Colombe qui s'avançait, il n'avait trouvé la force que de se lever.

— Ce n'est pas mon autorisation, dame Perrine, qui était nécessaire, dit enfin la jeune fille, c'était celle de mon père.

En disant cela avec tristesse mais avec fermeté, Colombe était arrivée jusqu'au banc de pierre où était assis Ascanio. Celui-ci l'entendit et joignant les mains :

— Pardon, madame, dit-il, je croyais... j'espérais... que votre bonne grâce avait ratifié l'offre obligeante de dame Perrine ; mais du moment qu'il n'en est pas ainsi, continua-t-il avec une douceur mêlée de fierté, je vous supplie d'excuser ma hardiesse involontaire et je me retire,

— Mais ce n'est pas moi, reprit vivement Colombe émue. Je ne suis pas maîtresse. Restez pour aujourd'hui du moins, quand même la défense de mon père s'étendrait à celui qui l'a sauvé ; restez, monsieur, ne fût-ce que pour accepter mes remercîmens.

— Oh ! madame, murmura Ascanio, c'est moi qui vous remercie du fond de mon cœur. Mais en restant ne vais-je pas troubler votre promenade ? D'ailleurs la place que j'ai prise est mal choisie.

— Nullement, reprit Colombe en s'asseyant machinale-

ment et sans y faire attention, tant elle était troublée, à l'autre extrémité du banc de pierre.

En ce moment dame Perrine, qui était là debout et n'avait pas bougé depuis la mortifiante semonce de Colombe, embarrassée à la fin de son attitude immobile et du silence de sa jeune maîtresse, prit le bras de dame Ruperte, et s'éloigna doucement.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

Colombe, qui avait les yeux fixés sur son livre, ne s'aperçut pas d'abord du départ de sa gouvernante, et pourtant elle ne lisait pas, car elle avait un nuage devant les yeux. Elle était encore exaltée, étourdie. Tout ce qu'elle pouvait faire comme d'instinct, c'était de dissimuler son agitation et de comprimer les battemens précipités de son cœur. Ascanio, lui aussi, était éperdu, et avait éprouvé une douleur si vive en voyant que Colombe voulait le renvoyer, puis une joie si folle quand il avait cru s'apercevoir du trouble de sa bien-aimée, que toutes ces subites émotions, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, l'avaient à la fois transporté et anéanti. Il était comme évanoui, et pourtant ses pensées couraient et se succédaient avec une puissance et une rapidité singulières. — Elle me méprise ! Elle m'aime ! se disait-il tour à tour. Il regardait Colombe muette et immobile, et des larmes coulaient sans qu'il les sentît sur ses joues. Cependant, au-dessus de leurs têtes, un oiseau chantait dans les branches. Le vent agitait à peine les feuilles. A l'église des Augustins, l'*angelus* du soir tintait doucement dans l'air paisible. Jamais soirée de juillet ne fut plus calme et plus silencieuse. C'était un de ces momens solennels où l'âme entre dans une nouvelle sphère, qui renferment vingt ans dans une minute, et

dont on se souvient toute la vie. Ces deux beaux enfans, si bien faits l'un pour l'autre et qui s'appartenaient si bien d'avance, n'avaient qu'à étendre leurs mains pour les unir, et il semblait qu'il y eût entre eux un abîme.

A bout de quelques instans Colombe releva la tête.

— Vous pleurez! s'écria-t-elle avec un élan plus fort que sa volonté.

— Je ne pleure pas, répondit Ascanio en se laissant tomber sur le banc ; mais portant les mains à sa figure, il les retira mouillées de larmes.

— C'est vrai, dit-il, je pleure.

— Pourquoi ? qu'avez-vous ? Je vais appeler quelqu'un. Souffrez-vous ?

— Je souffre d'une pensée.

— Et laquelle ?

— Je me dis qu'il eût peut-être mieux valu pour moi de mourir l'autre jour.

— Mourir ! Quel âge avez-vous donc pour parler ainsi mourir ?

— Dix-neuf ans ; mais l'âge du malheur devrait être l'âge de la mort !

— Et vos parens qui pleureraient à leur tour ! continua Colombe avide à son insu de pénétrer dans le passé de cette vie dont elle sentait confusément que tout l'avenir serait à elle.

— Je suis sans mère et sans père, et nul ne me pleurerait, si ce n'est mon maître Benvenuto.

— Pauvre orphelin !

— Oui, bien orphelin, allez ! Mon père ne m'a jamais aimé, et j'ai perdu ma mère à dix ans, quand j'allais comprendre son amour et le lui rendre. Mon père !... Mais de

quoi vais-je vous parler, et qu'est-ce que cela vous fait mon père et ma mère, à vous ?

— Oh ! si. Continuez, Ascanio.

— Saints du ciel ! vous vous rappelez mon nom.

— Continuez, continuez, murmura Colombe en cachant à son tour la rougeur de son front dans ses deux mains.

— Mon père donc était orfévre, et ma bonne mère était elle-même la fille d'un orfévre de Florence appelé Raphaël del Moro, d'une noble famille italienne ; car en Italie, dans nos républiques, le travail ne déshonore pas, et vous verriez plus d'un ancien et illustre nom sur l'enseigne d'une boutique. Ainsi, mon maître Cellini par exemple, est noble comme le roi de France, si ne n'est encore davantage. Raphaël del Moro, qui était pauvre, maria sa fille Stephana malgré elle à un confrère presque du même âge que lui, mais qui était riche. Hélas ! ma mère et Benvenuto Cellini s'étaient aimés, mais tous deux étaient sans fortune. Benvenuto courait le monde pour se faire un nom et gagner de l'or. Il était loin : il ne put s'opposer à cette union. Gismondo Gaddi, c'était le nom de mon père, quoiqu'il n'eût jamais su qu'elle en aimait un autre, se mit hélas à haïr sa femme parce que sa femme ne l'aimait pas. C'était un homme violent et jaloux, mon père. Qu'il me pardonne si je l'accuse, mais la justice des enfans a une mémoire implacable. Bien souvent ma mère chercha contre ses brutalités près de mon berceau un asile qu'il ne respectait pas toujours. Parfois il la frappait, pardonnez-lui, mon Dieu ! tandis qu'elle me tenait dans ses bras, et à chaque coup, pour le moins sentir, ma mère me donnait un baiser. Oh ! je me souviens à la fois, par un double retentissement de

mon cœur, des coups que recevait ma mère et des baisers qu'elle me donnait.

Le Seigneur, qui est juste, atteignit mon père dans ce qu'il avait de plus cher au monde, dans sa richesse. Plusieurs banqueroutes l'accablèrent coup sur coup. Il mourut de douleur parce qu'il n'avait plus d'argent, et ma mère, quelques jours après, mourut parce qu'elle croyait n'être plus aimée.

Je restai seul au monde. Les créanciers de mon père vinrent saisir tout ce qu'il laissait, et en furetant partout pour voir s'ils n'oubliaient rien, ils ne virent pas un petit enfant qui pleurait. Une ancienne servante qui m'aimait me nourrit deux jours par charité, mais la vieille femme vivait de charités elle-même, et n'avait pas trop de pain pour elle.

Elle ne savait que faire de moi, quand un homme couvert de poussière entra dans la chambre, me prit dans ses bras, m'embrassa en pleurant, et après avoir donné quelque argent à la bonne vieille, m'emmena avec lui. C'était Benvenuto Cellini, qui était venu de Rome à Florence exprès pour me chercher. Il m'aima, m'instruisit dans son art, me garda toujours auprès de lui, et je vous le dis, lui seul pleurerait ma mort.

Colombe avait écouté, la tête baissée et le cœur serré, l'histoire de cet orphelin qui, pour l'isolement, était son histoire, et la vie de cette pauvre mère qui serait peut-être un jour sa vie ; car elle aussi elle devait épouser par contrainte un homme qui la haïrait parce qu'elle ne l'aimerait pas.

— Vous êtes injuste envers Dieu, dit-elle à Ascanio ; quelqu'un du moins, votre bon maître, vous aime, et vous

avez connu votre mère, vous; je ne puis me souvenir des caresses de la mienne; elle est morte en me donnant le jour. J'ai été élevée par une sœur de mon père, acariâtre et revêche, que j'ai pourtant bien pleurée quand je l'ai perdue, il y a deux ans, car, faute d'autre affection, ma tendresse s'était attachée à cette femme comme un lierre au rocher. Depuis deux ans j'habite cet hôtel avec dame Perrine, et malgré ma solitude, quoique mon père vienne m'y voir rarement, ces deux années ont été et seront le plus heureux temps de ma vie.

— Vous avez bien souffert, c'est vrai, dit Ascanio, mais si le passé a été douloureux, pourquoi doutez-vous de l'avenir? Le vôtre, hélas! est magnifique. Vous êtes noble, vous êtes riche vous êtes belle, et l'ombre de vos jeunes années ne fera que mieux ressortir l'éclat du reste de votre vie.

Colombe secoua tristement la tête.

— Oh! ma mère, ma mère! murmurait-elle.

Lorsque, s'élevant par la pensée au-dessus du temps, on perd de vue ces mesquines nécessités du moment dans ces éclairs qui illuminent et résument toute une vie, avenir et passé, l'âme a parfois de dangereux vertiges et de redoutables délires, et quand c'est de mille douleurs qu'on se souvient, quand ce sont mille angoisses que l'on pressent, le cœur attendri a souvent des émotions terribles et de mortelles défaillances. Il faut être bien fort pour ne pas tomber quand le poids des destinées vous pèse tout entier sur le cœur. Ces deux enfans, qui avaient déjà tant souffert, qui étaient restés toujours seuls, n'avaient qu'à prononcer une parole peut-être pour faire un même avenir de ce

double passé ; mais pour prononcer cette parole, l'une était trop sainte et l'autre trop respectueux.

Cependant, Ascanio regardait Colombe avec une tendresse infinie, et Colombe se laissait regarder avec une confiance divine ; ce fut les mains jointes et de l'accent dont il devait prier Dieu que l'apprenti dit à la jeune fille :

— Ecoutez, Colombe, si vous souhaitez quelque chose, s'il y a sur vous quelque malheur, qu'on puisse accomplir ce désir en donnant tout son sang, et que pour détourner ce malheur il ne faille qu'une vie, dites un mot, Colombe, comme vous le diriez à un frère, et je serai bien heureux.

— Merci, merci, dit Colombe ; sur une parole de moi vous vous êtes déjà exposé généreusement, je le sais ; mais Dieu seul peut me sauver cette fois.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, dame Ruperte et dame Perrine s'arrêtaient à ce moment devant eux.

Les deux commères avaient mis le temps à profit aussi bien que les deux amoureux, et s'étaient déjà liées d'une amitié intime fondée sur une sympathie réciproque. Dame Perrine avait enseigné à dame Ruperte un remède contre les engelures, et dame Ruperte de son côté, pour ne pas demeurer en reste, avait indiqué à dame Perrine un secret pour conserver les prunes. On conçoit aisément que c'était désormais entre elles à la vie à la mort, et elles s'étaient bien promis de se revoir, coûte que coûte.

— Eh bien ! Colombe, dit dame Perrine en s'approchant du banc, m'en voulez-vous toujours ? n'aurait-ce pas été une honte, voyons, de refuser l'entrée de la maison à celui sans l'aide duquel la maison n'aurait plus de maître ?

Ne s'agit-il pas de guérir ce jeune homme d'une blessure qu'il a reçue pour nous, enfin? Et voyez-vous, dame Ruperte, s'il n'a pas déjà meilleure mine et s'il n'est pas moins pâle qu'en venant ici?

— C'est vrai, affirma dame Ruperte, il n'a jamais eu en bonne santé de plus vives couleurs.

— Réfléchissez, Colombe, continua Perrine, que ce serait un meurtre d'empêcher une convalescence si bien commencée. Allons, la fin sauve les moyens. Vous me laissez, n'est-ce pas, lui permettre de venir demain à la brune? Pour vous-même ce sera une distraction, mon enfant; distraction bien innocente, Dieu merci! puis nous sommes là, dame Ruperte et moi. En vérité, je vous déclare que vous avez besoin de distraction, Colombe. Et qui est ce qui ira dire à messire le prévôt qu'on a un peu adouci la rigueur de ses ordres? D'ailleurs, avant sa défense, vous aviez autorisé Ascanio à venir vous montrer des bijoux, et il les a oubliés aujourd'hui, il faut bien qu'il les apporte demain.

Colombe regarda Ascanio; il était devenu pâle et attendait sa réponse avec angoisse.

Pour une pauvre jeune fille tyrannisée et captive, cette humilité contenait une immense flatterie. Il y avait donc au monde quelqu'un qui dépendait d'elle et dont elle faisait le bonheur et la tristesse avec un mot! Chacun aime son pouvoir. Les airs impudens du comte d'Orbec avaient récemment humilié Colombe. La pauvre prisonnière, pardonnez-lui! ne résista pas à l'envie de voir un éclair de joie briller dans les yeux d'Ascanio, et elle dit en rougissant et en souriant:

— Dame Perrine, que me faites-vous faire là?

Ascanio voulut parler, mais il ne put que joindre les mains avec effusion ; ses genoux fléchissaient sous lui.

— Merci, ma belle dame, dit Ruperte avec une profonde révérence. Allons, Ascanio, vous êtes faible encore, il est temps de rentrer. Donnez-moi le bras et partons.

L'apprenti trouva à peine la force de dire adieu et merci, mais il suppléa aux paroles par un regard où il mit toute son âme, et suivit docilement la servante, le cœur inondé de joie.

Colombe retomba toute pensive sur le banc, et pénétrée d'une ivresse qu'elle se reprochait et à laquelle elle n'était pas habituée.

— A demain ! dit d'un air de triomphe, en quittant ses hôtes, dame Perrine qui les avait reconduits ; et vous pourrez bien, si vous voulez, jeune homme, revenir comme cela tous les jours pendant trois mois.

— Et pourquoi pendant trois mois seulement ? demanda Ascanio qui avait rêvé d'y revenir toujours.

— Dame ! répondit Perrine, parce que dans trois mois Colombe se marie avec le comte d'Orbec.

Ascanio eut besoin de toute l'énergie de sa volonté pour ne pas tomber.

— Colombe se marie avec le comte d'Orbec ! murmura Ascanio. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je m'étais donc trompé ! Colombe ne m'aime pas !

Mais comme en ce moment dame Perrine refermait la porte derrière lui, et que dame Ruperte marchait devant, ni l'une ni l'autre ne l'entendirent.

XII.

LA REINE DU ROI.

Nous avons dit que Benvenuto était sorti vers les onze heures du matin de son atelier sans dire où il était allé. Benvenuto était allé au Louvre rendre à François Ier la visite que Sa Majesté lui avait faite à l'hôtel du cardinal de Ferrare.

Le roi avait tenu parole. Le nom de Benvenuto Cellini était donné partout, et toutes les portes s'ouvrirent devant lui ; mais cependant une dernière resta close : c'était celle du conseil. François Ier discutait sur les affaires d'Etat avec les premiers du royaume, et si positifs qu'eussent été les ordres du roi, on n'osa point introduire Cellini au milieu de la grave séance qui se tenait sans aller de nouveau prendre l'autorisation de Sa Majesté.

C'est qu'en effet la situation dans laquelle se trouvait la France était grave. Nous avons jusqu'à présent peu parlé des affaires d'état, convaincu que nos lecteurs et surtout nos lectrices préféraient les choses du cœur aux choses de la politique ; mais enfin nous sommes arrivés au moment où nous ne pouvons plus reculer et où nous voilà forcés de jeter un coup d'œil que nous ferons le plus rapide

possible sur la France et sur l'Espagne, ou plutôt sur François Ier et sur Charles-Quint, car au seizième siècle les rois c'étaient les nations.

A l'époque où nous sommes arrivés, par un jeu de cette bascule politique dont tous deux éprouvèrent si souvent les effets, la situation de François Ier était devenue meilleure et celle de Charles-Quint avait empiré. En effet, les choses avaient fort changé depuis le fameux traité de Cambrai, dont deux femmes, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, avaient été les négociatrices. Ce traité, qui était le complément de celui de Madrid, portait que le roi d'Espagne abandonnerait la Bourgogne au roi de France, et que le roi de France renoncerait de son côté à l'hommage de la Flandre et de l'Artois. De plus, les deux jeunes princes qui servaient d'otage à leur père devaient lui être remis contre une somme de deux millions d'écus d'or. Enfin, la bonne reine Eléonore, sœur de Charles-Quint, promise d'abord au connétable en récompense de sa trahison, puis mariée à François Ier en gage de paix, devait revenir à la cour de France avec les deux enfans auxquels elle avait si tendrement servi de mère ; tout cela s'était accompli avec une loyauté égale de part et d'autre.

Mais comme on le comprend bien, la renonciation de François Ier au duché de Milan, exigée de lui pendant sa captivité, n'était qu'une renoncation momentanée. A peine libre, à peine réintégré dans sa puissance, à peine rentré dans sa force, il tourna de nouveau les yeux vers l'Italie. C'était dans le but de faire un appui à ses prétentions dans la cour de Rome qu'il avait marié son fils Henri, devenu

dauphin par la mort de son frère aîné François, à Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII.

Malheureusement, au moment où tous les préparatifs de l'invasion méditée par le roi venaient d'être achevés, le pape Clément VII était mort et avait eu pour successeur Alexandre Farnèse, lequel était monté sur le trône de saint Pierre sous le nom de Paul III.

Or, Paul III avait résolu dans sa politique de ne se laisser entraîner ni au parti de l'empereur ni au parti du roi de France, et de tenir la balance égale entre Charles-Quint et François Ier.

Tranquillisé de ce côté, l'empereur cessa de s'inquiéter des préparatifs de la France, et prépara à son tour une expédition contre Tunis, dont s'était emparé le fameux corsaire Cher-Eddin, si célèbre sous le nom de Barberousse, lequel, après en avoir chassé Muley-Hassan, s'était emparé de ce pays et de là ravageait la Sicile.

L'expédition avait complétement réussi, et Charles-Quint, après avoir détruit trois ou quatre vaisseaux à l'amiral de Soliman, était entré triomphant dans le port de Naples.

Là il avait appris une nouvelle qui l'avait encore rassuré : c'est que Charles III, duc de Savoie, bien qu'oncle maternel de François Ier, s'était, par les conseils de sa nouvelle femme, Béatrix, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, détaché du parti du roi de France ; si bien que lorsque François Ier, en vertu de ses anciens traités avec Charles III, avait sommé celui-ci de recevoir ses troupes, le duc de Savoie n'avait répondu que par un refus, de sorte que François Ier se trouvait dans la nécessité de forcer le ter-

rible passage des Alpes, dont jusque-là, grâce à son allié et son parent, il avait cru trouver les portes ouvertes.

Mais Charles-Quint fut tiré de sa sécurité par un véritable coup de foudre. Le roi avait fait marcher avec tant de promptitude une armée sur la Savoie, que son duc vit sa province occupée avant de se douter qu'elle était envahie. Brion, chargé du commandement de l'armée, s'empara de Chambéry, apparut sur les hauteurs des Alpes, et menaça le Piémont au même moment où François Sforce, frappé sans doute de terreur à la nouvelle de pareils succès, mourait subitement, laissant le duché de Milan sans héritier, et par conséquent donnant non seulement une facilité, mais encore un droit de plus à François Ier.

Brion descendit en Italie et s'empara de Turin. Arrivé là, il s'arrêta, établit son camp sur les bords de la Sésia, et attendit.

Charles-Quint, de son côté, avait quitté Naples pour Rome. La victoire qu'il venait de remporter sur les vieux ennemis du Christ lui valut une entrée triomphale dans la capitale du monde chrétien. Cette entrée enivra tellement l'empereur que, contre son habitude, il rompit toute mesure, accusa en plein consistoire François Ier d'hérésie, appuyant cette accusation sur la protection qu'il accordait aux protestans et sur l'alliance qu'il avait faite avec les Turcs. Puis, ayant récapitulé toutes leurs vieilles querelles, dans lesquelles, selon lui, François Ier avait toujours eu les premiers torts, il jura une guerre d'extermination à son beau-frère.

Ses malheurs passés avaient rendu François Ier aussi prudent qu'il avait d'abord été aventureux. Aussi, dès qu'il se vit menacé à la fois par les forces de l'Espagne et de

l'Empire, il laissa Annebaut pour garder Turin, et rappela Brion avec ordre de conserver purement et simplement les frontières.

Tous ceux qui connaissaient le caractère chevaleresque et entreprenant de François Ier ne comprirent rien à cette retraite, et pensèrent que du moment où il faisait un pas en arrière il se considérait d'avance comme battu. Cette croyance exalta davantage encore l'orgueil de Charles-Quint; il se mit de sa personne à la tête de son armée et résolut d'envahir la France en pénétrant par le Midi.

On connaît les résultats de cette tentative : Marseille, qui avait résisté au connétable de Bourbon et à Pescaire, les deux plus grands hommes de guerre du temps, n'eut point de peine à résister à Charles-Quint, grand politique, mais médiocre général. Charles-Quint ne s'en inquiéta point, laissa Marseille derrière lui, et voulut marcher sur Avignon; mais Montmorency avait établi entre la Durance et le Rhône un camp inexpugnable contre lequel Charles-Quint s'acharna vainement. De sorte que Charles-Quint, après six semaines de tentatives inutiles, repoussé en tête, harcelé sur les flancs, menacé d'être coupé sur ses derrières, ordonna à son tour une retraite qui ressemblait fort à une déroute, et après avoir manqué de tomber entre les mains de son ennemi, parvint à grand'peine à gagner Barcelone, où il arriva sans hommes et sans argent.

Alors, tous ceux qui avaient attendu l'issue de l'affaire pour se déclarer se déclarèrent contre Charles-Quint. Henri VIII répudia sa femme, Catherine d'Aragon, pour épouser sa maîtresse, Anne de Boleyn. Soliman attaqua le royaume de Naples et la Hongrie. Les princes protestans d'Allemagne firent une ligue secrète contre l'empereur.

Enfin les habitans de Gand, lassés des impôts qu'on ne cessait de mettre sur eux pour subvenir aux frais de la guerre contre la France, se révoltèrent tout à coup et envoyèrent à François Ier des ambassadeurs pour lui offrir de se mettre à leur tête.

Mais, au milieu de ce bouleversement universel qui menaçait la fortune de Charles-Quint, de nouvelles négociations s'étaient renouées entre lui et François Ier. Les deux souverains s'étaient abouchés à Aigues-Mortes, et François Ier, décidé à une paix dont il sentait que la France avait le plus grand besoin, était résolu à tout attendre désormais, non pas d'une lutte à main armée, mais de négociations amicales.

Il fit donc prévenir Charles-Quint de ce que lui proposaient les Gantois, en lui offrant en même temps un passage à travers la France pour se rendre en Flandre.

C'était à ce sujet que le conseil était assemblé au moment où Benvenuto était venu frapper à la porte, et, fidèle à sa promesse, François Ier, prévenu de la présence de son grand orfévre, avait ordonné qu'il fût introduit. Benvenuto put donc entendre la fin de la discussion.

— Oui, messieurs, disait François Ier, oui, je suis de l'avis de M. de Montmorency, et mon rêve, à moi, c'est de conclure une alliance durable avec l'empereur élu, d'élever nos deux trônes au-dessus de toute la chrétienté, et de faire disparaître devant nous toutes ces corporations, toutes ces communes, toutes ces assemblées populaires qui prétendent imposer des limites à notre puissance royale en nous refusant tantôt les bras, tantôt l'argent de nos sujets. Mon rêve est de faire rentrer dans le sein de la religion et dans l'unité pontificale toutes les hérésies qui désolent

notre sainte mère Eglise. Mon rêve est enfin de réunir toutes mes forces contre les ennemis du Christ, de chasser le sultan des Turcs de Constantinople, ne fût-ce que pour prouver qu'il n'est pas, comme on le dit, mon allié, et d'établir à Constantinople un second empire, rival du premier en force, en splendeur et en étendue. Voilà mon rêve, messieurs, et je lui ai donné ce nom afin de ne pas trop me laisser élever par l'espérance du succès, afin de ne pas être trop abattu quand l'avenir m'en viendra peut-être démontrer l'impossibilité. Mais s'il réussissait, s'il réussissait, connétable, si j'avais la France et la Turquie, Paris et Constantinople, l'Occident et l'Orient, convenez, messieurs, que ce serait beau, que ce serait grand, que ce serait sublime !

— Ainsi, sire, dit le duc de Guise, il est définitivement arrêté que vous refusez la suzeraineté que vous offrent les Gantois, et que vous renoncez aux anciens domaines de la maison de Bourgogne ?

— C'est arrêté ; l'empereur verra que je suis allié aussi loyal que loyal ennemi. Mais avant, et sur toutes choses, comprenez-le bien, je veux et j'exige que le duché de Milan me soit rendu ; il m'appartient par mon droit héréditaire et par l'investiture des empereurs, et je l'aurai, foi de gentilhomme ! mais, je l'espère, sans rompre amitié avec mon frère Charles.

— Et vous offrirez à Charles-Quint de passer par la France pour aller châtier les Gantois révoltés ? ajouta Poyet.

— Oui, monsieur le chancelier, répondit le roi ; faites partir dès aujourd'hui M. de Fréjus pour l'y inviter en mon nom. Montrons-lui que nous sommes disposés à tout pour conserver la paix. Mais s'il veut la guerre...

Un geste terrible et majestueux accompagna cette phrase suspendue un instant, car François Ier avait aperçu son artiste qui se tenait modestement près de la porte.

— Mais s'il veut la guerre, reprit-il, par mon Jupiter! dont Benvenuto vient m'apporter des nouvelles, je jure qu'il l'aura sanglante, terrible, acharnée. Eh bien! Benvenuto, mon Jupiter, où en est-il?

— Sire, répondit Cellini, je vous en apporte le modèle, de votre Jupiter; mais savez-vous à quoi je rêvais en vous regardant et en vous écoutant? Je rêvais à une fontaine pour votre Fontainebleau; à une fontaine que surmonterait une statue colossale de soixante pieds, qui tiendrait une lance brisée dans sa main droite, et qui appuierait la gauche sur la garde de son épée. Cette statue, sire, représenterait Mars, c'est-à-dire Votre Majesté: car en vous tout est courage, et vous employez le courage avec justice et pour la sainte défense de votre gloire. Attendez, sire, ce n'est pas tout: aux quatre angles de la base de cette statue, il y aura quatre figures assises, la poésie, la peinture, la sculpture et la libéralité. Voilà à quoi je rêvais en vous regardant et vous écoutant, sire.

— Et vous ferez vivre ce rêve-là en marbre ou en bronze, Benvenuto; je le veux, dit le roi avec le ton du commandement, mais en souriant avec une aménité toute cordiale.

Tout le conseil applaudit, tant chacun trouvait le roi digne de la statue, et la statue digne du roi.

— En attendant, reprit le roi, voyons notre Jupiter.

Benvenuto tira le modèle de dessous son manteau, et le posa sur la table autour de laquelle venait de se débattre la destinée du monde.

François Ier le regarda un moment avec un sentiment d'admiration sur l'expression duquel il n'y avait point à se tromper.

— Enfin ! s'écria-t-il, j'ai donc trouvé un homme selon mon cœur ; puis, frappant sur l'épaule de Benvenuto : Mon ami, continua-t-il, je ne sais lequel éprouve le plus de bonheur du prince qui trouve un artiste qui va au-devant de toutes ses idées, un artiste tel que vous enfin, ou de l'artiste qui rencontre un prince capable de le comprendre. Je crois que mon plaisir est plus grand, à vrai dire.

— Oh ! non, permettez, sire, s'écria Cellini ; c'est à coup sûr le mien.

— C'est le mien, allez, Benvenuto.

— Je n'ose résister à Votre Majesté ; cependant...

— Allons, disons donc que nos joies se valent, mon ami.

— Sire, vous m'avez appelé votre ami, dit Benvenuto, voilà un mot qui me paie au centuple de sa valeur tout ce que j'ai déjà fait pour Votre Majesté et tout ce que je puis encore faire pour elle.

— Eh bien ! je veux te prouver que ce n'est point une vaine parole qui m'est échappée, Benvenuto, et que si je t'ai appelé mon ami, c'est que tu l'es réellement. Apporte-moi mon Jupiter, achève-le le plus tôt possible, et ce que tu me demanderas en me l'apportant, foi de gentilhomme ! si la main d'un roi peut y atteindre, tu l'auras. Entendez-vous, messieurs ? et si j'oubliais ma promesse, faites-m'en souvenir.

— Sire, s'écria Benvenuto, vous êtes un grand et noble roi, et je suis honteux de pouvoir si peu pour vous, qui faites tant pour moi.

Puis ayant baisé la main que le roi lui tendait, Cellini

replaça la statue de son Jupiter sous son manteau, et sortit de la salle du conseil le cœur plein d'orgueil et de joie.

En sortant du Louvre il rencontra le Primatice qui allait y entrer.

— Où courez-vous donc si joyeux, mon cher Benvenuto ? dit le Primatice à Cellini, qui passait sans le voir.

— Ah ! c'est vous, Francesco ! s'écria Cellini. Oui, vous avez raison, je suis joyeux, car je viens de voir notre grand, notre sublime, notre divin François Ier...

— Et avez-vous vu madame d'Etampes ? demanda le Primatice.

— Qui m'a dit des choses, voyez-vous, Francesco, que je n'ose répéter, quoiqu'on prétende que la modestie n'est pas mon fort.

— Mais que vous a dit madame d'Etampes ?

— Il m'a appelé son ami, comprenez-vous, Francesco ? il m'a tutoyé comme il tutoie ses maréchaux Enfin il m'a dit que quand mon Jupiter serait fini, je pourrais lui demander telle faveur qui me conviendrait, et que cette faveur m'était d'avance accordée.

— Mais que vous a promis madame d'Etampes ?

— Quel homme étrange vous faites, Francesco !

— Pourquoi cela ?

— Vous ne me parlez que de madame d'Etampes quand je ne vous parle que du roi.

— C'est que je connais mieux la cour que vous, Benvenuto ; c'est que vous êtes mon compatriote et mon ami ; c'est que vous m'avez rapporté un peu de l'air de notre belle Italie, et que dans ma reconnaissance je veux vous sauver d'un grand danger. Ecoutez, Benvenuto, la duchesse d'Etampes est votre ennemie, votre ennemie mortelle ; je

vous l'ai déjà dit, car à cette époque je le craignais, je vous le répète ; mais aujourd'hui j'en suis sûr. Vous avez offensé cette femme, et si vous ne l'apaisez, elle vous perdra. Madame d'Etampes, Benvenuto, écoutez bien ce que je vais vous dire : madame d'Etampes, c'est la reine du roi.

— Que me dites-vous là, bon Dieu ! s'écria Cellini en riant. Moi, moi, j'ai offensé madame d'Etampes ! et comment cela ?

— Oh ! je vous connais, Benvenuto, et je me doutais bien que vous n'en saviez pas plus que moi, pas plus qu'elle sur le motif de son aversion pour vous. Mais qu'y faire ? Les femmes sont ainsi bâties : elles haïssent comme elles aiment, sans savoir pourquoi. Eh bien ! la duchesse d'Etampes vous hait.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ce que je veux ? Je veux que le courtisan sauve le sculpteur.

— Moi, le courtisan d'une courtisane !

— Vous avez tort, Bonvenuto, dit en souriant le Primatice, vous avez tort ; madame d'Etampes est très belle, et tout artiste en doit convenir.

— Aussi, j'en conviens, dit Benvenuto.

— Eh bien ! dites-le-lui, à elle, à elle-même, et non pas à moi. Je ne vous en demande pas davantage pour que vous deveniez les meilleurs amis du monde. Vous l'avez blessée par un caprice d'artiste ; c'est à vous de faire les premiers pas vers elle.

— Si je l'ai blessée, dit Cellini, c'est sans intention ou plutôt sans méchanceté. Elle m'a dit quelques paroles mor-

dantes que je ne méritais pas ; je l'ai remise à sa place, et elle le méritait.

— N'importe, n'importe ! oubliez ce qu'elle a dit, Benvenuto, et faites-lui oublier ce que vous lui avez répondu. Je vous le répète, elle est impérieuse, elle est vindicative, et elle tient dans sa main le cœur du roi, du roi, qui aime les arts, mais qui aime encore mieux l'amour. Elle vous fera repentir de votre audace, Benvenuto ; elle vous suscitera des ennemis ; c'est elle déjà qui a donné au prévôt le courage de vous résister. Et, tenez, je pars pour l'Italie, moi ; je vais à Rome par son ordre. Eh bien ! ce voyage, Benvenuto, est dirigé contre vous, et moi-même, moi, votre ami, je suis forcé de servir d'instrument à sa rancune.

— Et qu'allez-vous faire à Rome ?

— Ce que j'y vais faire ? Vous avez promis au roi de rivaliser avec les anciens, et je vous sais homme à tenir votre promesse ; mais la duchesse croit que vous vous êtes vanté à tort, et pour vous écraser par la comparaison sans doute, elle m'envoie, moi, peintre, mouler à Rome les plus belles statues antiques, le Laocoon, la Vénus, le Rémouleur, que sais-je, moi !

— Voilà en effet un terrible raffinement de haine, dit Benvenuto, qui, malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, n'était pas tout à fait sans inquiétude sur une comparaison de son œuvre avec celle des plus grands maîtres ; mais céder à une femme, ajouta-t-il en serrant les poings, jamais ! jamais !

— Qui vous parle de céder ! Tenez, je vous ouvre un moyen. Ascanio lui a plu : elle veut le faire travailler et m'a chargé de lui dire de passer chez elle. Eh bien ! rien de plus simple à vous que d'accompagner votre élève à l'hôtel

d'Etampes pour le présenter vous-même à la belle duchesse. Profitez de cela, emportez avec vous quelqu'un de ces merveilleux bijoux comme vous seul en savez faire, Benvenuto ; vous le lui montrerez d'abord, puis quand vous verrez ses yeux briller en le regardant, vous le lui offrirez comme un tribut à peine digne d'elle. Alors elle acceptera, vous remerciera gracieusement, vous fera en échange quelque présent digne de vous, et vous rendra toute sa faveur. Si vous avez au contraire cette femme pour ennemie, renoncez dès à présent aux grandes choses que vous rêvez. Hélas ! j'ai été forcé, moi aussi, de plier un instant pour me relever après de toute ma taille. Jusque-là je me voyais préférer ce barbouilleur de Rosso ; on le mettait partout et toujours au-dessus de moi. On le nommait intendant de la couronne.

— Vous êtes injuste envers lui, Francesco, dit Cellini, incapable de cacher sa pensée : c'est un grand peintre.

— Vous trouvez ?

— J'en suis sûr.

— Eh ! j'en suis sûr aussi, moi, dit le Primatice, et je le hais justement à cause de cela. Eh bien ! on se servait de ui pour m'écraser ; j'ai flatté leurs misérables vanités, et maintenant je suis le grand Primatice, et maintenant on se sert de moi pour vous écraser à votre tour. Faites donc comme j'ai fait, Benvenuto, vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil. Je vous en supplie pour vous et pour moi, je vous en supplie au nom de votre gloire et de votre avenir, que vous compromettez tous deux si vous persistez dans votre entêtement.

— C'est dur ! dit Cellini, qui commençait cependant visiblement à céder.

— Si ce n'est pour vous, Benvenuto, que ce soit pour notre grand roi. Voulez-vous lui déchirer le cœur, en le mettant dans la nécessité d'opter entre une maîtresse qu'il aime et un artiste qu'il admire ?

— Eh bien ! soit ! pour le roi je le ferai ! s'écria Cellini, enchanté d'avoir trouvé en face de son amour-propre une excuse suffisante.

— A la bonne heure ! dit le Primatice. Et maintenant vous comprenez que si un seul mot de cette conversation était rapporté à la duchesse, je serais perdu.

— Oh ! dit Benvenuto, j'espère que vous êtes tranquille.

— Benvenuto donne sa parole et tout est dit, reprit le Primatice.

— Vous l'avez.

— Oh bien donc ! adieu, frère.

— Bon voyage là-bas !

— Bonne chance ici !

Et les deux amis, après s'être serré une dernière fois la main, se quittèrent en faisant chacun un geste qui résumait toute leur conversation.

XIII.

SOUVENT FEMME VARIE.

L'hôtel d'Etampes n'était pas fort éloigné de l'hôtel de Nesle. Nos lecteurs ne trouveront donc pas étonnant que nous passions de l'un à l'autre.

Il était situé près du quai des Augustins, et s'étendait le long de la rue Gilles-le-Gueux, que l'on a sentimentalement baptisée depuis rue Gît-le-Cœur. Sa principale entrée s'ouvrait rue de l'Hirondelle. François Ier en avait fait don à sa maîtresse pour qu'elle consentît à devenir la femme de Jacques Desbrosses, comte de Penthièvre, comme il avait donné le duché d'Etampes et le gouvernement de Bretagne à Jacques Desbrosses, comte de Penthièvre, pour qu'il consentît à épouser sa maîtresse.

Le roi avait tâché d'ailleurs de rendre son présent digne de la belle Anne d'Heilly. Il avait fait arranger l'ancien hôtel au plus nouveau goût. Sur la façade sombre et sévère s'étaient épanouies par enchantement, comme autant de pensées d'amour, les délicates fleurs de la Renaissance. Enfin, aux soins que le roi avait pris pour orner cette demeure, il était aisé de s'apercevoir qu'il devait loger là lui-même presqu'autant que la duchesse d'Etampes. De plus

on avait meublé les chambres avec un luxe royal, et la maison était montée comme celle d'une vraie reine, et même beaucoup mieux sans doute que celle de l'excellente et chaste Eléonore, la sœur de Charles-Quint et la femme légitime de François Ier, dont il était si peu question dans le monde et même à la cour.

Si maintenant nous pénétrons indiscrètement de grand matin dans la chambre de la duchesse, nous la trouverons à demi couchée sur un lit de repos, appuyant sa charmante tête sur une de ses belles mains, et passant négligemment l'autre dans les boucles de ses cheveux châtains aux reflets dorés. Les pieds nus d'Anne paraissent plus petits et plus blancs dans ses larges mules de velours noir, et sa robe flottante et négligée prête à la coquette un charme irrésistible.

Le roi est là en effet, debout contre une fenêtre, mais il ne regarde pas sa duchesse. Il frappe des doigts contre la vitre en mesure, et paraît méditer profondément. Sans doute il songe à cette grave question de Charles-Quint traversant la France.

— Et que faites-vous donc là, sire, le dos tourné? lui dit enfin la duchesse impatientée.

— Des vers pour vous, ma mie, et les voilà terminés, j'espère, répondit François Ier.

— Oh! dites-les moi vitement, de grâce, mon beau poëte couronné.

— Je le veux bien, reprit le roi avec l'assurance d'un rimeur porte-sceptre. Ecoutez :

Etant seul et auprès d'une fenêtre,
Par un matin comme le jour poignait,
Je regardais Aurore à main senestre,

Qui à Phœbus le chemin enseignait,
Et d'autre part ma mie qui peignait
Son chef doré, et vis ses luisans yeux,
Dont un jeta un trait si gracieux,
Qu'à haute voix je fus contraint de dire :
Dieux immortels ! rentrez dedans vos cieux,
Car la beauté de ceste vous empire.

— Oh ! les charmans vers, fit la duchesse en applaudissant. Regardez l'Aurore tant qu'il vous plaira ; désormais je ne suis plus jalouse d'elle, puisqu'elle me vaut de si beaux vers. Redites-les moi donc, je vous en prie.

François Ier répéta complaisamment pour elle et pour lui son galant à-propos, mais alors ce fut Anne qui, à son tour, garda le silence.

— Qu'avez-vous donc, belle dame ? dit François Ier, qui s'attendait à un second compliment.

— J'ai, sire, que je vous répéterai avec plus d'autorité ce matin ce que je vous disais hier au soir : Un poëte a encore moins d'excuses qu'un roi chevalier pour laisser insolemment outrager sa dame, car elle est en même temps sa maîtresse et sa muse.

— Encore, méchante ! reprit le roi avec un petit mouvement d'impatience ; voir là un outrage, bon Dieu ! Votre rancune est bien implacable, ma nymphe souveraine, que vos griefs vous font oublier mes vers.

— Monseigneur, je hais comme j'aime.

— Et pourtant, voyons, si je vous priais bien de ne plus en vouloir à Benvenuto, un grand fou qui ne sait ce qu'il dit, qui parle comme il se bat, à l'étourdie, et qui n'a pas eu, je vous en réponds, l'intention de vous blesser. Vous le savez d'ailleurs, la clémence est l'apanage des divinités,

chère déesse, pardonnez à cet insensé pour l'amour de moi!

— Insensé! reprit Anne en murmurant.

— Oh! insensé sublime, c'est vrai, dit François Ier, je l'ai vu hier et il m'a promis des merveilles. C'est un homme qui n'a pas, je crois, de second dans son art, et qui me glorifiera dans l'avenir autant qu'André del Sarto, Titien et Léonard de Vinci. Vous savez combien j'aime mes artistes, ma duchesse chérie, soyez donc favorable et indulgente à celui-là, je vous en conjure. Eh! mon Dieu! giboulée d'avril, caprice de femme et boutade d'artiste ont, selon moi, plus de charme que d'ennui. Voyons, pardonnez-vous à ce qui me plaît, vous que j'aime.

— Je suis votre servante et je vous obéirai, sire.

— Merci. En échange de cette grâce que m'accorde la bonté de la femme, vous pouvez requérir tel don qu'il vous plaira de la puissance du prince. Mais, hélas! voici que le jour grandit, et il faut vous quitter. Il y a encore conseil aujourd'hui. Quel ennui! Ah! mon frère Charles-Quint me rend bien rude le métier de roi. Il met la ruse à la place de la chevalerie, la plume à la place de l'épée; c'est une honte. Je crois, foi de gentilhomme! qu'il faudra inventer de nouveaux mots pour nommer toute cette science et toute cette habileté de gouvernement. Adieu, ma pauvre bien-aimée, je vais tâcher d'être fin et adroit. Vous êtes bien heureuse, vous, de n'avoir qu'à rester belle, et que le ciel ait tout fait pour cela. Adieu, ne vous levez pas, mon page m'attend dans l'antichambre. Au revoir, et pensez à moi.

— Toujours, sire.

Et lui jetant de la main un dernier adieu, François Ier

souleva la tapisserie et sortit laissant seule la belle duchesse, qui, fidèle à sa promesse, se mit sur-le-champ, il faut le dire, à penser à tout autre chose qu'à lui.

C'est que madame d'Etampes était une nature active, ardente, ambitieuse. Après avoir vivement cherché et vaillamment conquis l'amour du roi, cet amour ne suffit plus bientôt à l'inquiétude de son esprit, et elle commença à s'ennuyer. L'amiral Brion et le comte de Longueval qu'elle aima quelque temps, Diane de Poitiers qu'elle détesta toujours, ne l'occupaient pas assez puissamment; mais depuis huit jours, le vide qu'elle sentait dans son esprit s'était un peu rempli, et elle avait recommencé à vivre, grâce à une nouvelle haine et à un nouvel amour. Elle haïssait Cellini et elle aimait Ascanio, et c'est à l'un et à l'autre qu'elle songeait, tandis que ses femmes achevaient de l'habiller.

Comme il ne restait plus qu'à la coiffer, on annonça le prevôt de Paris et le vicomte de Marmagne.

Ils étaient au nombre des plus dévoués partisans de la duchesse, dans les deux camps qui s'étaient formés à la cour entre la maîtresse du Dauphin, Diane de Poitiers, et elle. Or, on accueille bien les amis quand on pense à son ennemi. Ce fut donc avec une grâce infinie que madame d'Etampes donna sa main à baiser au prévôt refrogné et au souriant vicomte.

— Messire le prévôt, dit-elle avec une colère qui n'avait rien de joué, et une compassion qui n'avait rien d'injurieux, nous avons appris l'odieuse façon dont ce rustre italien vous a traité, vous, notre meilleur ami, et nous en sommes encore indignée.

— Madame, répondit d'Estourville, faisant une flatterie même de son revers, j'aurais été honteux que mon âge et

mon caractère fussent épargnés par l'infâme que n'avaient pas arrêté votre beauté et votre bonne grâce.

— Oh ! dit Anne, je ne pense qu'à vous, et quant à mon injure personnelle, le roi, qui est vraiment trop indulgent pour ces insolens étrangers, m'a priée de l'oublier, et je l'oublie.

— S'il en est ainsi, madame, la prière que nous avions à vous faire serait sans doute mal accueillie, et nous vous demandons la permission de nous retirer sans vous la dire.

— Comment, messire d'Estourville, ne suis-je pas vôtre en tout temps et quoi qu'il arrive? Parlez ! parlez ! ou je me fâche contre un si méfiant ami.

— Eh bien ! madame, voilà ce dont il s'agit. J'avais cru pouvoir disposer en faveur du comte de Marmagne de ce droit de logis dans un des hôtels royaux que je tenais de votre munificence, et naturellement nous avons jeté les yeux sur l'hôtel de Nesle, tombé en de si mauvaises mains.

— Ah ! ah ! fit la duchesse. Je vous écoute avec attention.

— Le vicomte, madame, avait accepté d'abord avec le plus vif empressement ; mais maintenant, avec la réflexion, il hésite, il songe avec effroi à ce terrible Benvenuto.

— Pardon, mon digne ami, interrompit le vicomte de Marmagne, pardon, vous expliquez fort mal la chose. Je ne crains pas Benvenuto, je crains la colère du roi. Je n'ai pas peur d'être tué par ce rustre italien, pour parler comme parle madame, fi donc ! Ce dont j'ai peur, c'est pour ainsi dire de le tuer, et que mal ne m'advienne d'avoir privé notre sire d'un serviteur auquel il paraît tenir beaucoup.

— Et j'avais osé, madame, lui faire espérer qu'au besoin votre protection ne lui manquerait pas.

— Elle n'a jamais manqué à mes amis, dit la duchesse, et d'ailleurs, n'avez-vous pas pour vous une meilleure amie que moi, la justice? N'agissez-vous pas en vertu des désirs du roi?

— Sa Majesté, répondit Marmagne, n'a pas désigné elle-même l'hôtel de Nesle pour être occupé par un autre que ce Benvenuto, et notre choix, il ne faut pas se le dissimuler, aura tout l'air d'une vengeance. Et puis si, comme je le puis affirmer, car j'amènerai avec moi deux hommes sûrs, si je tue ce Cellini?

— Oh! mon Dieu! dit la duchesse en montrant ses dents blanches en même temps que son sourire, le roi protége bien les vivans; mais il se soucierait médiocrement, j'imagine, de venger les morts, et son admiration pour l'art n'ayant plus sur ce point à s'exercer, il ne se souviendrait plus, j'espère, que de son affection pour moi. Cet homme m'a si publiquement et affreusement insultée! Marmagne, l'oubliez-vous?

— Mais madame, dit le prudent vicomte, sachez bien nettement ce que vous aurez à défendre.

— Oh! vous êtes parfaitement clair, vicomte.

— Non, si vous le permettez, madame, je ne veux rien vous laisser ignorer. Il se peut qu'avec ce diable d'homme la force échoue. Alors je vous avouerai que nous aurons recours à la ruse; s'il échappait aux braves en plein jour dans son hôtel, ils le retrouveraient par hasard quelque soir dans une ruelle écartée et..... ils n'ont pas seulement des épées, madame, ils ont des poignards.

— J'avais compris, dit la duchesse, sans qu'une des nuances de son joli teint pâlit à ce petit projet d'assassinat.

— Eh bien! madame.

— Eh bien! vicomte, je vois que vous êtes homme de précaution, et qu'il ne fait pas bon être de vos ennemis, diable!

— Mais sur la chose en elle-même, madame?

— La chose est grave, en effet, et vaudrait peut-être la peine qu'on y réfléchît; mais, que vous disais-je; chacun sait, et le roi lui-même n'ignore pas que cet homme m'a grièvement blessée dans mon orgueil. Je le hais... autant que mon mari ou madame Diane, et, ma foi! je crois pouvoir vous promettre... Mais qu'y a-t-il donc, Isabeau, et pourquoi nous interrompre?

Ces derniers mots de la duchesse s'adressaient à une des femmes qui entrait tout effarée.

— Mon Dieu! madame, dit Isabeau, je vous demande pardon, mais c'est cet artiste florentin, ce Benvenuto Cellini, qui est là avec le plus beau petit vase doré qu'on puisse imaginer. Il a dit très poliment qu'il venait l'offrir à Votre Seigneurie, et qu'il demandait instamment la faveur de vous entretenir une minute.

— Ah! oui da! reprit la duchesse avec la satisfaction d'une fierté adoucie, et que lui as-tu répondu, Isabeau?

— Que madame n'était pas habillée et que j'allais la prévenir.

— Très bien. Il paraît, ajouta la duchesse en se retournant vers le prévôt consterné, que notre ennemi s'amende et qu'il commence à reconnaître ce que nous valons et ce que nous pouvons. C'est égal, il n'en sera pas quitte à si bon marché qu'il croit, et je ne vais pas recevoir comme

cela tout de suite ses excuses. Il faut qu'il sente un peu mieux son offense et notre courroux. Isabeau, dis-lui que tu m'as avertie et que j'ordonne qu'il attende.

Isabeau sortit.

— Je vous disais donc, vicomte de Marmagne, reprit la duchesse apportant déjà une certaine modification dans sa colère, que la chose dont vous m'entretenez était grave, et que je ne pouvais guère vous promettre de prêter les mains à ce qui est, après tout, un meurtre et un guet-apens.

— L'injure a été si éclatante! hasarda le prévôt.

— La réparation, j'espère, ne le sera pas moins, messire. Ce redoutable orgueil, qui résistait à des souverains, attend là, dans mon antichambre, mon bon plaisir de femme, et deux heures de ce purgatoire expieront bien, à vrai dire, un mot d'impertinence. Il ne faut pas non plus être sans pitié, prévôt. Pardonnez-lui comme je lui pardonnerai dans deux heures : aurais-je sur vous moins de pouvoir que le roi n'en a sur moi?

— Veuillez donc nous permettre, maintenant, madame, de prendre congé de vous, dit le prévôt en s'inclinant, car je ne voudrais pas faire à ma souveraine véritable une promesse que je ne tiendrais pas.

— Vous retirer! oh! non pas, dit la duchesse, qui voulait à toute force des témoins de son triomphe; j'entends, messire le prévôt, que vous assistiez à l'humiliation de votre ennemi, et que nous soyons ainsi vengés du même coup. Je vous donne à vous et au vicomte ces deux heures : ne me remerciez pas. — On dit que vous mariez votre fille au comte d'Orbec, je crois? — Beau parti, vraiment. Je dis beau, c'est bon que je devrais dire; mais, messire, as-

seyez-vous donc. Savez-vous que pour que ce mariage se fasse, il faut mon consentement, et vous ne l'avez pas demandé encore, mais je vous le donnerai. D'Orbec m'est aussi dévoué que vous. J'espère que nous allons enfin la voir et la posséder votre belle enfant, et que son mari ne sera pas assez malavisé pour ne pas la conduire à la cour. Comment l'appelez-vous, messire ?

— Colombe, madame.

— C'est un joli et doux nom. On dit que les noms ont une influence sur la destinée ; s'il en est ainsi, la pauvre enfant doit avoir le cœur tendre et souffrira. Eh bien ! Isabeau, qu'est-ce que c'est ?

— Rien, madame ; il a dit qu'il attendrait.

— Ah ! oui, fort bien, je n'y pensais déjà plus. Oui, oui, je le répète, prenez garde à Colombe, messire d'Estourville, le comte est un mari de la pâte du mien, ambitieux autant que le duc d'Etampes est cupide, et fort capable aussi d'échanger sa femme contre quelque duché. Alors, gare à moi aussi ! surtout si elle est aussi jolie qu'on le prétend ! Vous me la présenterez, n'est-ce pas, messire ? Il est juste que je puisse me mettre en état de défense.

La duchesse, radieuse dans l'attente de sa victoire, parla longtemps ainsi avec abandon, tandis que sa joie impatiente perçait dans ses moindres mouvemens.

— Allons ! dit-elle enfin, une demi-heure encore, et les deux heures seront écoulées ; on délivrera le pauvre Benvenuto de son supplice. Nous nous mettons à sa place, il doit horriblement souffrir ; il n'est pas habitué à de pareilles factions : pour lui le Louvre est toujours ouvert et le roi toujours visible. En vérité, bien qu'il l'ait mérité, je le plains. Il doit se ronger les poings, n'est-ce pas ? Et ne

pouvoir manifester sa rage ! Ah ! ah ! ah ! j'en rirai longtemps. Mais, bon Dieu ! qu'est-ce que j'entends-là ? Ces éclats de voix... ce fracas.

— Serait-ce le damné qui s'ennuie du Purgatoire? dit le prévôt reprenant espoir.

— Je voudrais bien voir cela, dit la duchesse toute pâle; venez donc avec moi, mes maîtres, venez donc.

Benvenuto, résigné pour les raisons que nous avons vues à faire sa paix avec la toute-puissante favorite, avait dès le lendemain de sa conversation avec le Primatice pris le petit vase d'argent doré rançon de sa tranquillité, et soutenant sous le bras Ascanio, bien faible et bien pâle de sa nuit d'angoisses, s'était acheminé vers l'hôtel d'Étampes. Il trouva d'abord les valets qui refusèrent de l'annoncer de si bonne heure à leur maîtresse, et il perdit une bonne demi-heure à parlementer. Cela commença déjà à l'irriter fort. Isabeau enfin passa et consentit à prévenir madame d'Etampes. Elle revint dire à Benvenuto que la duchesse s'habillait et qu'il eût à attendre un peu. Il prit donc patience et s'assit sur un escabeau, près d'Ascanio, qui, brisé par la marche, par la fièvre et par ses pensées, ressentait quelque faiblesse.

Une heure se passa ainsi. Benvenuto se mit à compter les minutes. Mais, après tout, pensait-il, la toilette d'une duchesse est l'affaire importante de sa journée, et pour un quart d'heure de plus ou de moins je ne vais pas perdre le bénéfice de ma démarche. Cependant, malgré cette réflexion philosophique, il commença de compter les secondes.

En attendant, Ascanio pâlissait: il avait voulu taire ses souffrances à son maître et l'avait héroïquement suivi sans

rien dire ; mais il n'avait rien pris le matin, et, bien qu'il refusât d'en convenir, il sentait ses forces l'abandonner. Benvenuto ne put rester assis et se mit à marcher à grands pas en long et en large.

Un quart d'heure s'écoula.

— Tu souffres, mon enfant? dit Cellini à Ascanio.

— Non, vraiment, maître ; c'est vous qui souffrez, plutôt. Prenez donc patience, je vous en supplie, on ne peut tarder maintenant.

En ce moment, Isabeau passa de nouveau.

— Votre maîtresse tarde bien, dit Benvenuto.

La malicieuse fille alla à la fenêtre et regarda l'horloge de la cour.

— Mais il n'y a encore qu'une heure et demie que vous attendez, fit-elle ; de quoi donc vous plaignez-vous ?

Et comme Cellini fronçait le sourcil, elle s'enfuit en partant d'un éclat de rire.

Benvenuto, par un effort violent, se contraignit encore. Seulement, il fut obligé de se rasseoir, et les bras croisés resta là muet et grave. Il paraissait calme ; mais sa colère fermentait en silence. Deux domestiques immobiles devant la porte le regardaient avec un sérieux qui lui semblait railleur.

Le quart sonna ; Benvenuto jeta les yeux sur Ascanio et le vit plus pâle que jamais et tout prêt à s'évanouir.

— Ah çà ! s'écria-t-il en n'y tenant plus, elle le fait donc exprès, à la fin ! J'ai bien voulu croire à ce qu'on me disait et attendre par complaisance ; mais si c'est une insulte qu'on veut me faire, et j'y suis si peu accoutumé que l'idée ne m'en était pas même venue ; si c'est une insulte, je ne

suis pas homme à me laisser insulter, même par une femme, et je pars. Viens, Ascanio.

Ce disant, Benvenuto, soulevant de sa main puissante l'escabeau inhospitalier où la rancune de la duchesse l'avait, sans qu'il le sût, humilié pendant près de deux heures, le laissa retomber et le brisa. Les valets firent un mouvement, mais Cellini tira à moitié son poignard, et ils s'arrêtèrent. Ascanio, effrayé pour son maître, voulut se lever, mais son émotion avait épuisé le reste de ses forces, il tomba sans connaissance. Benvenuto ne s'en aperçut pas d'abord.

En ce moment, la duchesse parut pâle et courroucée sur le seuil de la porte.

— Oui, je pars, reprit de sa voix de tonnerre Benvenuto, qui la vit fort bien, et dites à cette femme que je remporte mon présent pour le donner à je ne sais qui, au premier manant venu, mais qui en sera plus digne qu'elle. Dites-lui que si elle m'a pris pour un de ses valets, comme vous, elle s'est trompée, et que nous autres artistes, nous ne vendons pas notre obéissance et nos respects comme elle vend son amour! Et maintenant, faites-moi place! Suis-moi, Ascanio!

En ce moment il se retourna vers son élève bien-aimé et le vit les yeux fermés, la tête renversée et pâle contre la muraille.

— Ascanio! s'écria Benvenuto, Ascanio, mon enfant, évanoui, mourant peut-être! Oh! mon Ascanio chéri, et c'est encore cette femme... Benvenuto se retourna avec un geste menaçant contre la duchesse d'Etampes, faisant en même temps un mouvement pour emporter Ascanio dans ses bras.

Quant à elle, pleine de courroux et d'épouvante, elle n'avait pu jusque-là faire un pas ni prononcer un mot. Mais, en voyant Ascanio blanc comme un marbre, la tête penchée, ses longs cheveux épars, et si beau de sa pâleur, si gracieux dans son évanouissement, par un mouvement irrésistible elle se précipita vers lui et se trouva presque agenouillée vis-à-vis de Benvenuto, tenant comme lui une main d'Ascanio dans les siennes.

— Mais cet enfant se meurt! Si vous l'emportez, monsieur, vous le tuerez. Il lui faut peut-être des secours très prompts. Jérôme, cours chercher maître André. Je ne veux pas qu'il sorte d'ici en cet état, entendez-vous? Partez ou restez, vous, mais laissez-le.

Benvenuto regarda la duchesse avec pénétration et Ascanio avec anxiété. Il comprit qu'il n'y avait aucun danger à laisser son élève chéri aux soins de madame d'Etampes, et qu'il y en aurait peut-être à le transporter sans précaution. Son parti fut pris vite, comme toujours, car la décision rapide et inébranlable était une des qualités ou un des défauts de Cellini.

— Vous en répondez, madame! dit-il.

— Oh! sur ma vie! s'écria la duchesse.

Il baisa doucement l'apprenti au front, et s'enveloppant de son manteau, la main sur son poignard, il sortit fièrement, non sans avoir échangé avec la duchesse un coup d'œil de haine et de dédain. Quant aux deux hommes, il ne daigna pas même les regarder.

Anne, de son côte, suivit son ennemi tant qu'elle put le voir avec des yeux ardens de fureur; pnis changeant d'expression, ses yeux s'abaissèrent avec une tristesse inquiète

sur le gentil malade : l'amour succédait à la colère, la tigresse redevenait gazelle.

— Maître André, dit-elle à son médecin qui accourait, voyez-le, sauvez-le, il est blessé et mourant.

— Ce n'est rien, dit maître André, un affaiblissement passager. Il versa sur les lèvres d'Ascanio quelques gouttes d'un cordial qu'il portait toujours avec lui.

— Il se ranime, s'écria la duchesse, il fait un mouvement. Maintenant, maître, il lui faut du calme, n'est-ce pas ? Transportez-le dans cette chambre, sur un lit de repos, dit-elle aux deux valets. Puis, baissant la voix de manière à n'être entendue que d'eux : Mais d'abord un mot, ajouta-t-elle ; si une parole vous échappe sur ce que vous venez de voir et d'entendre, votre cou paiera pour votre langue. Allez.

Les laquais tremblans s'inclinèrent, et soulevant doucement Ascanio l'emportèrent.

Restée seule avec le prévôt et le vicomte de Marmagne, spectateurs si prudens de son outrage, madame d'Etampes les toisa tous les deux, le dernier surtout, d'un coup d'œil de mépris, mais elle réprima aussitôt ce mouvement.

— Je disais donc, vicomte, reprit-elle avec amertume mais avec calme, je disais donc que la chose dont vous parliez était grave ; n'importe, je n'y réfléchissais pas. J'ai assez de pouvoir, je crois, pour me permettre de frapper un traître, comme j'en aurais assez au besoin pour atteindre des indiscrets. Le roi cette fois daignerait punir, je l'espère ; mais moi, je veux me venger. La punition dirait l'insulte ; la vengeance l'ensevelira. Vous avez eu, messieurs, le sangfroid d'ajourner cette vengeance pour ne pas la compromettre, et je vous en loue ; ayez aussi le bon

esprit, je vous le conseille, de ne pas la laisser échapper, et faites en sorte que je n'aie pas besoin d'avoir recours à d'autres que vous. Vicomte de Marmagne, il vous faut des paroles nettes. Je vous garantis la même impunité qu'au bourreau ; seulement, si vous voulez que je vous donne un avis, je vous engage, vous et vos sbires, à renoncer à l'épée et à vous en tenir au poignard. C'est bon, ne parlez pas, agissez et promptement : c'est la meilleure réponse. Adieu, messieurs.

Ces mots dits d'une voix brève et saccadée, la duchesse étendit le bras comme pour montrer la porte aux deux seigneurs. Ils s'inclinèrent gauchement, sans trouver dans leur confusion, une excuse et sortirent tout interdits.

— Oh ! n'être qu'une femme et avoir besoin de pareils lâches ! dit Anne en les regardant s'éloigner, tandis que ses lèvres se contractaient avec dégoût. Oh ! combien je méprise tous ces hommes, amant royal, mari vénal, valet en pourpoint, valet en livrée, tous, hormis un seul que malgré moi j'admire, et un autre qu'avec bonheur j'aime.

Elle entra dans la chambre où se trouvait le beau malade. Au moment où la duchesse s'approchait de lui, Ascanio rouvrit les yeux.

— Ce n'était rien, dit maître André à madame d'Etampes. Ce jeune homme a reçu une blessure à l'épaule, et la fatigue, quelque secousse de l'âme, peut-être même la faim, a causé un évanouissement momentané que des cordiaux ont, vous le voyez, dissipé complétement. Il est maintenant tout à fait remis, et supportera bien d'être transporté chez lui en litière.

— Il suffit, maître, dit la duchesse en donnant une bourse à maître André, qui la salua profondément et sortit.

— Où suis-je? dit Ascanio, qui, revenu à lui, cherchait à renouer ses idées.

— Vous êtes près de moi, chez moi, Ascanio, dit la duchesse.

— Chez vous, madame? ah! oui, je vous reconnais, vous êtes madame d'Etampes; et je me souviens aussi!... Où est Benvenuto? où est mon maître?

— Ne bougez pas, Ascanio; votre maître est en sûreté, soyez tranquille; il dîne paisiblement chez lui à l'heure qu'il est.

— Mais comment se fait-il qu'il m'ait laissé ici?

— Vous avez perdu connaissance, il vous a confié à mes soins.

— Et vous m'assurez bien, madame, qu'il ne court aucun danger, qu'il est sorti d'ici sans dommage?

— Je vous répète, je vous affirme, Ascanio, qu'il n'a jamais été moins exposé qu'en ce moment, entendez-vous. Ingrat, que je veille, que je soigne, moi, duchesse d'Etampes, avec la sollicitude d'une sœur, et qui ne me parle que de son maître!

— Oh! madame, pardon et merci! fit Ascanio.

— Il est bien temps, vraiment! dit la duchesse en secouant sa jolie tête avec un fin sourire.

Et alors madame d'Etampes se mit à parler, accompagnant chaque parole d'une intonation tendre, prêtant aux mots les plus simples les intentions les plus délicates, faisant chaque question avec une sorte d'avidité et en même temps de respect, écoutant chaque réponse comme si sa destinée en eût dépendu. Elle fut humble, moelleuse et caressante comme une chatte, prête et attentive à tout, ainsi qu'une bonne actrice en scène, ramenant doucement As-

canio au ton s'il s'en écartait, et lui attribuant tout le mérite des idées qu'elle avait préparées et nécessairement amenées ; paraissant douter d'elle et l'écoutant, lui, comme un oracle ; déployant tout cet esprit cultivé et charmant qui, comme nous l'avons dit, l'avait fait surnommer la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Enfin elle fit de cette conversation la plus douce des flatteries et la plus habile des séductions ; puis, comme le jeune homme pour la troisième ou quatrième fois faisait mine de se retirer :

— Vous me parlez, Ascanio, dit-elle en le retenant encore, avec tant d'éloquence et de feu de votre bel art de l'orfévrerie, que c'est pour moi comme une révélation, et que je verrai dorénavant une pensée là où je ne voyais qu'une parure. Ainsi, selon vous, votre Benvenuto serait le maître de cet art.

— Madame, il y a dépassé le divin Michel-Ange lui-même.

— Je vous en veux. Vous allez diminuer la rancune que je lui porte pour ses mauvais procédés à mon égard.

— Oh ! il ne faut pas faire attention à sa rudesse, madame. Cette brusquerie cache l'âme la plus ardente et la plus dévouée ; mais Benvenuto est en même temps l'esprit le plus impatient et le plus fougueux. Il a cru que vous le faisiez attendre à plaisir, et cette insulte...

— Dites cette malice, reprit la duchesse avec la confusion jouée d'un enfant gâté. La vérité est que je n'étais pas encore habillée quand votre maître est arrivé, et j'ai seulement un peu prolongé ma toilette. C'est mal, bien mal ! Vous voyez que je vous fais ma confession. Je ne vous savais pas avec lui, ajouta-t-elle avec vivacité.

— Oui, mais, madame, Cellini, qui n'est pas très pénétrant sans doute, et qu'on a d'ailleurs abusé, vous croit, je puis bien vous le dire à vous si gracieuse et si bonne, vous croit bien méchante et bien terrible, et dans un enfantillage il a cru voir une offense.

— Croyez-vous cela ? reprit la duchesse sans pouvoir cacher tout à fait son sourire railleur.

— Oh! pardonnez-lui, madame! s'il vous connaissait, croyez-moi, il est noble et généreux, il vous demanderait pardon à genoux de son erreur.

— Mais taisez-vous donc ! Prétendez-vous faire que je l'aime maintenant? Je veux lui en vouloir, vous dis-je, et pour commencer, je vais lui susciter un rival.

— Ce sera difficile, madame.

— Non, Ascanio, car ce rival c'est vous, c'est son élève. Laissez-moi au moins ne lui rendre qu'un hommage indirect, à ce grand génie qui m'abhorre. Voyons, vous, dont Cellini lui-même vante la grâce d'invention, est-ce que vous refuserez de mettre cette poésie à mon service? et puisque vous ne partagez pas les préventions de votre maître contre ma personne, ne me le prouverez-vous pas, dites, en consentant à l'embellir ?

— Madame, tout ce que je puis et tout ce que je suis est à vos ordres. Vous êtes si bienveillante pour moi, vous vous informiez tout à l'heure avec tant d'intérêt de mon passé, de mes espérances, que je vous suis dévoué maintenant de cœur et d'âme.

— Enfant ! je n'ai rien fait encore et je ne vous demande à l'heure qu'il est qu'un peu de votre talent. Voyons, avez-vous vu en rêve quelque prodigieux bijou? J'ai là des perles magnifiques ; en quelle pluie merveilleuse souhaitez-vous

me les transformer, mon gentil magicien? Tenez, voulez-vous que je vous dise une idée que j'ai? Tout à l'heure, en vous voyant étendu dans cette chambre, pâle et la tête abandonnée, je m'imaginais voir un beau lis dont le vent incline la tige. Eh bien! faites-moi un lis de perles et d'argent que je porterai à mon corsage, fit l'enchanteresse en posant la main sur son cœur.

— Ah! madame, tant de bonté...

— Ascanio, voulez-vous reconnaître cette bonté, comme vous le dites? Promettez-moi de me prendre pour confidente, pour amie, de ne rien me cacher de vos actions, de vos projets, de vos chagrins, car je vois bien que vous êtes triste. Promettez de venir à moi quand vous aurez besoin d'aide et de conseils.

— Mais c'est une grâce nouvelle que vous me faites et non un témoignage de reconnaissance que vous me demandez.

— Enfin, me le promettez-vous?

— Hélas! je vous l'aurais promis hier encore, madame; encore hier j'aurais pu m'engager envers votre générosité à avoir besoin d'elle : aujourd'hui il n'est plus au pouvoir de personne de me servir.

— Qui sait?

— Je le sais, moi, madame.

— Ah! vous souffrez, vous souffrez, je vois bien, Ascanio.

Ascanio secoua tristement la tête.

— Vous êtes dissimulé avec une amie, Ascanio; ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, continua la duchesse en prenant la main du jeune homme et la serrant doucement.

— Mon maître doit être inquiet, madame, et j'ai peur de

vous être importun. Je me sens remis tout à fait. Permettez-moi de me retirer.

— Que vous avez hâte de me quitter ! Attendez du moins qu'on vous ait préparé une litière. Ne résistez pas, c'est l'ordonnance du médecin, c'est la mienne.

Anne appela un domestique et lui donna les ordres nécessaires, puis elle dit à Isabeau de lui apporter ses perles et quelques-unes de ses pierreries, qu'elle remit à Ascanio.

— Maintenant je vous rends la liberté, dit-elle ; mais quand vous serez rétabli, mon lis sera la première chose dont vous vous occuperez, n'est-il pas vrai ? En attendant, pensez-y, je vous prie, et dès que vous aurez achevé votre dessin, venez me le montrer.

— Oui, madame la duchesse.

— Et ne voulez-vous pas que moi je pense à vous servir, et puisque vous faites ce que je veux, que je fasse de mon côté ce que vous pouvez désirer? Voyons, Ascanio voyons, que désirez-vous, mon enfant? Car à votre âge, on a beau comprimer son cœur, détourner ses yeux, fermer ses lèvres, on désire toujours quelque chose. Vous me croyez donc bien peu de pouvoir et de crédit, que vous dédaignez de faire de moi votre confidente ?

— Je sais, madame, répondit Ascanio, que vous avez toute la puissance que vous méritez. Mais nulle puissance humaine ne saurait m'aider en l'occasion où je me trouve.

— Enfin, dites toujours, dit la duchesse d'Etampes. Je le veux ! puis adoucissant avec une délicieuse coquetterie sa voix et son visage : Je vous en supplie !

— Hélas ! hélas ! madame, s'écria Ascanio, dont la douleur débordait. Hélas ! puisque vous me parlez avec tant de bonté, puisque mon départ va vous cacher ma honte et

mes pleurs, je vais, non pas comme je l'eusse fait hier, adresser une prière à la duchesse, mais faire une confidence à la femme. Hier, je vous eusse dit: J'aime Colombe et je suis heureux!... Aujourd'hui, je vous dirai: Colombe ne m'aime pas et je n'ai plus qu'à mourir! Adieu, madame, plaignez-moi!

Ascanio baisa précipitamment la main de madame d'Etampes, muette et immobile, et s'enfuit.

— Une rivale! une rivale! dit Anne en se réveillant comme d'un songe; mais elle ne l'aime pas, et il m'aimera, je le veux!... Oh! oui, je le jure qu'il m'aimera et que je tuerai Benvenuto!

XIV.

QUE LE FOND DE L'EXISTENCE HUMAINE EST LA DOULEUR.

On voudra bien nous pardonner l'amertume et la misanthropie de ce titre. C'est qu'en vérité le présent chapitre n'aura guère, il faut l'avouer, d'autre unité que celle de la douleur, tout comme la vie. La réflexion n'est pas neuve, dirait un personnage célèbre de vaudeville, mais elle est consolante, en ce qu'elle nous servira peut-être d'excuse auprès du lecteur, que nous allons conduire comme Virgile conduit Dante, de désespoir en désespoir.

Soit dit sans offenser le lecteur ni Virgile.

Nos amis, en effet, au moment où nous en sommes arrivés, sont, à commencer par Benvenuto et à finir par Jacques Aubry, plongés dans la tristesse, et nous allons voir la douleur, sombre marée montante, les gagner tous peu à peu.

Nous avons déjà laissé Cellini fort inquiet sur le sort d'Ascanio. De retour au Grand-Nesle, il ne songeait guère à la colère de madame d'Etampes, je vous jure. Tout ce qui le préoccupait, c'était son cher malade. Aussi sa joie fut grande quand la porte s'ouvrit pour donner passage à une litière, et qu'Ascanio, sautant lestement à terre, vint lui serrer la main et l'assurer qu'il n'était pas plus mal que le matin. Mais le front de Benvenuto se rembrunit vite aux premiers mots de l'apprenti, et il l'écouta avec une singulière expression de chagrin tandis que le jeune homme lui disait :

— Maître, je vais vous donner un tort à réparer, et je sais que vous me remercierez au lieu de m'en vouloir. Vous vous êtes trompé au sujet de madame d'Etampes ; elle n'a pour vous ni mépris ni haine ; elle vous honore et vous admire, au contraire, et il faut convenir que vous l'avez bien rudement traitée, elle, femme, elle, duchesse. Maître, madame d'Etampes n'est pas seulement belle comme une déesse, elle est bonne comme un ange, modeste et enthousiaste, simple et généreuse, et dans le cœur elle a un esprit charmant. Là où vous avez vu ce matin insolence outrageante, il n'y avait que malice d'enfant. Je vous en prie pour vous, qui n'aimez pas à être injuste, autant que pour moi, qu'elle a accueilli et soigné avec une grâce si touchante, ne persistez pas dans cette méprise injurieuse.

Je vous suis garant que vous n'aurez pas de peine à la faire oublier... Mais vous ne répondez pas, cher maître? Vous secouez la tête. Est-ce que je vous aurais offensé?

— Ecoute, mon enfant, répondit gravement Benvenuto : je t'ai souvent répété que, selon moi, il n'y avait qu'une chose au monde éternellement belle, éternellement jeune, éternellement féconde : à savoir, l'art divin. Pourtant, je crois, je sais, j'espère que dans certaines âmes tendres, l'amour est aussi un sentiment grand, profond, et qui peut rendre toute une vie heureuse, mais c'est rare. Qu'est-ce que l'amour, d'ordinaire? Le caprice d'un jour, une joyeuse association où l'on se trompe réciproquement et souvent de bonne foi. Je le raille volontiers, cet amour, tu le sais, Ascanio : je me moque de ses prétentions et de son langage. Je n'en médis pas. C'est celui-là qui me plaît, à vrai dire; il a en petit toutes les joies, toutes les douceurs, toutes les jalousies d'une passion sérieuse, mais ses blessures ne sont pas mortelles. Comédie ou tragédie, après un certain temps, on ne se le rappelle plus guère que comme une représentation théâtrale. Et puis, vois tu, Ascanio, les femmes sont charmantes, mais, à mon sens, elles ne méritent et ne comprennent presque toutes que ces fantaisies. Leur donner plus, c'est marché de dupe ou imprudence de fou. Vois par exemple Scozzone : si elle entrait dans mon âme, elle serait effrayée. Je la laisse sur le seuil et elle est gaie, elle chante, elle rit, elle est heureuse. Ajoute à cela, Ascanio, que ces alliances changeantes ont un même fonds durable et qui suffit bien à un artiste : le culte de la forme e l'adoration de la beauté pure. C'est leur côté sévère et qui fait que je ne le calomnie pas, bien que j'en rie. Mais écoute, Ascanio, il est encore d'autres amours qui ne me font pas

rire, qui me font trembler ; des amours terribles, insensés, impossibles comme des rêves

— Oh ! mon Dieu, pensa Ascanio, aurait-il appris quelque chose de ma folle passion pour Colombe !

— Ceux-là, continua Cellini, ne donnent ni le plaisir ni le bonheur, et cependant ils vous prennent tout entier ; ce sont des vampires qui boivent lentement toute votre existence, qui dévorent peu à peu votre âme ; ils vous tiennent fatalement dans leurs serres, et on ne peut plus s'en arracher. Ascanio, Ascanio, crains-le. On voit bien que ce sont des chimères et qu'on ne peut rien gagner avec eux, et pourtant on s'y livre corps et âme, et on leur abandonne ses jours presque avec joie.

— C'est cela ! il sait tout ! se dit Ascanio.

— Cher fils, poursuivit Benvenuto, s'il en est temps encore, brise ces liens qui t'enchaîneraient à jamais ; tu en porteras la marque, mais tâche au moins de leur dérober ta vie.

— Et qui vous a donc dit que je l'aimais ? demanda l'apprenti.

— Si tu ne l'aimes pas, Dieu soit loué ! dit Benvenuto, qui crut qu'Ascanio niait quand il ne faisait qu'interroger. Mais alors prends bien garde, car j'ai vu ce matin qu'elle t'aimait, elle.

— Ce matin ! De qui donc parlez-vous ? que voulez-vous dire ?

— De qui je parle ? de madame d'Etampes.

— Madame d'Etampes ! reprit l'apprenti stupéfait. Mais vous vous trompez, maître, c'est impossible. Vous dites que vous avez vu que madame d'Etampes m'aimait ?

— Ascanio, j'ai quarante ans, j'ai vécu et je sais. Aux

regards que cette femme jetait tantôt sur toi, à la façon dont elle a su t'apparaître, je te jure qu'elle t'aime ; et à l'enthousiasme avec lequel tu la défendais tout à l'heure, j'ai bien peur que tu ne l'aimes aussi. Alors, vois-tu, cher Ascanio, tu serais perdu : assez ardent pour tout consumer en toi, cet amour, quand il te quitterait, te laisserait sans une illusion, sans une croyance, sans un espoir, et tu n'aurais plus d'autre ressource que d'aimer à ton tour comme on t'aurait aimé, d'un amour empoisonné et fatal, et de porter dans d'autres cœurs ce ravage qu'on aurait fait dans le tien.

— Maître, dit Ascanio, je ne sais si madame d'Etampes m'aime, mais, à coup sûr, je n'aime pas madame d'Etampes, moi.

Benvenuto ne fut rassuré qu'à demi par l'air de sincérité d'Ascanio, car il pensait qu'il pouvait s'abuser lui-même sur ce sujet. Il n'en reparla donc plus, et dans les jours qui suivirent, il regardait souvent l'apprenti avec tristesse.

D'ailleurs, il faut dire qu'il ne paraissait pas inquiet pour le compte d'Ascanio. Lui-même semblait tourmenté de quelque souci personnel. Il avait perdu sa franche gaîté, ses boutades originales d'autrefois. Il restait toujours enfermé le matin dans sa chambre au-dessus de la fonderie, et avait expressément défendu qu'on vînt l'y troubler. Le reste du jour, il travaillait à la statue gigantesque de Mars avec son ardeur accoutumée, mais sans en parler avec son effusion ordinaire. C'est surtout en présence d'Ascanio qu'il paraissait sombre, embarrassé et comme honteux. Il semblait fuir son cher élève comme un créancier ou comme un juge. Enfin, il était aisé de voir que quelque grande douleur

quelque terrible passion était entrée dans cette âme vigoureuse et la ravageait.

Ascanio n'était guère plus heureux ; il était persuadé, ainsi qu'il l'avait dit à madame d'Etampes, que Colombe ne l'aimait pas. Le comte d'Orbec, qu'il ne connaissait que de nom, était pour sa jalousie un jeune et élégant seigneur, et la fille de messire d'Estourville, l'heureuse fiancée d'un beau gentilhomme, n'avait pas songé une minute à un obscur artiste. Eût-il d'ailleurs gardé le vague et fugitif espoir qui jamais n'abandonne un cœur rempli d'amour, il s'était fermé toute chance à lui-même en dénonçant à madame d'Etampes, s'il était vrai que madame d'Etampes l'aimât, le nom de sa rivale. Ce mariage, qu'elle aurait eu peut-être le pouvoir d'empêcher, elle le hâterait maintenant de toutes ses forces ; elle poursuivrait de toute sa haine la pauvre Colombe. Oui, Benvenuto avait raison : l'amour de cette femme était en effet formidable et mortel, mais l'amour de Colombe devait être ce sublime et céleste sentiment dont le maître avait parlé d'abord, et c'était à un autre, hélas ! qu'était réservé tout ce bonheur.

Ascanio était au désespoir ; il avait cru à l'amitié de madame d'Etampes, et cette trompeuse amitié, c'était un dangereux amour ; il avait espéré l'amour de Colombe, et cet amour menteur n'était qu'une indifférente amitié. Il se sentait près de haïr ces deux femmes, qui avaient si mal répondu à tous ses rêves, en l'aimant chacune comme il aurait voulu être aimé de l'autre.

Tout absorbé par un morne découragement, il ne songeait pas même au lis commandé par madame d'Etampes, et dans son jaloux dépit, il n'avait plus voulu retourner au Petit-Nesle, malgré les supplications et les reproches de

Ruperte, dont il laissait les mille questions sans réponse. Parfois, cependant, il se repentait des résolutions du premier jour, cruelles pour lui seul, assurément. Il voulait voir Colombe, lui demander compte, mais de quoi ? de ses extravagantes visions à lui-même ! Enfin, il la verrait, pensait-il dans ses momens d'attendrissement ; il lui avouerait cette fois son amour comme un crime, et elle était si bonne qu'elle l'en consolerait peut-être comme d'un malheur. Mais comment revenir sur son absence, comment s'excuser aux yeux de la jeune fille ?

Ascanio, au milieu de ses naïves et douloureuses réflexions, laissait se consumer le temps et n'osait prendre un parti.

Colombe attendit Ascanio avec épouvante et joie le lendemain du jour où dame Perrine avait accablé l'apprenti de sa terrible révélation ; mais elle compta en vain les heures et les minutes ; en vain dame Perrine se tint aux écoutes : Ascanio, qui, revenu à temps de son évanouissement, aurait pu profiter de la gracieuse permission de Colombe, ne vint pas, accompagné de Ruperte, frapper les quatre coups convenus à la porte du Petit-Nesle. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Cela voulait dire qu'Ascanio était malade, mourant peut-être, trop mal enfin pour pouvoir venir. C'est du moins ce que pensait Colombe ; elle passa toute la soirée agenouillée à son prie-dieu, pleurant et priant, et quand elle eut cessé de prier, elle s'aperçut qu'elle pleurait encore. Cela lui fit peur. Cette anxiété qui lui serrait le cœur fut pour elle une révélation. En effet, il y avait de quoi s'effrayer, car, en moins d'un mois, Ascanio s'était rendu maître de sa pensée

au point de lui faire oublier Dieu, son père, son propre malheur.

Mais c'est bien de cela qu'il s'agissait ! Ascanio souffrait là, à deux pas ; il se mourait sans qu'elle pût le voir ! Ce n'était pas le moment de raisonner, mais de pleurer, pleurer toujours. Quand il serait sauvé, elle réfléchirait.

Le lendemain ce fut bien pis. Perrine guetta Ruperte, et dès qu'elle la vit sortir, se précipita dehors pour aller à la provision des nouvelles beaucoup plus qu'à la provision des vivres. Or, Ascanio n'était pas plus gravement malade; Ascanio avait simplement refusé d'aller au Petit-Nesle sans vouloir répondre aux interrogations empressées de dame Ruperte autrement que par un silence obstiné. Les deux commères en étaient réduites aux conjectures. En effet, c'était une chose incompréhensible pour elles.

Quant à Colombe, elle ne chercha pas longtemps, elle se dit sur-le-champ : « Il sait tout ; il a appris que dans trois mois je serai la femme du comte d'Orbec, et il ne veut plus me voir. »

Son premier mouvement fut de savoir gré à son amant de sa colère et de sourire. Explique qui voudra cette secrète joie, nous ne sommes qu'historien. Mais bientôt en y réfléchissant, elle en voulut à Ascanio d'avoir pu croire qu'elle n'était pas désespérée d'une pareille union. — Il me méprise donc, se dit-elle. Toutes ces dispositions d'indignation ou de tendresse étaient bien dangereuses : elles dévoilaient ce cœur ignorant à lui-même. Colombe tout haut se disait qu'elle souhaitait ne plus voir Ascanio, mais tout bas elle l'attendait pour se justifier.

Et elle souffrait dans sa conscience timorée ; elle souffrait dans son amour méconnu.

Ce n'était pas le seul amour qu'Ascanio méconnaissait. Il y en avait un autre plus puissant, plus impatient encore de se révéler, et qui rêvait sourdement le bonheur comme la haine rêve la vengeance.

Madame d'Etampes ne croyait pas, ne voulait pas croire à cette passion profonde d'Ascanio pour Colombe. « Un enfant qui ne sait ce qu'il désire, disait-elle, qui s'est amouraché de la première jolie fille qu'il a vue passer, qui s'est heurté aux dédains d'une petite sotte vaniteuse, et dont l'orgueil s'est irrité d'un obstacle. Oh! quand il sentira ce que c'est qu'un amour vrai, un amour ardent et tenace! quand il saura que moi, la duchesse d'Etampes, moi dont le caprice gouverne un royaume, je l'aime!... Il faut qu'il le sache. »

Le vicomte de Marmagne et le prévôt de Paris souffraient eux, dans leur haine, comme Anne et Colombe dans leur amour. Ils en voulaient mortellement à Benvenuto, Marmagne surtout. Benvenuto l'avait fait mépriser et humilier par une femme, Benvenuto le contraignait à être brave, car avant la scène de l'hôtel d'Etampes le vicomte aurait pu le faire poignarder par ses gens dans la rue ; mais maintenant il était obligé de l'aller attaquer lui-même dans sa maison, et Marmagne à cette pensée frémissait d'épouvante, et l'on ne pardonne guère à quelqu'un qui vous fait sentir que vous êtes un lâche.

Ainsi tous souffraient. Scozzone elle-même, Scozzone l'étourdie, Scozzone la folle ne riait plus, ne chantait plus, et très souvent ses yeux étaient rouges de larmes. Benvenuto ne l'aimait plus, Benvenuto était froid toujours et parfois brusque pour elle.

La pauvre Scozzone avait eu de tout temps une idée fixe,

qui, chez elle, était devenue une monomanie. Elle voulait devenir la femme de Benvenuto. Lorsqu'elle était venue chez lui, croyant lui servir de jouet, et que celui-ci l'avait traitée avec égard comme une femme et non comme une belle, la pauvre enfant se trouva tout à coup relevée par ce respect inattendu et par cet honneur inespéré, et elle sentit en même temps une reconnaissance profonde pour son bienfaiteur, un naïf orgueil de se voir si noblement appréciée. Depuis, et non pas sur l'ordre mais sur la prière de Cellini, elle consentit joyeusement à lui servir de modèle, et en se voyant tant de fois reproduite et tant de fois admirée en bronze, en argent et en or, elle s'était tout simplement attribué la moitié des succès de l'orfévre, puisque, après tout, ces belles formes, si souvent louées, lui appartenaient beaucoup plus qu'au maître. Elle rougissait volontiers quand on faisait compliment à Benvenuto de la pureté des lignes de telle ou telle figure; elle se persuadait avec complaisance qu'elle était tout à fait indispensable à la renommée de son amant, et était devenue une partie de sa gloire comme elle était devenue une portion de son cœur.

Pauvre enfant! elle ne savait guère qu'au contraire elle n'avait jamais été pour l'artiste cette âme secrète, cette divinité cachée que tout créateur invoque et qui le fait créateur; mais parce que Benvenuto semblait copier ses attitudes et sa grâce, elle croyait de bonne foi qu'il lui devait tout, et elle s'était peu à peu enhardie à espérer qu'après avoir élevé la courtisane au rang de sa maîtresse, il élèverait la maîtresse au rang de sa femme.

Comme elle ne savait guère dissimuler, elle avait très

nettement avoué ses prétentions. Cellini l'avait gravement écoutée et avait répondu :

— Il faudra voir.

Le fait est qu'il aurait préféré retourner au fort Saint-Ange, au risque de se casser une seconde fois la jambe en s'évadant. Non qu'il méprisât sa chère Scozzone : il l'aimait tendrement et même un peu jalousement, nous l'avons vu, mais il adorait avant tout l'art, et sa vraie et légitime dame était d'abord la sculpture. Puis, une fois marié, l'époux n'attristerait-il pas le gai bohémien ? Le père de famille ne gênerait-il pas le ciseleur? Et, d'ailleurs, s'il avait dû épouser tous ses modèles, il serait pour le moins cent fois bigame.

— Quand je cesserai d'aimer et de modeler Scozzone, se disait Benvenuto, je lui trouverai quelque brave garçon à la vue trop courte pour voir dans le passé et envisager l'avenir, et qui ne verra qu'une jolie femme et une jolie dot que je lui donnerai. Et ainsi je satisferai cette rage qu'a Scozzone de porter bourgeoisement le nom d'un époux. Car Benvenuto était convaincu que c'était surtout un mari que voulait Scozzone. Peu lui importait qui fût ce mari.

En attendant, il laissait la petite ambitieuse se bercer tant qu'elle voulait de ses chimères. Mais depuis l'installation au Grand-Nesle, il n'y avait plus à se faire illusion, et Scozzone, voyant bien qu'elle n'était pas aussi nécessaire à la vie et aux travaux de Cellini qu'elle l'avait pensé, ne réussissait plus à dissiper par sa gaîté le nuage de tristesse dont son front était couvert, et il avait commencé à modeler en cire une Hébé pour laquelle elle ne posait pas. Enfin, chose affreuse à penser ! la pauvre petite avait essayé de faire la coquette avec Ascanio devant Cellini sans que le

moindre froncement de sourcil témoignât de la jalouse colère du maître. Fallait-il donc dire adieu à tant de beaux rêves et n'être plus qu'une pauvre fille humiliée comme devant?

Quant à Pagolo, si l'on a quelque curiosité de sonder les ténèbres de cette âme, nous dirons que jamais Pagolo n'avait été plus sombre et plus taciturne que depuis quelque temps.

On pensera du moins que le joyeux écolier Jacques Aubry, notre vieille connaissance, avait échappé à cette contagion de chagrin? Pas du tout : il avait aussi sa part de douleur. Simonne, après l'avoir attendu longtemps le dimanche du siége de Nesle, était rentrée furieuse au domicile conjugal et n'avait plus voulu, sous aucun prétexte, recevoir l'impertinent basochien. Celui-ci, pour se venger, avait retiré, il est vrai, sa pratique au mari de la capricieuse ; mais cet affreux tailleur n'avait manifesté à cette nouvelle d'autre sentiment qu'une vive satisfaction ; car si Jacques Aubry usait vite et avec prodigalité ses habits (moins les poches), il faut ajouter qu'il avait pour principe économique de ne les payer jamais. Or, quand l'influence de Simonne ne fut plus là pour contrebalancer l'absence d'argent, l'égoïste tailleur trouva que l'honneur d'habiller Jacques Aubry ne correspondait pas à la perte qu'il faisait en l'habillant pour rien.

Ainsi notre pauvre ami se trouva en même temps accablé de son veuvage et attaqué dans ses vêtemens. Par bonheur, nous avons pu voir qu'il n'était pas garçon à se laisser moisir dans sa mélancolie. Il eut bientôt rencontré une charmante petite consolation appelée Gervaise. Mais Gervaise était hérissée de toutes sortes de principes qu'il trou-

vait très saugrenus; elle lui échappait sans cesse, et il se damnait à chercher les moyens de fixer la coquette. Il en avait perdu presque le boire et le manger, d'autant plus que son infâme tavernier, qui était cousin de son infâme tailleur, ne voulait plus lui faire crédit.

Tous ceux dont le nom a été prononcé dans ces pages étaient donc malheureux, depuis le roi, fort inquiet de savoir si Charles-Quint voudrait ou ne voudrait pas passer en France, jusqu'aux dames Perrine et Ruperte, fort désobligées de ne pouvoir reprendre leurs caquetages; et si, comme le Jupiter antique, nos lecteurs avaient le droit et l'ennui d'écouter toutes les doléances et tous les vœux des mortels, voici le chœur plaintif qu'ils pourraient entendre :

Jacques Aubry. — Si Gervaise voulait ne plus me rire au nez!

Scozzone. — Si Benvenuto retrouvait un seul moment de jalousie!

Pagolo. — Si Scozzone pouvait détester le maître!

Marmagne. — Si j'avais le bonheur de surprendre ce Cellini seul!

Madame d'Etampes. — Si seulement Ascanio savait que je l'aime!

Colombe. — Si je le voyais une minute, le temps de me justifier!

Ascanio. — Si elle se justifiait!

Benvenuto. — Si j'osais du moins avouer ma torture à Ascanio!

Tous. — Hélas! hélas! hélas!

XV.

QUE LA JOIE N'EST GUÈRE QU'UNE DOULEUR QUI CHANGE DE PLACE.

Tous ces souhaits si vivement exprimés devaient être exaucés avant la fin de la semaine. Seulement leur réussite devait laisser ceux qui les avaient formés plus malheureux et plus tristes qu'auparavant. — C'est la loi : toute joie contient quelque malheur en germe.

Gervaise d'abord ne riait plus au nez de Jacques Aubry. Changement, si on se le rappelle, ardemment, désiré par l'écolier. En effet, Jacques Aubry avait trouvé le lien doré qui devait enchaîner la légère jeune fille. Ce lien fut une jolie bague ciselée par Benvenuto lui-même et figurant deux mains unies.

Il faut savoir que depuis le jour du combat, Jacques Aubry s'était pris de vive amitié pour la franche et souveraine énergie de l'artiste florentin. Il ne l'interrompait pas quand il parlait, chose inouïe ! Il le regardait et l'écoutait avec respect, ce que ses professeurs n'avaient jamais pu obtenir de lui. Il admirait ses ouvrages avec un enthousiasme sinon très éclairé, du moins très sincère et très chaleureux. D'autre part sa loyauté, son courage et sa

bonne humeur, avaient plu à Cellini.— Il était à la paume juste de force à se défendre, mais à perdre.—Il pouvait, à une bouteille près, lutter à table. — Bref, l'orfévre et lu étaient devenus les meilleurs amis du monde, et Cellini, généreux parce qu'il savait sa richesse inépuisable, l'avait forcé un jour d'emporter cette petite bague, si admirablement ciselée qu'à défaut de pomme elle eût tenté Eve et jeté la discorde dans les noces de Thétis et de Pélée

Le lendemain du jour où la bague passa des mains de Jacques Aubry dans les mains de Gervaise, Gervaise reprit son sérieux, et l'écolier espéra qu'elle était à lui. Le pauvre fou ! c'est lui qui était à elle.

Scozzone, selon son désir, parvint à ranimer dans le cœur de Benvenuto une étincelle de jalousie. Voici comment.

Un soir que ses coquetteries et ses gentillesses avaient encore échoué devant l'impassible gravité du maître, elle prit à son tour un air solennel.

— Benvenuto, dit-elle, savez-vous que vous ne paraissez guère songer à vos engagemens envers moi.

— Quels engagemens, chère petite ? répondit Benvenuto en ayant l'air de chercher au plafond l'explication de ce reproche.

— Ne m'avez-vous pas promis cent fois de m'épouser ?

— Je ne me le rappelle pas, dit Benvenuto.

— Vous ne vous le rappelez pas ?

— Non, il me semble que j'ai répondu seulement : il faudra voir.

— Eh bien ! avez-vous vu ?

— Oui.

— Qu'avez-vous vu ?

— Que j'était trop jeune encore pour être à cette heure autre chose que ton amant, Scozzone. Nous reviendrons là-dessus plus tard.

— Et moi je ne suis plus assez niaise, monsieur, pour me contenter d'une promesse si vague et vous attendre toujours.

— Fais comme tu voudras, petite, et si tu es pressée, marche devant.

— Mais qu'avez-vous donc, après tout, contre le mariage ? Qu'est-ce que cela changera à votre existence ? Vous aurez fait le bonheur d'une pauvre fille qui vous aime, et voilà tout.

— Ce que cela changera à ma vie, Scozzone ? dit gravement Cellini. Tu vois cette chandelle dont la pâle lumière éclaire faiblement la vaste salle où nous sommes ; je pose un éteignoir sur la mèche, il fait tout à fait nuit maintenant. Le mariage, c'est cet étoignoir. Rallume la chandelle, Scozzone, je déteste l'obscurité.

— Je comprends, s'écria avec volubilité Scozzone éclatant en larmes, vous portez un nom trop illustre pour le donner à une fille de rien qui vous a donné son âme, sa vie, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle pouvait donner, qui est prête à tout endurer pour vous, qui ne respire que par vous, qui n'aime que vous...

— Je sais cela, Scozzone, et je t'assure que je t'en suis on ne peut plus reconnaissant.

— Qui a accepté de bon cœur et égayé autant qu'elle a pu votre solitude, qui, vous sachant jaloux, ne regarde plus jamais les belles cavalcades d'archers et de sergens d'armes, qui a toujours fermé l'oreille aux doux propos qu'elle n'a cependant pas manqué d'entendre, même ici.

— Même ici ? interrompit Benvenuto.

— Oui, ici, ici même, entendez-vous ?

— Scozzone, s'écria Benvenuto, ce n'est pas quelqu'un de mes compagnons, je l'espère, qui aurait osé outrager son maître à ce point !

— Il m'épouserait, celui-là, si je voulais, poursuivit Scozzone, qui attribuait à une recrudescence d'amour le mouvement de colère de Cellini.

— Scozzone, parlez ! quel est l'insolent ?... Ce n'est pas Ascanio, je l'espère.

— Il y en a un qui m'a dit plus de cent fois : Catherine, le maître vous abuse ; il ne vous épousera jamais, vous si bonne et si jolie : il est trop fier pour cela. Oh ! s'il vous aimait comme je vous aime, ou si vous vouliez m'aimer, moi, comme vous l'aimez !

— Le nom, le nom du traître ! s'écria Benvenuto furieux.

— Mais je ne l'écoutais seulement pas, reprit Scozzone enchantée ; au contraire, toutes ses douces paroles étaient perdues, et je le menaçais de tout vous dire s'il continuait. Je n'aimais que vous, j'étais aveugle, et le galant en était pour ses beaux discours et ses doux yeux. Oui, prenez votre air indifférent, faites semblant de ne pas me croire ; ce n'en est pas moins vrai, cependant.

— Je ne te crois pas, Scozzone, dit Benvenuto, qui vit bien que s'il voulait savoir le nom de son rival il lui fallait employer un moyen tout différent de celui qu'il avait tenté jusqu'alors.

— Comment, vous ne me croyez pas ! s'écria Scozzone interdite.

— Non.

— Vous pensez donc que je mens ?

— Je pense que tu t'abuses.

— Ainsi, à votre avis, on ne peut plus m'aimer ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez ?

Benvenuto sourit, car il vit qu'il avait trouvé le moyen de faire parler Catherine.

— On m'aime cependant, voilà la vérité, reprit Scozzone.

Benvenuto fit un nouveau signe de doute.

— On m'aime plus que vous ne m'avez jamais aimée, plus que vous ne m'aimerez jamais, entendez-vous bien, monsieur ?

Benvenuto éclata de rire.

— Je serais curieux, dit-il, de savoir quel est ce beau Médor.

— Il ne s'appelle pas Médor, répondit Catherine.

— Comment s'appelle-t-il donc ? — Amadis ?

— Il ne s'appelle pas Amadis non plus. Il s'appelle...

— Galaor ?

— Il s'appelle Pagolo, puisque vous voulez le savoir.

— Ah ! ah ! c'est mons Pagolo ! murmura Cellini.

— Oui, c'est mons Pagolo, reprit Scozzone blessée du ton méprisant avec lequel Cellini avait prononcé le nom de son rival, un brave garçon de bonne famille, rangé, peu bruyant, religieux, et qui ferait un excellent mari.

— C'est ton opinion, Scozzone !

— Oui, c'est mon opinion.

— Et tu ne lui as jamais donné aucune espérance ?

— Je ne l'écoutais même pas. Oh ! j'étais bien sotte ! Mais, désormais...

— Tu as raison, Scozzone, il faut l'écouter et lui répondre.

— Comment cela ? Qu'est-ce que vous dites donc ?

— Je te dis de l'écouter quand il te parlera d'amour, et de ne pas le rebuter. Le reste est mon affaire.

— Mais...

— Mais, sois tranquille, j'ai mon idée.

— A la bonne heure. Cependant, j'espère bien que vous n'allez pas le punir tragiquement, ce pauvre diable, qui a l'air de confesser ses péchés quand il dit : Je vous aime. Jouez-lui un bon tour si vous voulez, mais pas avec votre épée surtout. Je demande grâce pour lui.

— Tu seras contente de la vengeance, Scozzone, car la vengeance tournera à ton profit.

— Comment cela ?

— Oui, elle accomplira un de tes plus ardens désirs.

— Que voulez-dire, Benvenuto ?

— C'est mon secret.

— Oh ! si vous saviez la drôle de mine qu'il fait quand il veut être tendre, reprit la folle enfant, incapable de demeurer triste pendant cinq minutes de suite. Ainsi, méchant, cela vous intéresse donc encore, que l'on fasse la cour ou non à votre rieuse ? Vous l'aimez donc toujours un peu, cette pauvre Scozzone ?

— Oui. Mais ne manque pas de m'obéir exactement à l'endroit de Pagolo, et de suivre à la lettre les instructions que je te donne.

— Oh ! n'ayez pas peur, allez, je sais jouer la comédie tout comme une autre. Il ne va pas tarder à me dire : Eh bien ! Catherine, êtes-vous toujours cruelle ? Je répondrai : Quoi ! encore, monsieur Pagolo ? Mais, là, vous comprenez,

d'un petit ton pas très fâché et assez encourageant. Quand il verra que je ne suis plus sévère, il se croira le vainqueur du monde. Et vous, que lui ferez-vous, Benvenuto ? Quand commencerez-vous à vous venger de lui ? Sera-ce bien long ? bien amusant ? rirons-nous ?

— Nous rirons, répondit Benvenuto.

— Et vous m'aimerez toujours ?

Benvenuto lui donna sur le front un baiser affirmatif, c'est-à-dire la meilleure des réponses, attendu qu'elle répond à tout et ne répond à rien.

La pauvre Scozzone ne se doutait pas que le baiser de Cellini était le commencement de sa vengeance.

Le vicomte de Marmagne, selon ses vœux, trouva Benvenuto seul. Voici comment la chose arriva.

Aiguillonné par la colère du prévôt, excité par le souvenir des mépris de madame d'Etampes et surtout piqué par l'éperon de sa furieuse avarice, le comte, déterminé à aller attaquer avec l'aide de ses deux sbires le lion dans son antre, avait choisi pour cette expédition le jour de la Saint-Eloi, fête de la corporation des orfévres, moment où l'atelier devait être désert. Il cheminait donc sur le quai, la tête haute, le cœur palpitant, ses deux bravi marchant à dix pas derrière lui.

— Voilà, dit une voix à ses côtés, un beau jeune seigneur qui s'en va en conquête amoureuse, avec sa vaillante mine pour sa dame, et ses deux sbires pour le mari.

Marmagne se retourna, croyant que quelqu'un de ses amis lui adressait la parole, mais il ne vit qu'un inconnu qui suivait la même route que lui, et que dans sa préoccupation il n'avait point aperçu.

— Je gage que j'ai trouvé la vérité, mon gentilhomme,

continua l'inconnu passant du monologue au dialogue. Je parie ma bourse contre la vôtre, sans savoir ce qu'il y a dedans, cela m'est égal, que vous allez en bonne fortune. Oh ! ne me dites rien, soyez discret en amour, c'est un devoir. Quant à moi, mon nom est Jacques Aubry ; mon état, écolier, et je m'en vais de ce pas à un rendez-vous avec mon amante, Gervaise Philipot, une jolie fille, mais entre nous d'une vertu bien terrible, mais qui cependant a fait naufrage devant une bague ; il est vrai que cette bague était un joyau, un joyau d'un merveilleux travail, une ciselure de Benvenuto Cellini, rien que cela !

Jusque-là, le vicomte de Marmagne avait à peine écouté les confidences de l'impertinent discoureur, et s'était bien gardé de lui répondre. Mais au nom de Benvenuto Cellini toute son attention se réveilla.

— Une ciselure de Benvenuto Cellini ! Diable ! C'est un présent un peu bien royal pour un écolier.

— Oh ! vous comprenez, mon cher baron.... Êtes-vous baron, comte ou vicomte ?

— Vicomte, dit Marmagne en se mordant les lèvres de l'impertinente familiarité que l'écolier se permettait avec lui, mais voulant savoir s'il ne pourrait pas en tirer quelque chose.

— Vous comprenez bien, mon cher vicomte, que je ne l'ai pas acheté. Non, quoique artiste, je ne mets pas mon argent à ces bagatelles. C'est Benvenuto qui m'en a gratifié en remercîment de ce que je lui ai donné un coup de main dimanche dernier pour enlever le Grand-Nesle au prévôt.

— Ainsi, vous êtes l'ami de Cellini ? demanda Marmagne.

— Son plus intime, vicomte, et je m'en fais gloire. Entre nous, c'est à la vie, à la mort, voyez-vous. Vous le connaissez sans doute aussi, vous ?

— Oui.

— Vous êtes bien heureux. Un génie sublime, n'est-ce pas, mon cher ! Pardon, je vous dis : Mon cher, c'est façon de parler, et puis d'ailleurs je crois que je suis gentilhomme aussi, moi ; ma mère du moins le disait à mon père chaque fois qu'il la battait. Je suis donc, comme je vous le disais, l'admirateur, le confident, le frère, du grand Benvenuto Cellini, et par conséquent ami de ses amis, ennemi de ses ennemis, car il ne manque pas d'ennemis mon sublime orfévre. D'abord madame d'Etampes, puis le prévôt de Paris, un vieux cuistre ; puis un certain Marmagne, un grand flandrin que vous connaissez peut-être, et qui veut, à ce que l'on dit, s'emparer du Grand-Nesle. Ah ! pardieu ! il sera bien reçu !

— Benvenuto se doute donc de ses prétentions ? demanda Marmagne, qui commençait à prendre un grand intérêt à la conversation de l'écolier.

— On l'a prévenu ; mais... chut ! il ne faut pas le dire, afin que le susdit Marmagne reçoive la correction qu'il mérite.

— D'après ce que je vois, alors, Benvenuto se tient sur ses gardes ? reprit le vicomte.

— Sur ses gardes ? d'abord Benvenuto y est toujours. Il a manqué je ne sais combien de fois d'être assassiné dans son pays, et, Dieu merci ! il s'en est toujours bien tiré.

— Et qu'entendez-vous pas sur ses gardes ?

— Oh ! je n'entends pas qu'il a garnison, comme ce vieux poltron de prévôt ; non, non, au contraire : il est

même tout seul, à l'heure qu'il est, attendu que les compagnons sont allés se réjouir à Vanvres. Je devais même aller faire aujourd'hui une partie de paume avec lui, ce cher Benvenuto. Malheureusement Gervaise s'est trouvée en concurrence avec mon grand orfévre, et naturellement, comme vous comprenez bien, j'ai donné la préférence à Gervaise.

— En ce cas, je vais vous remplacer, dit Marmagne,

— Eh bien ! allez-y, vous ferez une action méritoire ; allez-y, mon cher vicomte, et dites de ma part à mon ami Benvenuto qu'il aura ma visite ce soir. Vous savez : trois coups un peu forts, c'est le signal. Il a adopté cette précaution à cause de ce grand escogriffe de Marmagne, qu'il suppose disposé à lui jouer quelque mauvais tour. Est-ce que vous le connaissez, ce vicomte de Marmagne ?

— Non.

— Ah ! tant pis ! vous m'auriez donné son signalement.

— Pourquoi faire ?

— Afin, si je le rencontre, de lui proposer une partie de bâton ; je ne sais pas pourquoi, mais sans jamais l'avoir vu, vous saurez, mon cher, que je l'abomine tout particulièrement, votre Marmagne, et que si jamais il me tombe sous la main, je compte le vergeter de la bonne façon. Mais pardon, nous voilà aux Augustins, et je suis forcé de vous quitter.—Ah ! à propos, comment vous nommez-vous, mon cher ?

Le vicomte s'éloigna comme s'il n'avait point entendu la question.

— Ah ! ah ! dit Jacques Aubry, le regardant s'éloigner; il paraît, mon cher vicomte, que nous désirons garder l'incognito : voilà de la plus pure chevalerie ou je ne m'y

connais pas. Comme vous voudrez, mon cher vicomte, comme vous voudrez.

Et Jacques Aubry, les mains dans ses poches et en se dandinant comme d'habitude, prit en sifflotant un air de basoche la rue du Battoir, au bout de laquelle demeurait Gervaise.

Quant au vicomte de Marmagne, il continua son chemin vers le Grand-Nesle.

En effet, comme l'avait dit Ascanio, Benvenuto se trouvait seul : Ascanio était allé rêver je ne sais où, Catherine visitait une de ses amies avec dame Ruperte, et les compagnons faisaient la Saint-Eloi à Vanvres.

Le maître était dans le jardin, travaillant au modèle en terre de sa statue gigantesque de Mars, dont la tête colossale regardait par dessus les toits du Grand-Nesle et pouvait voir le Louvre, quand le petit Jehan, qui ce jour-là était de garde à la porte, trompé par la manière de frapper de Marmagne, et le prenant pour un ami, l'introduisit avec ses deux sbires.

Si Benvenuto ne travaillait comme Titien, la cuirasse sur le dos, il travaillait au moins comme Salvator Rosa, l'épée au côté et l'escopette à la main. Marmagne vit donc qu'il n'avait pas gagné grand'chose à surprendre Cellini, puisqu'il avait surpris un homme armé, voilà tout.

Le vicomte n'en essaya pas moins de masquer sa poltronnerie d'impudence, et comme Cellini, de ce ton impératif qui ne permettait pas de retard dans la réponse, lui demandait dans quelle intention il se présentait chez lui :

— Je n'ai pas affaire à vous, dit-il ; je m'appelle le vicomte de Marmagne ; je suis secrétaire du roi, et voici un ordre de Sa Majesté, ajouta-t-il en élevant un papier au-

dessus de sa tête, qui m'accorde la concession d'une partie du Grand-Nesle; je viens donc prendre mes dispositions pour faire arranger à mon gré la portion de l'hôtel qui m'est allouée et que j'habiterai désormais.

Et disant cela, Marmagne, suivi toujours de ses deux sbires, s'avança vers la porte du château.

Benvenuto mit la main sur son escopette, qui, ainsi que nous l'avons dit, était toujours à sa portée, et d'un seul bond se trouva au haut du perron et en avant de la porte.

— Halte-là! s'écria-t-il d'une voix terrible. Et étendant le bras droit vers Marmagne : Un pas de plus, et vous êtes mort!

Le vicomte s'arrêta tout court en effet, quoique d'après les préliminaires on s'attende peut-être à un combat acharné.

Mais il est des hommes qui ont le don d'être formidadables. On ne sait quelle terreur émane de leur regard, de leur geste, de leur pose, comme du regard, du geste et de la pose du lion. Leur air souffle l'épouvante; on sent leur force tout d'abord et de loin. Ils frappent du pied, ils serrent les poings, ils froncent les sourcils, leurs narines se gonflent, et les plus déterminés hésitent. Une bête sauvage dont on attaque les petits n'a qu'à hérisser ses poils et respirer bruyamment pour que l'on tremble. Les hommes dont nous parlons sont des dangers vivans. Les vaillans reconnaissent en eux leurs pareils, et malgré leur secrète émotion, vont droit à eux. Mais les faibles, mais les timides, mais les lâches tremblent et reculent à leur aspect.

Or, Marmagne, comme on a pu le deviner, n'était pas un vaillant, et Benvenuto avait tout l'air d'un danger.

Aussi, quand le vicomte entendit la voix du redoutable

orfévre, et le vit étendre vers lui son geste d'empereur, il comprit que l'escopette, l'épée et le poignard dont il était armé, étaient sa mort et celle de ses deux sbires.

De plus, en comprenant que son maître était menacé, le petit Jehan s'était saisi d'une pique.

Marmagne sentit que c'était partie manquée, et qu'il serait trop heureux s'il se tirait maintenant sain et sauf du guêpier où il s'était fourré.

— C'est bien ! c'est bien ! dit-il, messire orfévre. Tout ce que nous voulions, c'était de savoir si vous étiez disposé ou non à obéir aux ordres de Sa Majesté. Vous méprisez ces ordres, vous refusez de leur faire droit ! A la bonne heure ! Nous nous adresserons à qui saura bien vous les faire exécuter. Mais n'espérez pas que nous vous ferons l'honneur de nous commettre avec vous. Bonsoir !

— Bonsoir ! dit Benvenuto en riant de son large rire. Jehan, reconduis ces messieurs.

Le vicomte et les deux sbires sortirent honteusement du Grand-Nesle, intimidés par un homme et reconduit par un enfant.

Ce fut à cette triste fin qu'aboutit ce souhait du vicomte : Si je pouvais trouver Benvenuto seul !

Comme il avait été trompé plus rudement par le sort dans ses vœux que Jacques Aubry et Scozzone, qui eux du moins n'avaient pas vu d'abord et ne voyaient même pas encore l'ironie du destin, notre valeureux vicomte était furieux.

— Madame d'Etampes avait donc raison, disait-il à part lui, et je me vois forcé de suivre l'avis qu'elle me donnait : il me faut briser mon épée et affiler mon poignard; ce diable d'homme est bien tel qu'on le dit, fort peu endurant et pas

du tout commode. J'ai vu clair et net dans ses yeux que si je faisais un pas de plus, j'étais mort ; mais en toute partie perdue il y a une revanche. Tenez-vous bien, maître Benvenuto ! tenez-vous bien !

Et il s'en prit à ses bravi, gens éprouvés pourtant, qui n'avaient pas mieux demandé que de gagner honnêtement leur argent en tuant ou en se faisant tuer, et qui, en se retirant, avaient seulement obéi aux ordres de leur maître. Les bravi lui promirent d'être plus heureux dans une embuscade ; mais comme Marmagne, pour mettre son honneur à couvert, prétendait que l'échec qu'il avait éprouvé venait de leur fait, il leur annonça que dans cette embuscade il ne les accompagnerait pas, et qu'ils s'en tireraient à eux seuls comme ils pourraient. C'était bien ce qu'ils désiraient le plus.

Puis, après leur avoir recommandé le silence sur cette équipée, il se rendit chez le prévôt de Paris, et lui dit que définitivement il avait jugé plus sûr, pour écarter tout soupçon, de retarder la punition de Benvenuto jusqu'au jour où, chargé de quelque somme d'argent ou de quelque ouvrage précieux, il se hasarderait, ce qui lui arrivait souvent, dans une rue déserte et écartée. Ainsi, l'on croirait que Benvenuto avait été assassiné par des voleurs.

Maintenant, il nous reste à voir comment les souhaits de madame d'Etampes, d'Ascanio et de Cellini furent aussi exaucés par des douleurs.

XVI.

UNE COUR.

Cependant Ascanio avait fini le dessin de son lis, et, soit par curiosité d'esprit, soit par cet attrait qui attire les malheureux vers ceux qui les plaignent, Ascanio s'était aussitôt acheminé vers l'hôtel d'Etampes. Il était deux heures de l'après-midi à peu près, et justement à cette heure la duchesse trônait environnée d'une véritable cour; mais comme au Louvre pour Cellini, des ordres avaient été donnés à l'hôtel d'Etampes pour Ascanio. Ascanio fut donc introduit à l'instant même dans une salle d'attente, puis on alla prévenir la duchesse. La duchesse tressaillit de joie en songeant que le jeune homme allait la voir dans toute sa splendeur et donna tout bas quelques ordres à Isabeau, qui s'était chargée auprès d'elle du message. En conséquence, Isabeau vint retrouver Ascanio, et le prenant par la main sans rien dire, elle le fit entrer dans un corridor, souleva une tapisserie et le poussa doucement en avant. Ascanio se trouva dans le salon de réception de la duchesse, derrière le fauteuil de la souveraine du lieu, qui le devinant près d'elle plus encore au frémissement de toute sa personne qu'au froissement de la tapisserie, lui donna par

dessus son épaule, que dans la position où il était Ascanio effleurait presque des lèvres, sa belle main à baiser.

La belle duchesse était, comme nous l'avons dit, entourée d'une véritable cour. A sa droite était assis le duc de Médina-Sidonia, ambassadeur de Charles-Quint; monsieur de Montbrion, gouverneur de Charles d'Orléans, le second fils du roi, était à sa gauche; le reste de la compagnie se tenait en cercle à ses pieds.

Avec les principaux personnages du royaume, hommes de guerre, hommes d'état, magistrats, artistes, il y avait encore là les chefs du parti protestant, que madame d'Etampes favorisait en secret; tous grands seigneurs courtisés et qui s'étaient faits courtisans de la favorite. C'était un mouvement splendide et dont le premier aspect éblouissait. La conversation s'animait de toutes sortes de railleries sur Diane de Poitiers, la maîtresse du Dauphin et l'ennemie de madame d'Etampes. Mais Anne ne prenait part à cette petite guerre de quolibets que par quelques mots rapidement jetés au hasard, comme; « Allons, allons, messieurs, pas de médisance sur Diane, Endymion se fâcherait; » ou bien : « Cette pauvre madame Diane, elle se mariait le jour de ma naissance. »

A part ces éclairs dont elle illumine la causerie, madame d'Etampes ne parle guère qu'à ses deux voisins; elle le fait à demi-voix, mais d'une façon très animée, et non point tellement bas d'ailleurs qu'elle ne puisse être entendue d'Ascanio, humble et perdu parmi tant d'illustres gentilshommes.

— Oui, monsieur de Montbrion, disait confidentiellement la belle duchesse à son voisin de gauche, il faut que nous jassions de votre élève un admirable prince : le véritable

roi de l'avenir, c'est lui, voyez-vous. Je suis ambitieuse pour ce cher enfant, et je lui taille en ce moment une souveraineté indépendante, dans le cas où Dieu nous reprendrait son père. Henri II, pauvre sire, entre nous, sera le roi de France, soit. Notre roi à nous sera un roi français, nous laisserons à son aîné madame Diane et Paris. Mais nous emporterons avec nous, avec notre Charles, l'esprit de Paris. La cour sera où je serai, monsieur de Montbrion; je déplacerai le soleil, nous aurons les grands peintres comme le Primatice, les charmans poëtes comme Clément Marot, qui s'agite là-bas dans son coin sans rien dire, preuve certaine qu'il voudrait nous dire des vers. Tous ces gens-là sont au fond plus vaniteux qu'intéressés et plus avides de gloire que d'argent. Ce ne sera pas celui qui aura les plus grandes richesses, mais qui donnera les plus intarissables louanges qui les aura. Et celui qui les aura sera toujours grand, attendu qu'ils feraient l'éclat d'une bourgade où ils rayonneraient. Le dauphin n'aime que les tournois : eh bien ! il gardera les lances et les épées et nous prendrons, nous, les plumes et les pinceaux. Oh ! soyez tranquille, M. de Montbrion, je ne me laisserai jamais primer par la Diane, reine en expectative. Qu'elle attende patiemment sa royauté du temps et du hasard ; moi, je me serai fait deux fois la mienne. Qu'est-ce que vous dites du duché de Milan ? Vous ne seriez point là très éloigné de vos amis de Genève : car je sais que les nouvelles doctrines d'Allemagne ne vous laissent pas indifférent. Chut ! nous reparlerons de cela, et je vous dirai des choses qui vous surprendront. Tant pis ; pourquoi madame Diane s'est-elle fait la protectrice des catholiques? Elle protége, je proteste ; c'est tout simple.

Puis avec un geste impératif et un regard profond, madame d'Etampes ferma ses confidences sur ce mot, qui étourdit le gouverneur de Charles d'Orléans. Il voulut cependant répondre, mais la duchesse s'était déjà retournée vers le duc de Medina-Sidonia.

Nous avons dit qu'Ascanio entendait tout.

— Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, dit madame d'Etampes, l'empereur se décide-t-il enfin à traverser la France? Il ne peut guère s'en tirer autrement, à vrai dire, et un filet vaut toujours mieux qu'un abîme par mer. Son cousin Henri VIII le ferait enlever sans scrupule, et s'il échappe à l'Anglais, il tombe dans les mains du Turc ; par terre, les princes protestans s'opposeraient à son passage. Que faire? Il faut passer par la France, ou bien, cruel sacrifice! renoncer à châtier la rébellion des Gantois, ses chers compatriotes. Car il est bourgeois de Gand, notre grand empereur Charles. On a pu s'en apercevoir, au reste, au peu de respect qu'il a gardé dans l'occasion pour la Majesté Royale. Ce sont ces souvenirs-là qui le rendent aujourd'hui timide et circonspect, monsieur de Medina. Oh ! nous le comprenons bien ; il craint que le roi de France ne venge le prisonnier de l'Espagne, et que le prisonnier de Paris ne paie le reste de la rançon due par le captif de l'Escurial. Oh ! mon Dieu ! qu'il se rassure ; s'il ne comprend pas notre loyauté chevaleresque, il en a du moins entendu parler, je l'espère.

— Sans doute, madame la duchesse, dit l'ambassadeur, nous connaissons la loyauté de François Ier abandonné à lui-même ; mais nous craignons...

Le duc s'arrêta.

— Vous craignez les donneurs d'avis, n'est-ce pas, reprit

la duchesse. Hein ! oui, oui ; oh ! je sais bien qu'un avis qui sortirait d'une jolie bouche, qu'un avis qui prendrait une forme spirituelle et railleuse, ne manquerait pas de pouvoir sur l'esprit du roi. C'est à vous d'aviser à cela, monsieur l'ambassadeur, et de prendre vos précautions. Après tout, vous devez avoir pleins pouvoirs, ou à défaut de pleins pouvoirs quelque petit blanc-seing où l'on peut mettre beaucoup de choses en peu de mots. Nous savons comment cela se passe. Nous avons étudié la diplomatie, et j'avais même demandé au roi de faire de moi un ambassadeur aussi, attendu que je me crois un goût tout à fait déterminé pour les négociations. Oui, je sens bien qu'il serait pénible à Charles-Quint de livrer un morceau de son empire pour dégager sa personne ou pour assurer son inviolabilité. D'un autre côté, la Flandre est un des beaux fleurons de sa couronne ; c'est l'héritage tout entier de son aïeule maternelle, Marie de Bourgogne, et il est dur de renoncer d'un trait de plume au patrimoine de ses ancêtres, quand le patrimoine, après avoir fait un grand duché, pourrait faire une petite monarchie. Mais de quoi vais-je parler là, bon Dieu ! moi qui ai horreur de la politique, car on assure que cela enlaidit, les femmes, bien entendu. Je laisse de temps en temps, c'est vrai, tomber sans y faire attention quelques mots sur les affaires d'Etat, mais si Sa Majesté insiste et veut savoir plus à fond ma pensée, je la supplie de m'épargner ces ennuis, et je prends même parfois le parti de m'enfuir et de la laisser rêver. Vous me direz, vous qui êtes un habile diplomate et qui connaissez les hommes, que ce sont précisément ces mots jetés en l'air qui germent dans les esprits de la trempe de celui du roi, et que ces mots, que l'on croirait emportés

par le vent, ont presque toujours plus d'influence qu'un long discours qu'on n'écoute pas. C'est possible, monsieur le duc de Medina, c'est possible; moi je ne suis qu'une pauvre femme tout occupée de colifichets et de bagatelles, et vous vous entendez mille fois mieux que moi à toutes ces choses graves; mais le lion peut avoir besoin de la fourmi, la barque peut sauver l'équipage. Nous sommes sur la terre pour nous entendre, monsieur le duc, et il ne s'agit que de s'entendre.

— Si vous vouliez, madame, dit l'ambassadeur, ce serait chose vite faite.

— Qui donne aujourd'hui reçoit demain, continua la duchesse sans répondre directement; moi, mon instinct de femme me portera toujours à conseiller à François Ier des actions grandes et généreuses, mais souvent l'instinct tourne le dos à la raison. Il faut songer aussi à l'intérêt, à l'intérêt de la France, bien entendu. Mais j'ai confiance en vous, monsieur de Medina; je vous demanderai avis, et, somme toute, je crois que l'empereur fera bien de se risquer sur la parole du roi.

— Ah! si vous étiez pour nous, madame, il n'hésiterait pas.

— Maître Clément Marot, dit la duchesse, sans paraître avoir entendu l'exclamation de l'ambassadeur, en rompant brusquement l'entretien; maître Clément Marot, n'avez-vous point par hasard quelque gentil madrigal, quelque sonnet bien sonnant à nous dire?

— Madame, dit le poëte, sonnets et madrigaux sont sous vos pas fleurs naturelles et qui poussent au soleil de vos beaux yeux; aussi viens-je de trouver un dizain rien qu'en les regardant.

— Vraiment, maître? eh bien! nous vous écoutons. Ah! messire le prévôt, soyez le bienvenu et pardonnez-moi de ne vous avoir pas vu tout d'abord; avez-vous des nouvelles de votre gendre futur notre ami le comte d'Orbec?

— Oui, madame, répondit messire d'Estourville, il me mande qu'il doit avancer son retour, et nous le verrons sous peu, j'espère.

Un soupir à demi étouffé fit tressaillir madame d'Etampes; mais sans se retourner vers celui qui l'avait poussé:

— Il sera le bienvenu pour tous. Eh bien! vicomte de Marmagne, continua-t-elle, avez-vous retrouvé le fourreau de votre poignard?

— Non, madame; mais je suis sur la trace, et je sais où et comment le retrouver maintenant.

— Bonne chance alors, M. le vicomte, bonne chance. Etes-vous prêt, maître Clément? nous sommes tout oreilles.

— C'est sur le duché d'Etampes, dit Clément Marot.

Un murmure d'approbation se fit entendre, et le poëte commença d'une voix précieuse le dizain suivant:

Ce plaisant val que l'on nomme Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eau, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie:
Jupiter, roi qui les cœurs gagne et lie,
L'a de Thessale en France remué,
Et quelque peu son propre nom mué,
Car pour Tempé veut qu'Etampes s'appelle;
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé
Pour y loger de France la plus belle.

Madame d'Etampes applaudit des mains et du sourire,

et toutes les mains et toutes les lèvres applaudirent après elle.

— Allons! dit-elle, je vois qu'en même temps que Tempé Jupiter a transporté Pindarus en France.

Ce disant, la duchesse se leva, et tout le monde se leva avec elle. Cette femme avait raison de se croire la véritable reine. Aussi, ce fut avec un geste de reine qu'elle prit congé de tous les assistans, et ce fut comme une reine que tous saluèrent en se retirant.

— Restez-là, dit-elle à voix basse à Ascanio.

Ascanio obéit.

Mais quand tout le monde fut dehors, ce ne fut plus la reine dédaigneuse et hautaine, ce fut la femme humble et passionnée qui se retourna vers le jeune homme.

Ascanio, né dans l'obscurité, élevé loin du monde, dans le demi-jour presque claustral de l'atelier, Ascanio, hôte inaccoutumé des palais, où rarement il avait suivi son maître, était déjà étourdi, troublé, ébloui par cette lumière, ce mouvement, cette conversation. Son esprit avait éprouvé quelque chose comme un vertige, quand il avait entendu madame d'Etampes parler si simplement ou plutôt si coquettement de projets si graves, et assembler dans une phrase familière les destins des rois et la fortune des royaumes. Cette femme venait, comme la Providence, de faire à chacun, en quelque sorte, sa part de douleurs et de joie, elle avait de la même main secoué des chaînes et laissé tomber des couronnes. Et cette souveraine des plus hautes choses de la terre, si fière avec ses nobles flatteurs, revenait à lui non seulement avec le doux regard d'une femme qui aime, mais encore avec l'air suppliant de l'esclave

qui craint. Tout à coup, de simple spectateur Ascanio devenait le principal personnage de la pièce.

Au reste, la coquette duchesse avait habilement calculé et ménagé cette effet. Ascanio sentit l'empire que cette femme prenait malgré lui, non pas par son cœur, mais sur sa pensée, et comme un enfant qu'il était, il s'arma de froideur et de sévérité, pour cacher son trouble. Puis entre lui et la duchesse, peut-être avait-il vu passer comme une ombre sa chaste Colombe, avec sa robe blanche et son front lumineux.

XVII.

AMOUR, PASSION.

— Madame, dit Ascanio à la duchesse d'Etampes, vous m'avez demandé un lis, vous le rappelez-vous ? vous m'avez ordonné de vous en apporter le dessin aussitôt que ce dessin serait fini. Je l'ai achevé ce matin et le voilà.

— Nous avons le temps, Ascanio, dit la duchesse avec un sourire et une voix de syrène. Asseyez-vous donc. Eh bien ! mon gentil malade, votre blessure ?

— Je suis maintenant tout à fait guéri, madame, répondit Ascanio.

— Guéri à l'épaule ; mais là, dit la duchesse en posant

sa main sur le cœur du jeune homme avec un geste plein de grâce et de sentiment.

— Je vous supplie, madame, d'oublier toutes ces folies, dont je m'en veux d'avoir importuné Votre Seigneurie.

— Oh! mon Dieu! qu'est-ce donc que cet air contraint? qu'est-ce que ce front rembruni? qu'est-ce que cette voix sévère? Tous ces hommes vous ennuyaient, n'est-ce pas, Ascanio? et moi, donc! je les hais, je les abhorre; mais je les crains. Oh! que j'avais hâte d'être seule avec vous; aussi avez-vous vu comme je les ai lestement congédiés?

— Vous avez raison, madame; je me sentais déplacé dans une si noble compagnie, moi, pauvre artiste, venu tout simplement pour vous montrer ce lis.

— Eh! mon Dieu! tout à l'heure, Ascanio, continua la duchesse en secouant la tête. Vous êtes bien froid et bien sombre avec une amie. L'autre jour vous avez été si expansif et si charmant! D'où vient ce changement, Ascanio? Sans doute de quelque discours de votre maître, qui ne peut me souffrir. Comment l'écoutez-vous sur mon compte, Ascanio? Voyons, soyez franc: vous avez parlé de moi avec lui, n'est-ce pas? et il vous a dit qu'il était dangereux de se fier à moi; que l'amitié que je vous avais montrée cachait quelque piége; il vous a dit, répondez! que je vous détestais, peut-être?

— Il m'a dit que vous m'aimiez, madame, répondit Ascanio en regardant fixement la duchesse.

Madame d'Etampes resta un instant muette sous le coup des mille pensées qui se heurtèrent dans son âme. Elle avait souhaité sans doute qu'Ascanio connût son amour, mais elle aurait voulu du temps pour l'y préparer et pour détruire peu à peu, sans y paraître intéressée, sa passion

pour Colombe. Maintenant que l'embuscade dressée par elle était découverte, elle ne pouvait plus vaincre qu'ouvertement et dans une bataille en plein soleil. Elle s'y décida en une seconde.

— Eh bien ! oui ! dit-elle, je t'aime. Est-ce un crime ? est-ce même une faute, et peut-on commander à son amour ou à sa haine ? Tu n'aurais jamais su que je t'aimais. Car à quoi bon te le dire, puisque tu en aimes une autre ? Mais cet homme t'a tout révélé, il t'a montré mon cœur, il a bien fait, Ascanio. Regardes-y donc, et tu y verras une adoration si profonde que tu en seras touché. Et maintenant, à ton tour, entends-tu bien, Ascanio, il faut que tu m'aimes.

Anne d'Etampes, nature supérieure et forte, dédaigneuse par pénétration, ambitieuse par ennui, avait eu jusque-là plusieurs amans, mais pas un amour. Elle avait séduit le roi, l'amiral Brion l'avait surprise, le comte de Longueval lui avait plu, mais dans toutes ces intrigues la tête avait toujours joué le rôle du cœur. Enfin elle trouvait un jour cet amour jeune et vrai, tendre et profond, tant de fois appelé, toujours inconnu, et cette fois une autre femme le lui disputait. Ah ! tant pis pour cette femme ! Elle ne savait pas à quelle passion implacable elle avait à faire. Toute la résolution, toute la violence de son âme, Anne devait les apporter dans sa tendresse. Cette femme ne savait pas encore quelle fatalité ce pouvait être que d'avoir la duchesse d'Etampes pour rivale, la duchesse d'Etampes qui voulait son Ascanio à elle seule, et qui, d'un regard, d'un mot, d'un geste, pouvait, telle était sa puissance, briser tout ce qui se trouverait entre elle et lui. Or, désormais le sort en était jeté, l'ambition, la beauté de la maîtresse

du roi n'allaient plus servir qu'à son amour pour Ascanio et à sa jalousie contre Colombe.

Pauvre Colombe, en ce moment courbée sur sa tapisserie, assise à son rouet ou agenouillée devant son prie-Dieu!

Pour Ascanio, en présence d'un amour si franc et si redoutable, il se sentait en même temps fasciné, entraîné, effrayé. Benvenuto l'avait dit, et Ascanio le comprenait maintenant, il ne s'agissait plus là d'un caprice; mais il lui manquait non pas la force qui lutte, mais l'expérience qui trompe et soumet. Il avait vingt ans à peine, il était trop candide pour feindre: il s'imagina, pauvre enfant, que le souvenir de Colombe évoqué, que le nom de la naïve jeune fille prononcé lui serait une arme offensive et défensive, un glaive et une égide, tandis qu'au contraire il allait enfoncer le trait plus avant dans le cœur de madame d'Etampes, qu'un amour sans rivalité et sans lutte eût peut-être bientôt lassée.

— Allons, Ascanio, reprit avec plus de calme la duchesse, voyant que le jeune homme se taisait, effrayé peut-être des paroles qu'elle avait dites, oublions pour aujourd'hui mon amour, qu'un mot imprudent de vous a mal à propos réveillé. Ne pensons actuellement qu'à vous. Oh! je vous aime plus pour vous que pour moi, je vous le jure. Je veux illuminer votre vie comme vous avez fait de la mienne. Vous êtes orphelin, ayez-moi pour mère. Vous avez entendu ce que je disais à Montbrion et à Medina, et vous aurez cru que j'étais tout à l'ambition. C'est vrai, je suis ambitieuse, mais pour vous seul. Depuis combien de temps est-ce que j'ai rêvé ce projet de créer à un fils de France un duché indépendant au cœur de l'Italie? Depuis

que je vous aime. Si je suis reine là-bas, qui sera le véritable roi? Vous. Pour vous, je changerai de place empire et royaume! Ah! vous ne me connaissez pas, Ascanio, vous ne savez pas quelle femme je suis. Vous le voyez bien, je vous dis la vérité toute pure, je vous déroule mes projets tout entiers. A votre tour, voyons, faites-moi vos confidences, Ascanio. Quels sont vos souhaits, que je les accomplisse! quelles sont vos passions, que je les serve!

— Madame, je veux être aussi franc et aussi loyal que vous, je veux vous dire la vérité comme vous me l'avez dite. Je ne désire rien, je ne souhaite rien, je ne veux rien que l'amour de Colombe.

— Mais puisqu'elle ne t'aime pas, m'as-tu dit toi-même!

— Je désespérais l'autre jour, c'est vrai. Mais aujourd'hui, qui sait!... Ascanio baissa les yeux et la voix: Vous m'aimez bien, vous, dit-il.

La duchesse demeura atterrée devant cette grande vérité devinée par l'instinct de la passion. Il y eut un moment de silence; mais ce moment lui suffit pour se remettre.

— Ascanio, dit-elle, ne parlons pas aujourd'hui des choses du cœur. Je vous en ai prié déjà, je vous en prie encore. Voyons, l'amour, pour vous autres hommes, n'est pas toute la vie. N'avez-vous jamais, par exemple, souhaité les honneurs, la richesse, la gloire?

— Oh! si! si! depuis un mois je les souhaite ardemment, répondit Ascanio, toujours entraîné malgré lui vers une pensée constante.

Il y eut une nouvelle pause.

— Aimez-vous l'Italie? continua Anne avec effort.

— Oui, madame, répondit Ascanio. Là-bas, il y a des orangers fleuris sous lesquels la causerie est si douce! Là-

bas, l'air bleu entoure, caresse et pare si bien les sereines beautés.

— Oh ! t'emporter là, à moi, à moi seule ! Être tout pour toi, comme tu serais tout pour moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la duchesse, ramenée, elle aussi, invinciblement à son amour. Mais aussitôt, craignant d'effrayer encore Ascanio, elle se reprit et continua : Je croyais, dit-elle, qu'avant tout vous aimiez l'art.

— Avant tout, j'aime. Aimer ! dit Ascanio. Oh ! ce n'est pas moi, c'est mon maître Cellini qui donne à ses créations tout son être. Le grand, l'admirable, le sublime artiste, c'est lui. Moi, je suis un pauvre apprenti, et voilà tout. Je l'ai suivi en France, non pas pour gagner des richesses, non pas pour acquérir de la gloire, mais parce que je l'ai mais, voilà tout, et qu'il est impossible de me séparer de lui, car à cette époque, il était tout pour moi. Moi, je n'ai pas de volonté personnelle, je n'ai point de force indépendante. Je me suis fait orfévre pour lui plaire et parce qu'il le souhaitait, comme je me suis fait ciseleur parce qu'il était enthousiaste des ciselures fines et délicates.

— Eh bien ! dit la duchesse, écoute : vivre en Italie, tout-puissant, presque roi ; protéger les artistes, Cellini tout le premier ; lui donner du bronze, de l'argent, de l'or à ciseler, à fondre, à mouler ; aimer et être aimé par dessus tout cela ; dites, Ascanio, n'est-ce pas un beau rêve ?

— C'est le paradis, madame, si c'est Colombe que j'aime et dont je suis aimé.

— Encore Colombe, toujours Colombe ! s'écria la duchesse. Soit donc, puisque ce sujet revient toujours obstinément dans nos paroles et dans nos âmes ; puisque la Colombe est là en tiers avec nous, sans cesse devant les

yeux, sans cesse dans ton cœur, parlons d'elle et de moi franchement et sans hypocrisie; elle ne t'aime pas, tu le sais bien.

— Oh ! non, je ne le sais plus, madame.

— Mais puisqu'elle en épouse un autre! s'écria la duchesse.

— Son père la force peut-être, répondit Ascanio.

— Son père la force ! Et crois-tu, si tu m'aimais comme tu l'aimes; crois-tu, si j'étais à sa place, qu'il existerait au monde une force, une volonté, une puissance, qui nous séparerait l'un de l'autre? Oh ! je quitterais tout, je fuirais tout, j'accourrais à toi, je te donnerais à garder mon amour, mon honneur, ma vie ! Non, non, je te dis qu'elle ne t'aime pas, et maintenant, veux-tu que je te dise quelque chose de plus encore, c'est que tu ne l'aimes pas non plus, toi !

— Moi ! moi ! ne pas aimer Colombe ! Je crois que vous avez dit que je ne l'aimais pas, madame !

— Non, tu ne l'aimes pas. Tu te trompes toi-même. A ton âge, on prend pour de l'amour le besoin d'aimer. Si tu m'avais vue la première, c'était moi que tu aimais au lieu d'elle. Oh ! quand je pense à cela, que tu pouvais m'aimer ! Mais non, non ! il vaut mieux que tu me choisisses. Je ne connais pas cette Colombe, elle est belle, elle est pure, elle est tout ce que tu voudras; mais ces jeunes filles, elles ne savent pas aimer. Ce n'est pas ta Colombe qui te dirait ce que je viens de te dire, moi que tu dédaignes; elle aurait trop de vanité, trop de réserve, trop de honte peut-être. Mais moi, mon amour est simple et parle simplement. Tu me méprises, tu trouves que j'oublie mon rôle de femme, tout cela parce que je ne suis pas dissimulée. Un jour,

quand tu connaîtras mieux le monde, lorsque tu auras puisé si profondément dans la vie que tu en seras arrivé aux douleurs, alors, tu reviendras de ton injustice ; alors, tu m'admireras. Mais je ne veux pas être admirée, Ascanio, je veux être aimée. Je te le répète, Ascanio, si je t'aimais moins, je pourrais être fausse, habile, coquette ; mais je t'aime trop pour te séduire. Je veux recevoir ton cœur, je ne veux pas le dérober. A quoi aboutira ton amour pour cette enfant ? Réponds. Tu souffriras, cher bien-aimé, et voilà tout. Moi, je puis te servir en beaucoup de choses. J'ai souffert pour deux d'abord, et Dieu permettra peut-être que mon surplus de souffrance te soit compté ; et puis ma richesse, mon pouvoir, mon expérience, je mets tout à tes genoux. J'ajouterai ma vie à la tienne, je t'épargnerai toutes sortes d'erreurs et de corruptions. Pour arriver à la fortune et même à la gloire, il faut souvent qu'un artiste devienne bas, rampant, vil. Tu n'auras rien à craindre de tout cela avec moi. Je t'éleverai sans cesse, je serai ton marchepied. Avec moi, tu resteras le fier, le noble, le pur Ascanio.

— Et Colombe ! Colombe, madame ! n'est-elle pas aussi une perle immaculée ?

— Mon enfant, crois-moi, répondit la duchesse passant de l'exaltation à la mélancolie. Ta candide, ton innocente Colombe, te fera une existence aride et monotone. Vous êtes trop divins tous deux ; Dieu n'a pas fait les anges pour les unir les uns aux autres, mais pour rendre meilleurs les méchans.

Et la duchesse dit tout cela avec une action si éloquente, avec une voix si pleine de sincérité, qu'Ascanio se sentit enveloppé malgré lui d'un sentiment de tendre pitié.

— Hélas! madame, lui dit-il, je vois que je suis bien aimé par vous, et j'en suis bien tendrement ému; mais c'est encore meilleur d'aimer!

— Oh! comme c'est vrai! comme c'est vrai, ce que tu dis là! J'aime mieux tes dédains que les plus douces paroles du roi. Oh! j'aime pour la première fois; pour la première fois, je te le jure!

— Et le roi! vous ne l'aimez donc pas, madame?

— Non! je suis sa maîtresse sans qu'il soit mon maître.

— Mais il vous aime encore, lui!

— Mon Dieu! s'écria Anne en regardant fixement Ascanio et en enfermant les deux mains du jeune homme dans les siennes; mon Dieu! serais-je assez heureuse pour que tu fusses jaloux! Est-ce que le roi te porterait ombrage? Ecoute: j'ai été jusqu'à présent pour toi la duchesse, riche, noble, puissante, t'offrant de remuer des couronnes et de bouleverser des trônes. Aimes-tu mieux la pauvre femme simple, solitaire, hors du monde, avec une simple robe blanche et une fleur des champs dans ses cheveux? Aimes-tu mieux cela, Ascanio? Quittons Paris, le monde, la cour. Partons, réfugions-nous dans un coin de ton Italie, sous tes hauts pins de Rome, près de ton beau golfe napolitain. Me voilà; je suis prête. Oh! Ascanio, Ascanio, cela flatte-t-il véritablement ton orgueil que je te sacrifie un amant couronné?

— Madame, dit Ascanio, qui sentait malgré lui fondre son cœur à la flamme d'un si grand amour; madame, j'ai le cœur trop fier et trop exigeant: vous ne pouvez pas me donner le passé.

— Le passé! Oh! vous voilà vous autres hommes, toujours cruels! Le passé! Mais une malheureuse femme de-

vrait-elle répondre de son passé, quand ce sont presque toujours des événemens et des choses plus forts qu'elle qui ont fait ce passé ? Suppose qu'une tempête t'enlève, qu'un tourbillon t'emporte vers l'Italie ; quand tu reviendras dans un an, dans deux ans, dans trois ans, en voudras-tu à ta Colombe, que tu aimes tant aujourd'hui, de ce qu'elle aura obéi à ses parens, de ce qu'elle aura épousé le comte d'Orbec ? Lui en voudras-tu de sa vertu ? la puniras-tu d'avoir obéi à un des commandemens de Dieu ? Et si elle n'a pas ton souvenir, suppose qu'elle ne t'ait pas connu ; si lassée d'ennuis, écrasée de douleurs, oubliée un instant de Dieu, elle a voulu avoir quelque idée de ce paradis dont on lui a fermé la porte et qu'on appelle l'amour ; si elle a aimé un autre que son mari qu'elle ne pouvait aimer ; si dans un moment de délire elle a donné son âme à une âme, — voilà une femme perdue à tes yeux, déshonorée dans ton cœur ; voilà une femme qui ne pourra plus jamais espérer ce bonheur, parce qu'elle n'aura plus son passé à te donner en échange de ton cœur ! Oh ! je le répète, voilà qui est injuste, voilà qui est cruel !

— Madame...

— Qui te dit que ce n'est pas là mon histoire ? Ecoute donc ce que je te dis, crois donc ce que je t'affirme. Je te répète que j'ai souffert pour deux. Eh bien ! à cette femme qui a souffert, Dieu pardonne, et toi tu ne pardonnes pas. Tu ne comprends pas qu'il est plus grand, qu'il est plus beau, de se relever de l'abîme après y être tombé, que de passer près de l'abîme sans le voir, le bandeau du bonheur sur les yeux. Oh ! Ascanio, Ascanio ! je t'avais cru meilleur que les autres, parce que tu étais plus jeune, parce que tu étais plus beau...

— Oh ! madame !

— Tends-moi la main, Ascanio, et d'un bond je m'élancerai du fond de l'abîme jusque sur ton cœur. Le veux-tu ? Demain j'aurai rompu avec le roi, avec la cour, avec le monde. Oh ! je suis vaillante en amour, va ! Et d'ailleurs je ne veux pas me faire plus grande que je ne suis. Je te sacrifierai bien peu de chose, crois-moi. Tous ces hommes ne valent pas un de tes regards. Mais si tu m'en croyais, cher enfant, tu me laisserais garder mon autorité et continuer mes projets sur toi et pour toi. Je te ferais grand, et vous autres hommes vous passez par l'amour pour arriver à la gloire ; vous êtes ambitieux, tôt ou tard, mais vous l'êtes enfin. Quant à l'amour du roi, ne t'en inquiète pas : je le détournerai sur quelque autre à qui il donnera son cœur, tandis que moi je garderai son esprit. Choisis donc, Ascanio. Puissant par moi et avec moi, ou moi humble par toi et avec toi. Tiens, tout à l'heure, tu le sais, j'étais là sur ce fauteuil, et les plus puissans de la cour étaient à mes pieds. Assieds-toi à ma place, je le veux ; assieds-toi, et c'est moi qui me mets aux tiens. Oh ! que je suis bien là, Ascanio ! Oh ! que j'ai de bonheur à te voir et à te regarder ! Tu pâlis, Ascanio ! Oh ! si tu voulais seulement me dire que tu m'aimeras un jour, plus tard, bien plus tard !

— Madame ! madame ! s'écria Ascanio en cachant sa tête dans ses mains et en fermant à la fois ses yeux et ses oreilles, tant il sentait que la vue et l'accent de la sirène le fascinaient.

— Ne m'appelle pas madame, ne m'appelle pas non plus Anne, dit la duchesse en écartant les mains du jeune homme ; appelle-moi Louise. C'est mon nom aussi, mais un nom que personne ne m'a donné, un nom qui sera à toi seul.

Louise! Louise!... Ascanio, ne trouves-tu donc pas que c'est un doux nom?

— J'en sais un plus doux encore, dit Ascanio.

—Oh! prends garde, Ascanio! s'écria la lionne blessée; si tu me fais trop souffrir aussi, peut-être arriverai-je à te haïr autant que je t'aime!

— Mon Dieu! madame, répondit le jeune homme secouant la tête comme pour écarter le prestige; mon Dieu! c'est vous qui confondez ma raison et qui bouleversez mon âme! Ai-je le délire? ai-je la fièvre? Suis-je en proie à un rêve? Si je vous dis des paroles dures, pardonnez-moi, c'est pour me réveiller moi-même. Je vous vois là, à mes pieds, vous belle, vous adorée, vous reine! Il n'est pas possible qu'il y ait de pareilles tentations, si ce n'est pour perdre les âmes. Oh! oui, vous l'avez dit, vous êtes dans un abîme; mais au lieu d'en sortir vous-même, vous m'y attirez; au lieu de remonter avec moi, vous voulez me précipiter avec vous. Ah! ne mettez pas ma faiblesse à une pareille épreuve!

— Il n'y a là ni épreuve, ni tentation, ni rêve: il y a pour nous deux une resplendissante réalité; je t'aime, Ascanio, je t'aime!

— Vous m'aimez, mais vous vous repentirez dans l'avenir de cet amour, mais vous me reprocherez un jour ce que vous aurez fait dans ma vie ou ce que j'aurai défait dans la vôtre.

— Ah! tu ne me connais pas, s'écria la duchesse, si tu me crois assez faible pour me repentir! Tiens, veux-tu une garantie?

Et Anne alla vivement s'asseoir devant une table sur la-

quelle il y avait de l'encre et du papier, et saisissant une plume, elle écrivit à la hâte quelques mots.

— Tiens, dit-elle, et doute encore, si tu l'oses.

Ascanio prit le papier et lut :

« Ascanio, je t'aime, suis-moi où je vais, ou laisse-moi » te suivre où tu iras. ANNE D'HEILLY. »

— Oh ! cela ne se peut pas, madame ! il me semble que mon amour serait une honte pour vous.

— Une honte ! s'écria la duchesse. Est-ce que je connais la honte, moi ! j'ai trop d'orgueil pour cela. Mon orgueil, c'est ma vertu à moi !

— Ah ! j'en sais une plus douce et plus sainte, dit Ascanio, se rattachant au souvenir de Colombe par un effort désespéré.

Le coup porta en plein cœur. La duchesse se leva debout toute frémissante d'indignation.

— Vous êtes un enfant entêté et cruel, Ascanio, dit-elle d'une voix entrecoupée ; j'aurais voulu vous épargner bien des souffrances ; mais je vois que la douleur seule peut vous apprendre la vie. Vous me reviendrez, Ascanio, vous me reviendrez blessé, saignant, déchiré, et vous saurez alors ce que vaut votre Colombe et ce que je valais. Je vous pardonnerai d'ailleurs, parce que je vous aime : mais d'ici là il se passera de terribles choses ! Au revoir.

Et madame d'Etampes sortit tout effarouchée de haine et d'amour, oubliant qu'elle laissait aux mains d'Ascanio ces deux lignes qu'elle avait écrites dans un moment de délire.

XVIII.

AMOUR RÊVE.

Dès qu'Ascanio fut hors de la présence de madame d'Etampes, la prestigieuse influence que répandait cette femme se dissipa, et il vit clair en lui et autour de lui. Or, il se souvenait de deux choses qu'il avait dites. Colombe pouvait l'aimer puisque la duchesse d'Etampes l'aimait. Dès lors sa vie ne lui appartenait plus, son instinct l'avait bien servi en lui soufflant ces deux idées, mais en lui inspirant de les dire il l'avait trompé. Si l'âme honnête et droite du jeune homme avait pu se résoudre à la dissimulation, tout était sauvé, mais il avait mis sur ses gardes l'amère et formidable duchesse. Maintenant c'était une guerre d'autant plus terrible qu'elle ne menaçait que Colombe.

Toutefois cette scène ardente et périlleuse avec Anne servit Ascanio en quelque chose. Il en rapportait je ne sais quelle exaltation et quelle confiance. Sa pensée, enivrée du spectacle auquel elle avait assisté ainsi que de ses propres efforts, était en train d'activité et d'audace ; si bien qu'il résolut bravement de savoir à quoi s'en tenir sur ses espérances, et de pénétrer dans l'âme de Colombe, dût-il n'y

trouver que l'indifférence. Si véritablement Colombe aimait le comte d'Orbec, à quoi bon lutter contre madame d'Etampes? Elle pourrait bien faire ce qu'elle voudrait d'une existence rebelle, rebutée, désolée, perdue. Il serait ambitieux, il deviendrait sombre et méchant, qu'importe? Mais avant tout il fallait ne pas s'en tenir au doute et entrer d'un pas déterminé au fond de sa destinée. En ce cas, l'engagement de madame d'Etampes lui répondait de l'avenir.

Ascanio prenait cette décision en revenant le long du quai et en regardant le soleil qui se couchait flamboyant derrière la tour de Nesle toute noire. Arrivé à l'hôtel, sans plus tarder ni hésiter, il alla d'abord chercher quelques bijoux, puis vint résolument frapper quatre coups à la porte du Petit-Nesle.

Dame Perrine par bonheur se trouvait aux environs. Saisie d'étonnement et de curiosité, elle se hâta d'aller ouvrir. Toutefois, en voyant l'apprenti, elle se crut obligée de lui faire froide mine.

— Ah! c'est vous, monsieur Ascanio, dit-elle; que demandez-vous?

— Je demande, ma bonne dame Perrine, à montrer tout de suite ces joyaux à mademoiselle Colombe. Est-elle au jardin?

— Oui, dans son allée. Mais attendez-moi donc, jeune homme!

Ascanio, qui n'avait pas oublié le chemin, marchait rapidement sans plus penser à la gouvernante.

— Voyons, au fait, se dit celle-ci en s'arrêtant pour se livrer à de profondes réflexions, je crois que le mieux est de ne pas les rejoindre et de laisser Colombe libre de choisir ses emplettes et ses cadeaux. Il ne sied pas que je sois

là si, comme c'est probable, elle met à part pour moi quelque petit présent. J'arriverai quand elle aura seule terminé ses achats, et alors, j'aurais certes bien mauvaise grâce à refuser. C'est cela, restons et ne gênons pas son bon cœur, à cette chère enfant.

On voit que la brave dame s'entendait en délicatesse.

Colombe, depuis dix jours, n'en était plus à se demander si Ascanio était devenue sa plus chère pensée. L'ignorante et pure enfant ne savait pas ce que c'était que l'amour, mais l'amour remplissait son cœur. Elle se disait qu'il y avait du mal à se complaire dans ces rêves; mais elle se donnait pour excuse qu'elle ne reverrait certainement plus Ascanio, et qu'elle n'aurait pas la consolation de se justifier à ses yeux.

Sous ce prétexte, elle passait toutes ses soirées sur le banc où elle l'avait vu assis près d'elle, et là elle lui parlait, elle l'écoutait, elle concentrait toute son âme dans ce souvenir; puis, quand l'ombre s'épaississait et que la voix de dame Perrine exigeait qu'on se retirât, la jolie rêveuse revenait à pas lents, et rappelée à elle-même se souvenait alors, mais alors seulement, des ordres de son père, du comte d'Orbec, et du temps qui marchait. Ses insomnies étaient cruelles, mais pas assez pour effacer le charme de ses visions du soir.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, Colombe était en train de faire revivre l'heure délicieuse passée auprès d'Ascanio, quand relevant les yeux elle jeta un cri.

Il était debout devant elle, la contemplant en silence.

Il la trouvait changée, mais plus belle. La pâleur et la mélancolie allaient bien à sa figure idéale. Elle paraissait appartenir encore moins à la terre. Aussi Ascanio, en l'ad-

mirant plus charmante que jamais, retomba dans les modestes appréhensions que l'amour de madame d'Etampes avait un moment dissipées. Comment cette céleste créature pourrait-elle jamais l'aimer ?

Ils étaient en face l'un de l'autre, ces deux admirables enfans qui s'aimaient depuis si longtemps sans se le dire, et qui s'étaient déjà tant fait souffrir. Ils devaient sans doute, en se retrouvant en présence, franchir en une minute l'espace qu'ils avaient séparément parcouru pas à pas dans leurs rêveries. Ils pouvaient maintenant s'expliquer tout d'abord, se trouver cœur à cœur tout de suite, et laisser éclater dans un premier élan de joie tous leurs sentimens jusque-là si péniblement comprimés.

Mais ils étaient tous deux trop timides pour cela, et bien que leur émotion en se revoyant les trahît l'un et l'autre, ce ne fut qu'après un détour que leurs âmes d'anges se rejoignirent.

Colombe, muette et rougissante, s'était levée par un mouvement soudain. Ascanio, pâle d'émotion, contenait d'une main tremblante les battemens de son cœur.

Ils prirent tous deux à la fois la parole, lui pour dire : — Pardon, mademoiselle, vous m'aviez permis de vous montrer quelques bijoux; elle, en disant : — Je vois avec joie que vous êtes entièrement remis, monsieur Ascanio.

Ils s'interrompirent en même temps, mais quoique leurs douces voix se fussent mêlées, ils avaient parfaitement entendu l'un et l'autre, car Ascanio, enhardi par le sourire involontaire que naturellement l'incident amena sur les lèvres de la jeune fille, répondit avec un peu plus d'assurance :

— Vous avez donc la bonté de vous rappeler encore que j'ai été blessé ?

— Et nous avons été inquiètes et étonnées de ne pas vous revoir, dame Perrine et moi, reprit Colombe.

— Je voulais ne plus revenir.

— Et pourquoi donc ?

Ascanio à ce moment décisif fut contraint de s'appuyer contre un arbre, puis il rassembla toutes ses forces et tout son courage, et d'une voix haletante il dit :

— Je puis maintenant vous l'avouer : je vous aimais.

— Et maintenant ?

Ce cri échappa à Colombe ; il eût dissipé tous les doutes d'un plus habile qu'Ascanio ; il ranima seulement un peu ses espérances.

— Maintenant, hélas ! continua-t-il, j'ai mesuré la distance qui nous sépare, je sais que vous êtes l'heureuse fiancée d'un noble comte.

— Heureuse ! interrompit Colombe en souriant amèrement.

— Comment ! vous n'aimeriez pas le comte, grand Dieu ! Oh ! parlez, est-ce qu'il n'est pas digne de vous ?

— Il est riche, il est puissant, il est bien au-dessus de moi ; mais l'avez-vous vu déjà ?

— Non, et j'ai craint d'interroger. D'ailleurs je ne sais pourquoi, mais j'avais la certitude qu'il était jeune et charmant et qu'il vous plaisait.

— Il est plus âgé que mon père, et il me fait peur, dit Colombe en cachant son visage dans ses mains avec un geste de répulsion dont elle ne fut pas maîtresse.

Ascanio, éperdu de joie, tomba à genoux, les mains jointes, pâle et les yeux à demi fermés, mais un regard su-

blime rayonnait sous sa paupière, et un sourire beau à réjouir Dieu s'épanouissait sur ses lèvres décolorées.

— Qu'avez-vous, Ascanio ? dit Colombe effrayée.

— Ce que j'ai ! s'écria le jeune homme, trouvant dans l'excès de sa joie l'audace que lui avait d'abord donné la douleur ; ce que j'ai ! mais je t'aime, Colombe !

— Ascanio ! Ascanio ! murmura Colombe avec un accent de reproche et de plaisir, tendre, il est vrai, comme un aveu.

Mais ils s'étaient entendus ; leurs cœurs s'étaient mêlés, et avant qu'ils s'en fussent aperçus, leurs lèvres s'étaient confondues.

— Mon ami, dit Colombe en repoussant doucement Ascanio.

Ils se regardèrent ainsi comme en extase ; les deux anges se reconnaissaient. La vie n'a pas deux de ces momens-là.

— Ainsi, reprit Ascanio, vous n'aimez pas le comte d'Orbec, vous pouvez m'aimer.

— Mon ami, dit Colombe de sa voix grave et douce, mon père seul jusqu'ici m'avait baisée au front, et bien rarement, hélas ! Je suis une enfant ignorante et qui ne sait rien de la vie ; mais j'ai senti au frémissement que votre baiser a causé en moi que c'était mon devoir de n'appartenir désormais qu'à vous ou au ciel. Oui, s'il en était autrement, je suis sûre qu'il y aurait crime ! Vos lèvres m'ont sacrée votre fiancée et votre femme, et mon père lui-même me dirait Non, que je croirais seulement la voix de Dieu, qui dit en moi Oui. Voici donc ma main, qui est à vous.

— Anges du paradis, écoutez-la et enviez-moi ! s'écria Ascanio.

L'extase ne se peint ni ne se raconte. Que ceux qui peu-

vent se souvenir se souviennent. Il est impossible de rapporter les paroles, les regards, les serremens de mains de ces deux purs et beaux enfants. Leurs âmes blanches se mêlaient comme deux sources bien limpides se confondent, sans changer de nature et de couleur. Ascanio n'effleura pas de l'ombre d'une pensée mauvaise le front chaste de sa bien-aimée ; Colombe s'appuyait confiante sur l'épaule de son fiancé. La vierge Marie les eût regardés d'en haut qu'elle n'eût pas détourné la tête.

Quand on commence à aimer, on se hâte de faire tenir dans son amour tout ce qu'on peut de sa vie, présent, passé, avenir. Dès qu'ils purent parler, Ascanio et Colombe se racontèrent toutes leurs douleurs, toutes leurs espérances des derniers jours. C'était charmant. L'un pouvait dire l'histoire de l'autre. Ils avaient bien souffert, et en se rappelant leurs souffrances tous deux souriaient.

Mais ils en viennent à parler de l'avenir et alors ils deviennent sérieux et tristes. Qu'est-ce que Dieu leur gardait pour le lendemain ? Selon les lois divines ils étaient faits l'un pour l'autre ; mais les convenances humaines déclaraient leur union mal assortie, monstrueuse. Que faire ? Comment persuader au comte d'Orbec de renoncer à sa femme ? au prévôt de Paris de donner sa fille à un artisan ?

— Hélas ! mon ami, dit Colombe, je vous promettais de n'appartenir qu'à vous ou au ciel, je vois bien que c'est au ciel que j'appartiendrai,

— Non, dit Ascanio, c'est à moi. Deux enfans comme nous ne pourraient seuls remuer tout un monde, mais je parlerai à mon cher maître, à Benvenuto Cellini. C'est celui-là qui est puissant, Colombe, et qui voit de haut toutes

choses ! Oh ! il agit sur la terre comme Dieu doit ordonner dans le ciel, et tout ce que sa volonté a marqué il l'accomplit. Il te donnera à moi. Je ne sais pas comment il fera, mais j'en suis sûr. Les obstacles, il les aime. Il parlera à François Ier, il convaincra ton père. Benvenuto comblerait des abîmes. La seule chose qu'il n'aurait pu faire, tu l'as faite sans qu'il s'en mêlât, toi, tu m'as aimé. Le reste doit être simple. Vois-tu, ma bien-aimée, à présent, je crois aux miracles.

— Cher Ascanio, vous espérez, j'espère. Voulez-vous que, de mon côté, je tente quelque chose ? parlez. Il est quelqu'un qui peut tout sur l'esprit de mon père. Voulez-vous que j'écrive à madame d'Etampes ?

— Madame d'Etampes ! s'écria Ascanio. Mon Dieu ! je l'avais oubliée !

Alors Ascanio, très simplement et sans aucune fatuité, raconta comment il avait vu la duchesse, comment elle l'avait aimé, comment le jour même, une heure auparavant, elle s'était déclarée l'ennemie mortelle de celle qu'il aimait ; mais quoi ! la tâche de Benvenuto en serait un peu plus difficile, voilà tout. Ce n'était pas un adversaire de plus qui l'effraierait.

— Mon ami, dit Colombe, vous avez foi en votre maître ; moi, j'ai foi en vous. Parlez à Cellini le plus tôt que vous pourrez, et qu'il dispose de notre sort.

— Dès demain je lui confierai tout. Il m'aime tant ! il me comprendra tout de suite. Mais, qu'as-tu, ma Colombe ? Te voilà toute triste !

Chaque phrase du récit d'Ascanio avait fait sentir à Colombe son amour en appuyant sur son cœur la pointe de

la jalousie, et plus d'une fois elle avait serré convulsivement la main d'Ascanio qu'elle tenait dans les siennes.

— Ascanio, elle est belle, madame d'Etampes ; elle est aimée d'un grand roi. N'a-t-elle laissé dans votre esprit aucune impression, mon Dieu !

— Je t'aime ! dit Ascanio.

— Attendez-moi là, fit Colombe.

Elle revint un instant après avec un beau lis frais et blanc.

— Ecoute, dit-elle, quand tu travailleras au lis d'or et de pierreries de cette femme, regarde quelquefois les simples lis du jardin de ta Colombe.

Et aussi coquettement que madame d'Etampes l'eût pu faire, elle mit sur la fleur un baiser et la donna à l'apprenti.

En ce moment dame Perrine apparut au bout de l'allée.

— Adieu et au revoir ! dit précipitamment Colombe en posant sa main sur les lèvres de son amant, d'un geste furtif et plein de grâce.

La gouvernante s'approcha d'eux.

— Eh bien ! mon enfant, dit-elle à Colombe, avez-vous bien grondé le fugitif et choisi de beaux bijoux ?

— Tenez, dame Perrine, dit Ascanio en mettant dans la main de la bonne dame la boîte de joyaux qu'il avait apportée, mais qu'il n'avait pas même ouverte, nous avons décidé, mademoiselle Colombe et moi, que vous choisiriez vous-même là-dedans ce qui vous conviendrait le mieux, et que je reviendrais demain reprendre les autres.

Là dessus il s'enfuit avec sa joie, jetant à Colombe un dernier regard qui lui disait tout ce qu'il avait à lui dire.

Colombe, de son côté, les mains en croix sur sa poitrine comme pour y renfermer le bonheur qu'elle contenait, resta immobile, pendant que dame Perrine faisait un choix parmi les merveilles qu'avait apportées Ascanio.

Hélas ! la pauvre enfant fut terriblement réveillée de ses doux songes.

Une femme se présenta, accompagnée d'un des hommes du prévôt.

— Monseigneur le comte d'Orbec, qui revient après-demain, dit cette femme, me met dès aujourd'hui au service de madame. Je suis au courant des plus nouvelles et des plus belles façons d'habits, et j'ai reçu l'ordre de monseigneur le comte et de messire le prévôt de confectionner à madame une magnifique robe de brocart, madame la duchesse d'Etampes devant présenter madame à la reine le jour du départ de Sa Majesté pour Saint-Germain, c'est-à-dire dans quatre jours.

Après la scène que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, on devine quelle désespérante impression cette double nouvelle produisit sur Colombe.

XIX.

AMOUR IDÉE.

Le lendemain, au jour naissant, Ascanio, déterminé à remettre entre les mains du maître sa destinée, se dirigea vers la fonderie, où Cellini travaillait tous les matins. Mais au moment où il allait frapper à la porte de la chambre que Benvenuto appelait sa cellule, il entendit la voix de Scozzone. Il pensa que sans doute elle posait, et se retira discrètement pour revenir un peu après. En attendant, il se mit à se promener dans le jardin du Grand-Nesle, et à réfléchir à ce qu'il dirait à Cellini, à ce que probablement Cellini lui dirait.

Cependant Scozzone ne posait pas le moins du monde. Elle n'avait même jamais mis le pied dans la cellule, où personne, au grand désespoir de sa curiosité, n'avait encore pénétré, et où Benvenuto ne souffrait pas qu'on le dérangeât. Aussi, la colère du maître fut terrible, lorsqu'en se retournant, il vit derrière lui Catherine, ouvrant plus grands que jamais ses grands yeux éveillés. Le désir de voir de l'indiscrète trouvait d'ailleurs peu à se satisfaire. Quelques dessins sur les murs, un rideau vert devant la fenêtre, une statue d'Hébé commencée, et une collec-

tion d'outils de sculpteur, formaient tout l'ameublement de la chambre.

— Qu'est-ce que tu veux, petit serpent? qu'est-ce que tu viens faire ici? Pour Dieu! tu me poursuivras donc jusqu'en enfer! s'était écrié Benvenuto à la vue de Catherine.

— Hélas! maître, dit Scozzone en faisant sa plus douce voix, je vous assure que je ne suis pas un serpent. J'avoue que pour ne pas vous quitter, je vous suivrais volontiers, s'il le fallait, jusqu'en enfer, et je viens ici parce que c'est le seul endroit où l'on puisse vous parler en secret.

— Eh bien! dépêche! qu'as-tu à me dire?

— Oh! mon Dieu! Benvenuto, dit Scozzone apercevant la statue ébauchée, quelle admirable figure! C'est votre Hébé. Je ne la croyais pas aussi avancée; qu'elle est belle!

— N'est-ce pas? fit Benvenuto.

— Oh! oui, bien belle, et je conçois que vous n'ayez pas voulu me faire poser pour cette nature-là. Mais qui donc vous a servi de modèle? continua Scozzone inquiète. Je n'ai vu entrer ni sortir aucune femme.

— Tais-toi. Voyons, chère petite, ce n'est pas assurément pour parler sculpture que tu es venue.

— Non, maître, c'est à propos de notre Pagolo. Eh bien! je vous ai obéi, Benvenuto. Il a profité de votre absence, hier au soir, pour m'entretenir de son éternel amour, et selon vos ordres, je l'ai écouté jusqu'au bout.

— Ah! oui-da! le traître! Et qu'est-ce qu'il te disait?

— Ah! il est à mourir de rire, et je voudrais pour je ne sais quoi que vous eussiez été là. Notez que pour ne laisser prise à aucun soupçon, il achevait, tout en me parlant,

l'hypocrite, le fermoir d'or que vous lui avez donné à faire, et la lime qu'il tenait à la main n'ajoutait pas peu au pathétique de ses discours. « Chère Catherine, disait-il, je meurs d'amour pour vous; quand donc aurez-vous pitié de mon martyre! Un mot, je ne vous demande qu'un mot. Voyez enfin à quoi je m'expose pour vous : si je n'avais pas fini ce fermoir, le maître se douterait de quelque chose, et s'il se doutait de quelque chose, il me tuerait sans miséricorde; mais je brave tout pour vos beaux yeux. Jésus! ce maudit ouvrage n'avance pas. Enfin, Catherine, à quoi cela vous sert-il d'aimer Benvenuto? il ne vous en sait pas plus de gré, il est toujours indifférent pour vous. Et moi je vous aimerais d'un amour si ardent et si prudent à la fois! Personne ne s'en apercevrait, vous ne seriez jamais compromise, allez! et vous pourriez compter sur ma discrétion à toute épreuve. Tenez, ajouta-t-il enhardi par mon silence, j'ai déjà trouvé un asile sûr et caché profondément où je pourrais vous entretenir sans crainte. »— Ah! ah! vous ne devineriez jamais, Benvenuto, la cachette que le sournois avait choisie. Je vous le donne en cent, en mille; il n'y a que ces fronts baissés et ces yeux en dessous pour découvrir de pareils coins : il voulait loger nos amours, savez-vous où? dans la tête de votre grande statue de Mars. On y peut monter, dit-il, avec une échelle. Il assure qu'il y a là une fort jolie chambre où l'on n'est aperçu de personne, tout en ayant sur la campagne une vue magnifique.

— L'idée est triomphante, en effet, dit Benvenuto en riant; et qu'as-tu répondu à cela, Scozzone?

— J'ai répondu par un grand éclat de rire que je n'ai jamais pu retenir, et qui a fort désappointé mons Pagolo. Il

est parti de là pour être très touchant, pour me reprocher de n'avoir pas de cœur et de vouloir sa mort, etc., etc. Tout en s'escrimant du marteau et de la lime, il m'en a dit comme ça pendant une demi-heure, car il est joliment bavard quand il s'y met.

— Et finalement que lui as-tu répondu, Scozzone?

— Ce que je lui ai répondu? Au moment où vous frappiez à la porte, et où il posait sur la table son termoir, enfin terminé, je lui ai pris gravement la main et je lui ai dit : « Pagolo, vous avez parlé comme un bijou ! » C'est ce qui fait qu'en rentrant vous lui avez trouvé l'air si bête.

— Eh bien! tu as eu tort, Scozzone : il ne fallait pas le décourager ainsi.

— Vous m'avez dit de l'écouter, je l'ai écouté. Si vous croyez que ce soit déjà si facile que d'écouter les beaux garçons ! Et s'il arrive un beau jour quelque malheur?

— Tu ne dois pas seulement l'entendre, mon enfant, il faut que tu lui répondes, c'est indispensable à mon plan. Parle-lui d'abord sans colère, puis avec indulgence, et puis avec complaisance. Quand tu en seras là, je te dirai ce qu'il faudra faire.

— Mais cela peut mener loin, savez-vous? Vous devriez être là, du moins.

— Sois tranquille, Scozzone, je paraîtrai au moment nécessaire. Tu n'as qu'à te reposer sur moi et suivre exactement mes instructions. Va maintenant, chère petite, et laisse-moi travailler.

Catherine sortit en sautant et en riant d'avance du bon tour que Cellini allait jouer à Pagolo, et dont elle ne pouvait néanmoins deviner le premier mot.

Cependant Benvenuto, quand elle fut partie, ne s'était

pas remis à travailler comme il lui avait dit : il avait couru précipitamment à la fenêtre qui donnait obliquement sur le jardin du Petit-Nesle, et était resté là comme en contemplation. Un coup frappé à la porte l'arracha brusquement à sa rêverie.

— Grêle et tempête ! s'écria-t-il furieux, qui est là encore ? et ne peut-on me laisser en paix, mille démons !

— Pardon, mon maître, dit la voix d'Ascanio ; mais si je vous dérange, je vais me retirer.

— Quoi ! c'est toi, mon enfant ? Non, non, certes, tu ne me déranges jamais. Qu'y a-t-il donc et que me veux-tu ?

Benvenuto s'empressa d'aller ouvrir lui-même à son élève chéri.

— Je trouble votre solitude et votre travail, dit Ascanio.

— Non, Ascanio : tu es toujours le bienvenu, toi.

— Maître, c'est que j'ai un secret à vous confier, un service à vous demander.

— Parle. Veux-tu ma bourse ? veux-tu mon bras ? veux-tu ma pensée ?

— J'aurai peut-être besoin de tout cela, cher maître.

— Tant mieux ! Je suis à toi corps et âme, Ascanio. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai une confession à te faire, oui, une confession, car sans être, je crois, coupable, j'aurai des remords jusqu'à ce que tu m'aies absous. Mais parle le premier.

— Eh bien ! maître... Mais, grand Dieu ! qu'est-ce donc que cette ébauche ! s'écria Ascanio en s'interrompant.

— Il venait d'apercevoir la statue commencée d'Hébé, et dans la statue commencée, il venait de reconnaître Colombe.

— C'est Hébé, reprit Benvenuto, dont les yeux brillèrent ;

c'est la déesse de la jeunesse. La trouves-tu belle, Ascanio?

— Oh! miraculeuse! Mais ces traits, enfin, je les connais, ce n'est pas une illusion!

— Indiscret! Puisque tu lèves à demi le voile, il faut donc que je l'arrache tout à fait, et il paraît que ta confidence ne viendra décidément qu'après la mienne. Eh bien! assieds-toi là, Ascanio, tu vas lire à livre ouvert dans mon cœur. Tu as besoin de moi, dis-tu; j'ai aussi besoin que tu m'entendes. Il suffira que tu saches tout pour que je sois soulagé d'un grand poids.

Ascanio s'assit, plus pâle que le condamné à qui on va lire son arrêt de mort.

— Tu es Florentin, Ascanio, et je n'ai pas besoin de te demander si tu sais l'histoire de Dante Alighieri. Un jour il vit passer dans la rue une enfant appelée Béatrix, et il l'aima. Cette enfant mourut et il l'aima toujours, car c'est son âme qu'il aimait, et les âmes ne meurent pas; seulement, il lui ceignit la tête d'une couronne d'étoiles, et il la plaça dans le paradis. Cela fait, il se mit à approfondir les passions, à sonder toute poésie et toute philosophie, et quand, purifié par la souffrance et la pensée, il arriva aux portes du ciel, où Virgile, c'est-à-dire la sagesse, devait le quitter, il ne s'arrêta pas faute de guide, car il retrouva là sur le seuil Béatrix, c'est-à-dire l'amour, qui l'attendait.

Ascanio, j'ai eu aussi ma Béatrix, morte comme l'autre, comme l'autre adorée. Ç'a été jusqu'ici un secret entre Dieu, elle et moi. Je suis faible aux tentations; mais dans toutes les passions impures que j'ai traversées, mon adoration est restée intacte. J'avais placé ma lumière trop haut pour que la boue pût l'atteindre. L'homme se jetait insouciceusement à travers les plaisirs, l'artiste restait fidèle à

ses mystérieuses fiançailles, et si j'ai fait quelque chose de bien, Ascanio, si l'inerte matière, argent ou argile, sait prendre sous mes doigts forme et vie, si j'ai parfois réussi à mettre de la beauté dans le marbre et de la vie dans le bronze, c'est que ma rayonnante vision m'a toujours depuis vingt ans conseillé, soutenu, éclairé.

Mais je ne sais, Ascanio, il y a peut-être des différences entre le poëte et l'orfévre, entre le ciseleur des idées et le ciseleur de l'or. Dante rêve ; j'ai besoin de voir. Le nom de Marie lui suffit ; il me faut à moi le visage de la madone. On devine ses créations ; on touche les miennes. Voilà peut-être pourquoi ma Béatrix n'était pas assez ou plutôt était trop pour moi, sculpteur. L'esprit me remplissait, mais j'étais forcé de trouver la forme. La femme angélique qui brillait sur ma vie avait été belle sans doute, belle surtout par le cœur, mais elle ne réalisait pas ce type de la beauté éternelle que je me figurais. Je me voyais contraint de chercher ailleurs, d'inventer.

Maintenant, dis-moi, Ascanio, crois-tu que si cet idéal de sculpteur s'était présenté à moi vivant, sur la terre, et si je lui avais donné place dans mes adorations, j'eusse été ingrat et infidèle à mon idéal de poëte ? crois-tu qu'alors mon apparition céleste ne me visiterait plus, et que l'ange serait jaloux de la femme ? Le crois-tu ? C'est à toi que je le demande, Ascanio, et tu sauras un jour pourquoi je t'adresse cette question plutôt qu'à tout autre, pourquoi je tremble en attendant ta réponse, comme si c'était ma Béatrix qui me répondît.

— Maître, dit gravement et tristement Ascanio, je suis bien jeune pour avoir un avis sur ces hautes idées ; pourtant je pense au fond du cœur que vous êtes un de ces

hommes choisis que Dieu mène, et que ce que vous trouvez sur votre chemin, ce n'est pas le hasard, c'est Dieu qui l'y a mis.

— C'est là ta croyance, n'est-ce pas vrai, Ascanio ? Tu es d'avis que l'ange terrestre, mon beau souhait réalisé, serait envoyé par le Seigneur, et que l'autre ange divin n'aurait pas à se courroucer de mon abandon. Eh bien ! je puis te dire alors que j'ai trouvé mon rêve, qu'il vit, que je le vois, que je le touche presque. Ascanio, le modèle de toute beauté, de toute pureté, ce type de la perfection infinie à laquelle nous autres artistes nous aspirons, il est près de moi, il respire, je puis chaque jour l'admirer. Ah ! tout ce que j'ai fait jusqu'ici ne sera rien auprès de ce que je ferai. Cette Hébé que tu trouves belle et qui est, de vrai, mon chef-d'œuvre, ne me satisfait pas encore ; mon songe animé est debout à côté de son image, et me semble cent fois plus magnifique ; mais je l'atteindrai ! je l'atteindrai ! Ascanio, mille blanches statues, qui toutes lui ressemblent, se dressent et marchent déjà dans ma pensée. Je les vois, je les pressens, et elles écloront quelque jour.

A présent, Ascanio, veux-tu que je te fasse voir mon beau génie inspirateur? il doit être encore là près de nous. Chaque matin, à l'heure où le soleil se lève là-haut, il me luit enbas. Regarde. Benvenuto écarta le rideau de la fenêtre et désigna du doigt à l'apprenti le jardin du Peti-tNesle.

Dans sa verte allée, Colombe, la tête inclinée sur sa main étendue, marchait à pas lents.

— Qu'elle est belle, n'est-ce pas ? dit Benvenuto en extase; Phidias et le vieux Michel-Ange n'ont rien créé de plus pur, et les antiques égalent tout au plus cette jeune e gracieuse tête. Qu'elle est belle !

— Oh ! oui, bien belle ! murmura Ascanio, qui était retombé assis sans force et sans pensée.

Il y eut une minute de silence pendant laquelle Benvenuto contemplait sa joie, et pendant laquelle Ascanio mesurait sa douleur.

— Mais enfin, maître, hasarda avec effroi l'apprenti, où vous mènera cette passion d'artiste? Que prétendez-vous faire ?

— Ascanio, reprit Cellini, celle qui est morte n'a pas été et ne pouvait être à moi. Dieu me l'a montrée seulement, et ne m'a pas mis au cœur d'amour humain pour elle. Chose étrange ! il ne m'a même fait sentir ce qu'elle était pour moi que lorsqu'il l'a eu retirée de ce monde. Elle n'est dans ma vie qu'un ressouvenir, une vague image entrevue. Mais si tu m'a bien compris, Colombe tient de plus près à mon existence, à mon cœur; j'ose l'aimer, elle; j'ose me dire : elle sera à moi !

— Elle est la fille du prévôt de Paris, dit Ascanio tremblant.

— Et quand elle serait la fille d'un roi, Ascanio, tu sais ce que peut ma volonté. J'ai atteint à tout ce que j'ai voulu, et je n'ai jamais rien voulu plus ardemment. J'ignore comment je parviendrai à mon but, mais il faut qu'elle soit ma femme, vois-tu !

— Votre femme ! Colombe, votre femme !

— Je m'adresserai à mon grand souverain, continua Benvenuto; je lui peuplerai, s'il veut, le Louvre et Chambord de statues. Je couvrirai ses tables d'aiguières et de candélabres, et quand pour tout prix je lui demanderai Colombe, il ne serait pas François Ier s'il me refusait. Oh ! j'espère, Ascanio, j'espère ! J'irai le trouver au milieu de

toute sa cour réunie. Tiens, dans trois jours, quand il partira pour Saint-Germain, tu viendras avec moi. Nous lui porterons la salière en argent qui est achevée, et les dessins pour une porte de Fontainebleau. Tous admireront, car c'est beau, et il admirera, il s'étonnera plus que les autres. Eh bien ! ces surprises, je les lui renouvellerai toutes les semaines. Je n'ai jamais senti en moi une force plus féconde et plus créatrice. Jour et nuit mon cerveau bout; cet amour, Ascanio, m'a multiplié à la fois et rajeuni. Quand François Ier verra ses souhaits réalisés aussitôt que conçus, ah ! je ne demanderai plus, j'exigerai ; il me fera grand et je me ferai riche, et le prévôt de Paris, tout prévôt qu'il est, sera honoré de mon alliance. Eh ! mais, vraiment je deviens fou, Ascanio ! A ces idées je ne suis plus maître de moi. Elle à moi ! Rêves du ciel ! Comprends-tu, Ascanio ! Elle à moi ! Embrasse-moi, mon enfant, car depuis que je t'ai tout avoué, j'ose écouter mes espérances. Je me sens maintenant le cœur plus tranquille ; tu as comme légitimié ma joie. Ce que je te dis là, tu le comprendras un jour. En attendant, il me semble que je t'aime plus depuis que tu as reçus ma confidence; tu es bon de m'avoir entendu. Embrasse-moi, cher Ascanio !

— Mais vous ne pensez pas, maître, qu'elle ne vous aime peut-être pas, elle.

— Oh ! tais-toi, Ascanio ! j'y ai pensé, et je me suis pris à envier ta beauté et ta jeunesse. Mais ce que tu disais des desseins prévoyans de Dieu me rassure. Elle m'attend. Qui aimerait-elle ? quelque fat de la cour, indigne d'elle ! D'ailleurs, quel que soit celui qu'on lui destine, je suis aussi bon gentilhomme que lui, et j'ai le génie de plus.

— Le comte d'Orbec, dit-on, est son fiancé.

— Le comte d'Orbec? Tant mieux! je le connais. Il est trésorier du roi, et c'est chez lui que je vais prendre soit l'or et l'argent nécessaires à mes travaux, soit les sommes que la bonté de Sa Majesté m'assigne. Le comte d'Orbec, un vieux ladre, rechigné et usé, cela ne compte pas, et il n'y aura pas de gloire à supplanter un animal pareil. Va, c'est moi qu'elle aime, Ascanio, non à cause de moi, mais à cause d'elle-même, parce que je serai comme la preuve de sa beauté, parce qu'elle se verra comprise, adorée, immortalisée. D'ailleurs, j'ai dit : Je le veux! et chaque fois que j'ai dit ce mot, je te le répète, j'ai réussi. Il n'est pas de puissance humaine qui tienne contre l'énergie de ma passion. J'irai, comme toujours, droit à mon but avec l'inflexibilité du destin. Elle sera à moi, te dis-je, dussé-je bouleverser le royaume, et si par hasard quelque rival me voulait barrer le chemin, démonio! tu me connais, Ascanio, gare à lui! je le tuerais de cette main qui serre la tienne. Mais, mon Dieu! Ascanio, pardonne-moi. Egoïste que je suis, j'oublie que toi aussi tu as un secret à me confier, un service à réclamer de moi. Je ne m'acquitterai jamais envers toi, cher enfant, mais parle enfin, parle. Pour toi aussi, ce que je veux je le puis.

— Vous vous trompez, maître, il est des choses qui ne sont au pouvoir que de Dieu, et je sais maintenant que je ne dois plus compter que sur lui. Je laisserai donc mon secret entre ma faiblesse et sa puissance. — Ascanio sortit.

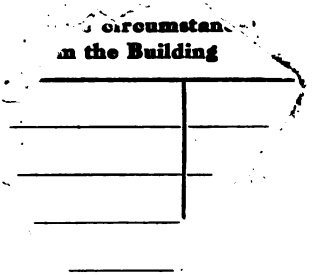
Quant à Cellini, à peine Ascanio eut-il refermé la porte, qu'il tira le rideau vert, et approchant son chevalet de la fenêtre, il se remit à modeler son Hébé, le cœur rempli de joie présente et de sécurité à venir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

I. — La rue et l'atelier..... 1
II. — Un orfèvre au seizième siècle..... 19
III. — Dédale..... 33
IV. — Scozonne..... 57
V. — Génie et royauté..... 68
VI. — A quoi servent les duègnes..... 84
VII. — Un fiancé et un ami..... 105
VIII. — Préparatifs d'attaque et de défense..... 122
IX. — Estocades..... 140
X. — De l'avantage des villes fortifiées..... 158
XI. — Hibous, pieds et rossignols..... 173
XII. — La reine du roi..... 196
XIII. — Souvent femme varie..... 209
XIV. — Que le fond de l'existence humaine est la douleur..... 231
XV. — Que la la joie n'est guère qu'une douleur qui change de place..... 244
XVI. — Une cour..... 258
XVII. — Amour passion..... 266
XVIII. — Amour rêve..... 279
XIX. — Amour idée..... 289

Paris.—Typ. de Vᵉ Dondey-Dupré, r. St-Louis. 46.


circumstan
n the Building